HENRY BORDEAUX
(de l'Académie Française)

UNE HONNÊTE FEMME

25 BOIS ORIGINAUX DE PAUL BAUDIER

LE LIVRE DE DEMAIN
ARTHÈME FAYARD & Cie ÉDITEURS PARIS

PRIX : QUATRE FRANCS

DERNIERS OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

GILBERT DE VOISINS : LE BAR DE LA FOURCHE
35 bois originaux de Jean Lébédeff.

CLAUDE CHAUVIÈRE : AMOUR MON ENNEMI
35 bois originaux de Gérard Cochet.

ALBÉRIC CAHUET : LE MASQUE AUX YEUX D'OR
32 bois originaux de Claudel.

COLETTE : LA PAIX CHEZ LES BÊTES
35 bois originaux de S. Lecoanet.

AUGUSTE BAILLY : SOIR
33 bois originaux de Constant Le Breton.

GEORGES DUHAMEL : DEUX HOMMES
40 bois originaux de Jean Lébédeff.

MICHEL GEORGES-MICHEL LES MONTPARNOS
34 bois originaux de Touchagues.

ANDRÉ CORTHIS : LA NUIT INCERTAINE
32 bois originaux de Renefer.

A. ROUBÉ-JANSKY : J'AI QUATORZE ANS
38 bois originaux de Jean Lébédeff.

HENRI DUVERNOIS : LA POULE
36 bois originaux de Guy Dollian.

MARCELLE VIOUX : LA NUIT EN FLAMMES
34 bois originaux de C. Pettier.

OCTAVE AUBRY : NAPOLÉON III
22 bois originaux de Guy Arnoux.

MAURICE MAETERLINCK : LA MORT
37 bois originaux de G. Tcherkessof.

EDMOND JALOUX : SOLEILS DISPARUS
40 bois originaux de Louis William Graux.

BINET-VALMER : LE PLAISIR
35 bois originaux de Paul Baudier.

JEAN FAYARD : MAL D'AMOUR (Prix Goncourt)
36 bois originaux de Roger Grillon.

MARCEL BOULENGER : LE FOURBE
32 bois originaux de Jean Lébédeff.

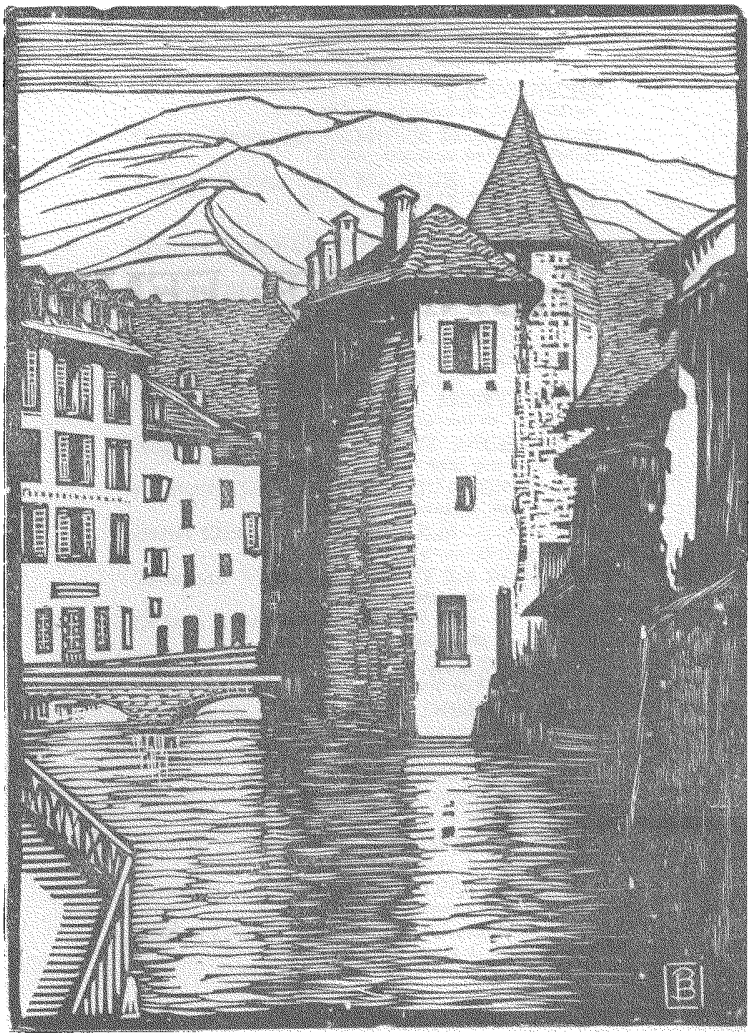
ANDRÉ GIDE : LA PORTE ÉTROITE
24 bois originaux de Morin-Jean.

EUGÈNE DABIT : L'HÔTEL DU NORD
36 bois originaux de Paul Baudier.

A PARAITRE :

GEORGES DUHAMEL : SCÈNES DE LA VIE FUTURE
Bois originaux de Guy Dollian.

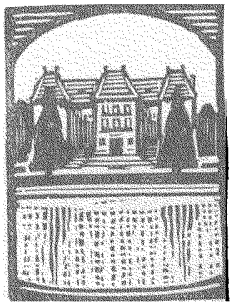
UNE HONNÊTE FEMME



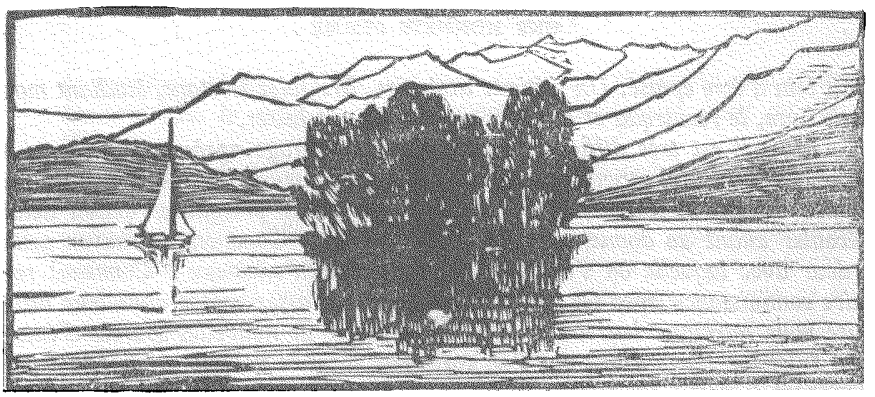
HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UNE HONNÊTE FEMME

25 BOIS ORIGINAUX DE PAUL BAUDIER



LE LIVRE DE DEMAIN
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS — PARIS
18-20, rue du Saint-Gothard, 18-20



AVERTISSEMENT

Évian, juin 1914.

UNE *première version de ce roman a paru dans le* Figaro *du* 4 *au* 22 *mai* 1903, *et en volume le mois suivant avec deux longues nouvelles,* L'Amour en fuite *et* Le Paon blanc, *dont la première a donné son nom au recueil. Ce volume faisait partie de la collection Minerva créée par René-Marc Ferry chez l'éditeur Fontemoing.*

*Sans que les raisons m'en apparussent nettement, cette première version ne me satisfaisait pas. Rares sont les écrivains satisfaits de leur œuvre, je le sais, non, peut-être, après l'avoir terminée, car la chaleur de la composition les soutient encore, mais après qu'elle a été donnée au public et ne peut plus être reprise. Cependant un instinct secret les avertit si leur effort n'a pas été entièrement perdu, s'ils ont su maintenir quelque harmonie entre le sujet qu'ils avaient choisi et sa réalisation. Le sujet d'*Une honnête femme *est un de ces sujets très simples, presque trop simples, qui, pressés et épuisés, peuvent rendre un son humain. Il me semblait que je ne l'avais pas pressé assez fort, et qu'il*

était loin d'être épuisé. Un critique littéraire, M. Jules Bertaut, étudiant mon petit livre, le remarqua et son avis acheva de m'éclairer.

Mais il est très difficile de remanier un ouvrage après que le temps a passé. M. de Curel attendit plus de dix ans pour faire de L'Amour brode, La Danse devant le miroir, *et M. René Bazin laissa presque un pareil délai s'écouler avant de donner une fin à* Donatienne. *Comment retrouver cette ardeur avec laquelle on s'élançait dans un chemin nouveau ? Comment refaire connaissance avec ses personnages et entrer assez avant dans leur intimité pour retrouver leur cœur et en faire jaillir de nouvelles sources d'émotion ? Victor Hugo disait que l'on corrigeait dans le volume suivant. Certes, l'on peut toujours retrancher, élaguer, émonder : ajouter ce qui manque est plus malaisé.*

Le détail extérieur avait pris trop de place dans Une honnête femme. *Après un intervalle de plus de dix ans, j'ai tâché de restituer sa part à l'analyse une fois que le drame est noué. Toute la dernière partie est donc inédite. Ai-je fait mieux ? J'en doute, maintenant. Mes scrupules, néanmoins, exigeaient cette correction et cette refonte.*

***

Primitivement ce roman devait s'appeler Le Silence, *mais Edouard Rod avait donné ce titre à un livre qui est peut-être son chef-d'œuvre. J'ai hésité à lui donner, puis à lui laisser son titre actuel :* Une honnête femme, *à cause des utilisations antérieures de ce titre. Sans doute n'y aura-t-il jamais trop d'honnêtes femmes. Mais il y a* L'Honnête femme *de Louis Veuillot,* Le Roman d'une honnête femme *de Victor Cherbuliez,* Les Honnêtes femmes *d'Henry Becque, et enfin et surtout* Une honnête femme *de M. Armand Charpentier, dont le titre est identique au mien. Que M. Armand Charpentier soit ici remercié, puisqu'il a bien voulu m'en laisser la disposition après lui. Veuillot a donné à son titre un sens d'ironie qui risque de le déformer dans l'esprit du lecteur. Pour lui, l'honnêteté se confond strictement avec la religion : « J'ai cherché, assure-t-il, dans le monde, le personnage vertueux que nous montrent certains romans, cet être merveilleux qui est fatalement bon comme d'autres sont fatalement mauvais, et qui, semblable à la truffe, naît sans germe pour se développer sans racines. Je ne l'ai point trouvé, du moins tel qu'on le présente : ou la religion était sa raison et sa sève, ou c'était un saint de hasard et de tempérament, à la merci de l'occasion. » Ainsi intransigeant, il part en guerre contre les honnêtetés d'apparence, et nous trace un noir tableau de l'état moral de la province française : « La société française est effrayante à voir dans ces villes*

de province où les artistes, les gens de plaisir, d'affaires et d'études ne lui donnent plus le vain et fragile, mais extraordinaire éclat qu'elle jette à Paris. »

Veuillot écrivait ces lignes en 1844. *Son honnête homme c'est Oronte : « Oronte a quarante ans, du sens, du savoir, de la fortune ; il est probe, généreux, plein d'honneur : c'est, à Chirac, le plus considérable et le plus considéré des honnêtes gens. Mais on dirait qu'il en a honte et qu'il en est fatigué. Il craint tant de se mettre mal avec qui que ce soit, qu'il est toujours de l'avis de tout le monde, et que les plus mauvais peuvent toujours le compter de leur parti. Il a de la piété : son cœur et sa raison l'y poussent ; il en fait honneur à ses habitudes, à son éducation, et demande pardon d'aller à la messe. Il reçoit le journal de l'opposition et le journal ministériel ; personne ne sait bien pour qui est son vote aux élections ; on attribue la moitié de ses aumônes à la peur ; afin de ne se pas compromettre, il ne veut être de rien, laissant ainsi faire sans obstacle le mal partout.* »

Lucile est l'honnête femme. Elle a brisé l'amour de son fiancé pour conclure un mariage plus avantageux. Elle a réduit son mari en esclavage. Il y a quelque chose de pire qu'un homme nul, disait une femme d'esprit, c'est un homme annulé. « Lucile jouait de son mari comme un organiste joue de son instrument, et cet art n'est point rare chez les femmes. Elle savait qu'en frappant telle touche il rendrait tel son. Elle pouvait à son gré le fâcher ou l'apaiser, tirer de lui des roulements de tonnerre ou des solos de galoubet. Elle avait particulièrement certains mots en mi bémol *avec quoi elle l'aurait mené se pendre du cœur le plus satisfait. » Qu'est-ce au juste que Lucile ? Une de ces femmes qui rapetissent tout ce qui les entoure. Elle ne se rencontre point avec une pensée généreuse qu'elle ne la traite en elle-même de chimère ou ne la défigure par quelque basse interprétation. Les coalitions morales de la province surveillent sa vertu et les circonstances la garantissent. Ainsi demeure-t-elle honnête jusqu'à la fin, du moins jusqu'à la fin du roman.*

L'Honnête femme *de Veuillot est si célèbre que je ne me suis pas décidé sans peine à inscrire sur ma couverture un titre qui lui ressemble. Il n'y a pas d'ironie dans* Une honnête femme, *et Germaine Ferrière n'a aucun lien de parenté avec la dangereuse Lucile. Germaine Ferrière a sans doute existé. Elle vit peut-être encore. Et peut-être y a-t-il beaucoup d'autres Germaine Ferrière. Son cas n'est pas unique. Il sera discuté. Ce n'est point ici un livre à thèse, et le lecteur jugera lui-même si, comme le veut le proverbe, le silence est d'or quand la parole n'est que d'argent.*

***

Paru en premier lieu au Figaro, *ce roman est tout naturellement dédié à Gaston Calmette. J'acquittais une dette ancienne. Gaston Calmette, alors secrétaire du* Figaro *avant d'en devenir le directeur, avait accueilli, presque à mes débuts dans la vie littéraire, un de mes tout premiers articles. C'était le récit d'une visite au refuge Sainte-Anne à Châtillon-sous-Bagneux, accompagné d'une biographie de sa fondatrice. Ce refuge Sainte-Anne a inspiré à Alexandre Dumas fils une brochure vigoureuse,* Les Madeleines repenties, *où il prend la défense de la femme abandonnée contre la société hypocrite : « Les pères maudissent et chassent les filles coupables, écrit-il avec virulence, les époux flétrissent et chassent les femmes adultères. Et la femme convoitée, adulée, attaquée, surprise, possédée, violée, souillée, profanée, chassée, la femme qui ne peut jamais s'appuyer sur elle-même, dont la force est dans les autres, qui a besoin du père, de l'époux, de l'amant, de l'enfant, du prêtre, la femme erre au hasard à travers ce que nous appelons la civilisation et le progrès. L'homme la pousse, le plaisir l'égare, le travail la fuit, la famille l'exclut, la prostitution l'appelle et la police la prend. »*

Le refuge de Châtillon-sous-Bagneux avait été fondé pour recueillir ces malheureuses épaves, les remettre à flot, les rendre à la vie normale. Le hasard m'avait fait rencontrer sa fondatrice, Mlle Thérèse Chupin, déjà octogénaire, que le marquis Costa de Beauregard, dans un rapport sur l'œuvre, appelle une chiffonnière sublime, *s'occupant à fouiller les ordures de Paris, y cherchant des âmes. La vie de Mlle Chupin m'avait intrigué et passionné. Elle me confia des cahiers où, gauchement, elle notait ses mémoires. Son entourage en combla les lacunes, car elle omettait volontiers de parler d'elle-même. Elle était née à Nantes en* 1813. *Toute petite, comme elle avait entendu raconter les conversions obtenues chez les infidèles, elle s'échappa dans les rues, cherchant les Indes, demandant sa direction aux passants qui ne comprenaient pas. A vingt ans, elle refuse de se marier et s'installe à Paris où lui est confiée une œuvre de paroisse, destinée à recueillir les jeunes filles sans travail et à les garder et diriger jusqu'à leur majorité. L'ignorance de la jeune fille était telle que le médecin de la Maison dut l'instruire des désordres et de la corruption trop fréquents dans le milieu confié à sa garde. Elle connut assez tôt le mal pour le savoir écarter. Ainsi disputa-t-elle à la Préfecture de police une jeune fille qui avait fait scandale et dont elle obtint des merveilles.*

Le préfet de police, un peu surpris, demanda à la voir et quand il eut causé avec elle, il lui offrit le poste d'inspectrice à la prison de Saint-Lazare. On

sait que cette prison reçoit les femmes prévenues ou condamnées et sert de lieu de détention aux filles publiques. En 1836, c'était un antre où prisonnières et gardiens s'entendaient dans l'ivrognerie et la débauche. Depuis 1791, aucun contrôle ne s'y exerçait et le préfet de police, voulant mettre fin à cette situation qu'une visite lui avait révélée, s'adressait à une jeune fille de vingt-deux ans. C'était un homme de haute valeur, et qui connaissait les femmes. Mlle Chupin hésita un an. Il insista, elle céda et son premier acte fut de demander la grâce de deux condamnées à mort qui se trouvaient alors à la prison. L'une avait tué son enfant, et l'autre son amant. On commua leur peine en détention perpétuelle à la requête de la nouvelle inspectrice.

Celle-ci, par sa jeunesse et sa douceur, force le respect et la sympathie des pensionnaires. Elle connaît là d'immenses misères et d'inutiles repentirs, et se rend compte de la part d'inconscience et de fatalité qui se rencontre dans la destinée de ces malheureuses. Beaucoup d'entre elles, qui étaient dégoûtées de leur vie, savaient néanmoins qu'elles y retomberaient au sortir de Saint-Lazare. Comment remonter les parois inaccessibles de ce cercle de l'enfer ? Leur passé les marquait à jamais, la société les dédaignait, la famille les rejetait, l'atelier leur fermait ses portes et, repoussées de partout. il fallait bien que leur corps nourrît leur corps. Mlle Chupin, qui s'affligeait avec elles, chercha un moyen de les préserver à leur sortie de prison.

Elle intéresse à son projet Mmes de Lamartine et de Billancourt. Ayant ramassé quelque argent, elle ouvre un asile, rue de Vaugirard. C'est le premier essai du refuge Sainte-Anne, et il tourne mal. La directrice de cet asile, qui lui est imposée, le transforme bientôt en un établissement d'un autre genre. Ce serait comique, si ce n'était lamentable. Dès qu'elle l'apprend, Mlle Chupin arrive en ouragan, chasse l'infâme directrice, avertit l'autorité civile, réorganise elle-même le refuge et rentre à Saint-Lazare après cette sortie victorieuse.

La révolution de Février força les portes de la prison pour mettre les détenues en liberté. Les insurgés voulaient massacrer l'inspectrice, mais les condamnées se jetèrent devant elle, suppliant de l'épargner. Le soir, comme il y avait encore du danger à la sortie, elles lui firent revêtir un de leurs costumes afin d'assurer son salut par cette livrée. Chassée de Saint-Lazare, Mlle Chupin se retire à Vaugirard où, parfois, ses anciennes clientes lui viennent rendre visite. Un soir, le 25 janvier 1854, comme elle était seule dans son petit logis, elle entend sonner à la porte. Elle ouvre et fait entrer deux jeunes filles — dix-huit et quinze ans — dont les vêtements étaient trempés de boue et de neige.

— Mlle Chupin ? demanda l'aînée.

— C'est moi.

— Oh ! Mademoiselle, il paraît que vous devez nous garder.

Elle se met à pleurer, et sa sœur pareillement. Mlle Chupin les fait approcher du feu, les réchauffe, sèche leurs vêtements et leur fait raconter leur histoire. Elles étaient orphelines : l'aînée gagnait leurs deux vies, on devine comment. La cadette voulait absolument l'aider et l'aînée s'y opposait. C'était entre les deux sœurs une lutte de dévouement, d'étrange dévouement. Parmi leurs amies, professionnelles du vice, figurait en bonne place une pensionnaire relaxée de Saint-Lazare, une connaissance de Mlle Chupin qui eut pitié de leur jeunesse. Cette femme les avait amenées jusqu'au seuil de l'ancienne inspectrice et leur avait dit : « Si celle-là ne vous aide pas, personne ne vous aidera », puis les avait quittées, refusant de monter avec elles.

Mlle Chupin, à ce récit, ressentit une émotion extraordinaire. Elle avait compris la sorte de bien qu'elle était appelée à accomplir. Immédiatement elle donna sa chambre à ses nouvelles recrues. Pendant ce temps, une femme retournait aux quartiers fangeux. La force de l'habitude la rivait à son vice. Il était trop tard, à son idée, pour qu'elle changeât d'existence, et cependant elle venait de contribuer à la fondation d'une œuvre de relèvement et de miséricorde. Car l'œuvre du refuge Sainte-Anne était tout naturellement fondée. La vie de Mlle Chupin est désormais l'histoire de cette œuvre qui a recueilli des milliers de malheureuses. Elle fut à sa manière un saint Vincent de Paul toujours à l'affût dans Paris. Rien ne l'arrêta, ni le vice, ni la honte, ni même le crime. Elle se contentait du rebut du passant. Le nombre de celles qu'elle a sauvées est incalculable. Elle mourut à Châtillon-sous-Bagneux à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans que l'âge eût ralenti son ardeur à chercher des âmes où, d'habitude, on ne va chercher que des corps.

***

Cette véridique légende dorée (1) *plut à Gaston Calmette qui la publia dans le* Figaro. *Je n'ai pu résister à l'attrait de la raconter ici à nouveau. Le* Figaro *fut toujours un journal de bienfaisance. L'article valut quelques centaines de francs à l'asile de Châtillon-sous-Bagneux. Aussitôt Calmette me fit appeler et me chargea de les porter moi-même à Mlle Chupin qui vivait encore. Il avait eu la délicatesse de me prendre pour intermédiaire.*

Peu après je quittai Paris et n'y revins qu'après quelques années. Calmette était devenu directeur du Figaro. *Il n'avait pas oublié Mlle Chupin et m'avait inscrit sur la liste de ses chroniqueurs. Là ont paru les notes de voyage*

(1) V. *La vie singulière d'une sainte moderne,* dans *Vies intimes.*

que j'ai rassemblées sous le titre de Paysages romanesques. *Un jour, il me demanda un roman ou, de préférence, une longue nouvelle.*

— Mais, ajouta-t-il, avec ce fin sourire qui éclairait son visage habituellement grave, pas l'histoire d'une cliente de Mademoiselle... vous savez bien cette vieille dame qui croyait à la vertu de toutes les femmes, et qui avait bien raison.

— Mlle Chupin.

— C'est cela, Mlle Chupin. Cela ne ferait pas notre affaire.

Je lui apportai Une honnête femme. *Il voulut bien adresser des louanges à Germaine Ferrière, car il était fort courtois. En souvenir de sa sympathie pour Mlle Chupin et son biographe, en souvenir de la délicatesse de son accueil, je lui dédiai le roman quand il parut en volume.*

Telle est, pour ceux qui veulent bien s'intéresser à la suite de mes ouvrages, l'histoire de ce petit livre à la fois ancien et nouveau.

Paris, mars 1919.

*Rendu à la vie civile après quatre ans et demi de présence aux armées, j'ai retrouvé dans mes cartons ce manuscrit d'*Une honnête femme *qui devait paraître en librairie au mois d'octobre* 1914. *En octobre* 1914, *le temps des libraires était passé. L'œuvre nationale immédiate réclamait tous nos soins. Je me suis promis alors de ne pas distraire de ce service une minute. J'ai repoussé, au cours de la guerre, toutes les tentations du roman et me suis consacré de mon mieux à vivre et à célébrer nos douloureuses et glorieuses réalités.*

Maintenant, je puis revenir à mon art abandonné. Puisque ce petit livre est prêt depuis tant d'années, je ne le retiendrai point davantage. Le dirai-je ? il me paraît si loin de mes préoccupations présentes et du grand drame collectif où je tenterai sans doute un jour de puiser, qu'il m'étonne un peu. Cependant le cœur des hommes est si changeant que la guerre ne l'a pu changer...

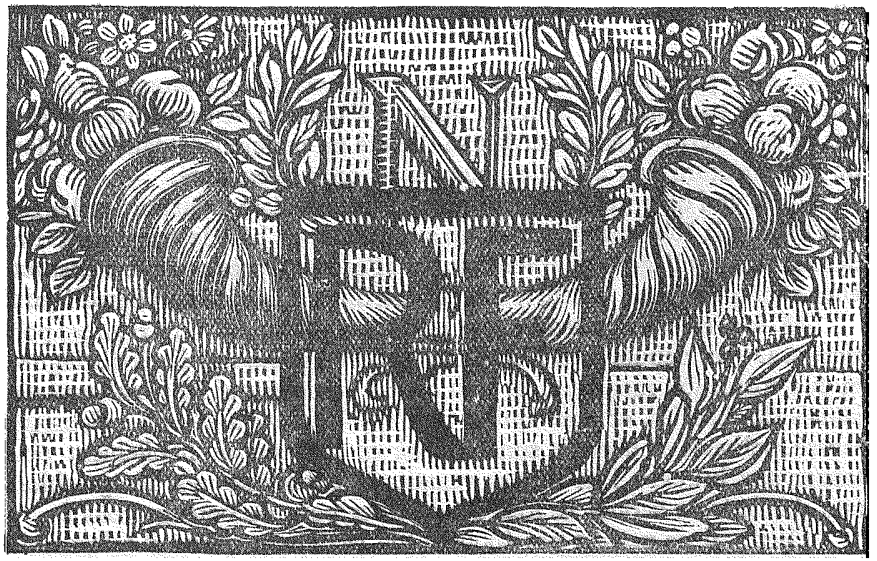
H. B.

A Gaston Calmette

En souvenir de mon premier article

paru au Figaro.

H. B.



I

LE BAL ANNUEL DE LA PRÉFECTURE

DANS une petite ville un bal est un événement. Les jeunes filles en parlent un mois à l'avance pour y situer leurs désirs, et les personnes mûres un mois après pour en exploiter les aventures sous la forme de savantes médisances.

Mme Hétry, femme du préfet de la Haute-Savoie, donnait à Annecy un bal annuel et déployait dans son organisation autant de diplomatie que son mari en temps électoral. Car elle ne se contentait pas du monde officiel. Invités complaisants, les ménages de fonctionnaires, même escortés d'une troupe imprévue de pensionnaires et de jouvenceaux, ne pouvaient flatter son amour-propre. Comme elle était la fille d'une danseuse économe qui, tout en levant le pied avec grâce, s'était juré d'établir dans l'administration son enfant de hasard, elle ne se plaisait que dans la compagnie des plus anciennes familles du pays et, participant à leur régularité, les voyait avec douleur dans l'opposition. Avec méthode et sou-

plesse, avec patience, insistance et persévérance, elle s'insinuait dans leur intimité et parvenait à conquérir jusqu'à l'aristocratie boudeuse qui brûlait de se divertir et sauvegardait sa dignité en maintenant dans les salons de la préfecture une attitude gourmée et condescendante.

Il est vrai qu'après la fête le journal radical se lamentait sur les dangers que courait la République ; mais on supprimait en hâte le traitement d'un desservant de village, et tout rentrait dans l'ordre. Après quoi, le traitement était subrepticement rendu, le scepticisme du préfet lui tenant lieu d'équité.

M. le préfet avait servi avec ce même scepticisme divers régimes politiques. De ses débuts sous l'Empire il conservait des manières distinguées et une correction mondaine. Il était de ces hommes qui ne s'embarrassent jamais de théories, et pour qui le mot *opportunisme* a été créé. Sous une fausse politesse il abritait son autorité et s'arrangeait habilement pour laisser aux bureaux l'ennui des vexations et des mesures désagréables : tant de chefs de service se font ainsi passer pour de bons garçons !

Certes, il ne pensait pas épouser Ida Marcheru quand il fréquentait, dans le but d'oublier durant quelques instants précis le décorum de la vie administrative, l'appartement de la rue de Clichy où la jeune fille se formait aux usages sous la surveillance d'une mère que la prévoyance avait conduite au rigorisme. Après la surprise du mariage, il se tâta comme s'il venait de tomber d'un étage élevé et reconnut que le sort le favorisait à la façon de ces victimes qui survivent aux accidents dont elles ne gardent pas d'autres traces que de fortes indemnités.

Mme Marcheru mère, enlevée prématurément à son respect filial, laissait une fortune considérable conquise à la pointe de ses petits pieds, et le préfet amoureux trouvait dans l'union légitime ce qu'il cherchait autre part : la fantaisie apprivoisée et régularisée, celle qui ne manque de tenue qu'à dates fixes et ne compromet jamais la carrière. Mme Hétry le servait par une coquetterie que la vanité seule occupait, et employait son charme parisien à se faufiler dans les milieux les plus graves et les plus dignes, qu'elle transformait peu à peu sans en avoir l'air. Car, si l'amour ne l'intéressait point pour son propre compte, il la passionnait pour celui des autres : elle excellait à susciter des sympathies, à exciter les désirs, à provoquer des sentiments, par une divination des caractères, par cet art dans le choix des invitations et des places à table, privilège de certaines maîtresses de maison qui préféreraient être la cause occasionnelle de dix adultères plutôt que de constater l'ennui ou la froideur de leurs hôtes.

Ainsi la préfecture d'Annecy, par un phénomène sans doute unique en France, satisfaisait le gouvernement et ses adversaires.

...Mme Hétry, cette année-là, avait dû retarder son bal annuel à cause d'un incident survenu mal à propos avec l'évêché, à l'occasion de l'enterrement religieux d'un sénateur anticlérical : les amis du défunt réclamaient un service extraordinaire avec le concours d'un grand nombre de prêtres et les morceaux funèbres d'une fanfare municipale ; or, beaucoup d'ecclésiastiques s'étaient abstenus, et la musique avait été proscrite de l'église. Ce fut une polémique discourtoise dont l'adroite préfète attendit la fin. Elle lança ses invitations quand on ne les attendait plus, à la veille de Pâques.

Avril naissait et l'on sentait le printemps venir. Il était déjà venu dans les salons de la préfecture qu'ornaient des plantes de serre et des gerbes de fleurs nouvelles.

Quand elle eut terminé sa toilette, Mme Hétry renvoya sa femme de chambre et s'approcha de la fenêtre. A travers les carreaux elle pouvait apercevoir dans la nuit claire, entre les arbres, le lac tout proche et entendre le clapotis des petites vagues qui brisaient au rivage. Mais elle guettait le bruit des voitures. Elle n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa soirée : les ennemis de l'Etat ont tant de perfidie ! Aux premières lanternes en marche, elle descendit, et ce fut pour recevoir — maigre gibier — Mme Marolaz et son fils, jeune conseiller avide d'avancement.

Mme Marolaz jouissait allégrement d'une réputation assez difficile à maintenir en province, celle de posséder la plus mauvaise langue de la ville. Elle partageait son temps entre une intrigue toute maternelle qui préparait de loin l'avenir administratif et matrimonial du jeune Théodore, et le perfectionnement de ses connaissances dans la chronique locale qu'elle utilisait le mieux du monde pour le préjudice de chacun et l'agrément des autres. D'habitude Mme Hétry n'accordait à ses médisances qu'une oreille distraite ; elle était plus encline à favoriser, même involontairement, tout commerce secret de galanterie, qu'à en tirer un orgueilleux avantage. Mais la crainte d'un échec la disposait à recueillir sur ses invités en retard les bruits les plus fâcheux.

— Les Ferrière viendront-ils ? interrogea Mme Marolaz, qui tout de suite se posait en confidente.

— Sans doute, madame. Mon mari, consulté récemment par les maires de trois communes, les a engagés à confier leurs procès à M. Ferrière.

Elle ne craignait pas de favoriser momentanément un avocat de l'opposition pour assurer le succès de ses entreprises. Avec conviction elle ajouta :

— Ils viendront.

— Mme Ferrière n'aime pas le monde, surtout le nôtre.

— Elle adore son mari.

Mme Marolaz tira les conséquences de cette certitude :

— Alors vous aurez aussi les de Chéran.

— Ah ! laissa échapper, sans bien comprendre, la préfète ravie.

— Mais oui. Vous ignorez donc ce que chacun sait ? Depuis les dernières assises, Mme de Chéran n'a de regards que pour le beau Paul Ferrière.

— Vraiment ?

— A la messe, à la musique militaire, partout on l'a remarqué.

— J'en suis fort aise, fit ingénument Mme Hétry.

— Aux assises, il défendait une pauvre femme qui avait tué son enfant. Il fut admirable... et admiré.

— Il le mérite.

— La jolie Berthe assistait à la plaidoirie. Elle pleura sur les malheurs de la pauvre femme. Elle pleure comme elle rit et comme elle aime, facilement.

— Les Ferrière, proclama la préfète, font un ménage délicieux. Je crains fort pour les amours de la comtesse de Chéran.

Elle n'omettait jamais les titres. Sa mère, que fréquentait le meilleur monde, l'y avait dressée de bonne heure. Mme Marolaz esquissa un geste vague :

— Avec les hommes, sait-on jamais ?...

Deux ou trois heures plus tard, Mme Hétry enveloppait d'un regard tendre et circulaire la foule de ses invités qui se livraient au plaisir sans arrière-pensée politique. Elle avait peine à détacher ses yeux d'une collectivité aussi honorable pour les fixer sur quelque objet particulier. Cependant elle sourit avec indulgence en apercevant Paul Ferrière qui conduisait Berthe de Chéran à la salle à manger où l'on soupait par petites tables avant de danser le cotillon. Et même elle arrêta le jeune homme au passage pour lui jeter à mi-voix, mais de façon à être entendue par la jeune femme, ce compliment qui était, à double fin, le flatter et le provoquer :

— Mme Ferrière est la reine du bal.

Berthe de Chéran, à ce propos, n'eut rien de plus pressé que de se regarder dans une glace. Rassurée, elle détailla ce spectacle avec complaisance. Elle portait une toilette rose qui par ses tons doux convenait à sa chair de blonde. Un simple ruban qui glissait volontiers sur le contour pou retenait la robe à l'épaule dont la rondeur se montrait toute, et le corsage qui laissait voir la naissance des seins en imitait la forme et paraissait les recouvrir ensuite à regret. En robe montante, on la croyait mince. Et

voici que, décolletée, elle montrait un corps potelé et savoureux. Satisfaite, elle remonta au visage et le trouva d'une gaie gentillesse avec son petit nez retroussé, sa bouche mignonne, ses yeux clairs, ses joues à fossettes et son teint de pastel. Contente de soi, elle le fut aussitôt des autres et dans la glace chercha tranquillement des yeux Mme Paul Ferrière, non sans remarquer que son compagnon continuait à l'examiner elle-même, de face dans le miroir et de dos en chair et en os, surtout en chair.

— C'est vrai, lui dit-elle : votre femme est la reine du bal.

Il détourna les yeux du sillon d'ombre qui se creusait entre les deux épaules lumineuses de sa jolie partenaire.

— Pourtant, reprit-elle en se retournant et reprenant son bras, c'est très curieux.

— Et quoi donc ?

— Voyez : c'est un vieux monsieur qui la conduit. Ils se dirigent vers la grande table, avec les gens graves et ennuyeux.

— C'est une place d'honneur.

— Oui, comme si elle n'avait pas de succès.

Paul Ferrière se souvint de ses anciennes audaces, du temps qu'il était garçon, et il répliqua sur un ton détaché :

— Les femmes honnêtes, personne ne leur fait la cour.

— Alors, que suis-je, moi ? J'aime qu'on me fasse la cour.

— Vous avez l'honnêteté agressive et vous cherchez le danger.

— Vous vous trompez : je crains le danger. C'est même tout ce que je crains.

Et elle éclata de rire, tandis que le ruban glissait sur la rondeur appétissante de l'épaule. Il la fit asseoir. Elle se recouvrit d'une écharpe qu'elle tenait à la main. Il s'en affligea, mais il s'aperçut bien vite, tandis qu'il l'installait à la petite table, que sa dentelle lui servait plutôt à montrer à propos ses bras et sa gorge qu'à les cacher tout à fait.

— Savez-vous, demanda-t-elle, qui soupe avec nous ?

— Mais ne serons-nous pas seuls ?

— Il y a quatre couverts.

Eblouissante, Mme Paul Ferrière venait à eux. Elle-même indiquait leur table à son compagnon, M. Artène, ancien magistrat, docile et étonné :

— Voyez : c'est là.

Son mari ne lui avait-il pas murmuré à l'heure du départ, avec des félicitations à l'adresse de sa beauté : « Nous tâcherons de souper ensemble ? » Elle prenait à la lettre toutes ses paroles d'amour, car elle l'aimait comme un fiancé, après cinq ans de mariage et deux enfants.

Elle était vêtue de soie blanche. Une bordure de cygne longeait le corsage, se mêlait presque au blanc mat de la chair où transparaissait le réseau des veines bleues. Sa robe de noces ne l'eût pas rendue plus chaste et modeste que cette robe de soirée. Grande, un peu maigre, et de tenue fière, elle portait sur le visage et dans l'allongement du corps cette dignité empreinte de pudeur que les peintres anglais donnent à leurs portraits de femmes. Un air de franchise parait tous ses gestes. Et sous la lourde chevelure noire son profil pur se détachait en lumière, adouci par le regard bleu sombre que les longs cils voilaient à demi.

Elle salua Mme de Chéran d'une inclination de tête, et Georges Artène, tout en s'occupant d'elle, dit à son mari avec un sourire :

— Les femmes heureuses, personne ne leur fait la cour. Et les vieux messieurs ont le privilège d'être leurs cavaliers.

Il ajouta, comme s'il répondait à la réflexion de Mme de Chéran :

— Les femmes trop belles, non plus, ne sont pas entourées. La beauté, la vraie beauté, isole comme la vertu.

La joue de Mme Ferrière s'empourpra ; elle rougissait encore comme une jeune fille. Berthe de Chéran, ironique et féline, l'observait, outrée de sa présence et multipliant les grâces. Paul, un peu gêné de son amour conjugal, versait le champagne et assurait le service. Mais Georges Artène, perspicace et, malgré l'âge, faisant la roue, mit son petit monde à l'aise par sa manie de disserter :

— Les hommes, ne le croyez-vous pas, détestent perdre leur temps. Ils n'attaquent pas les citadelles bien gardées.

— Il y a des surprises, fit Berthe, frondeuse.

— Et aussi, répliqua le vieillard en fixant la jeune femme et Paul Ferrière, des résistances imprévues.

Mme de Chéran comprit l'allusion et voulut y répondre en inquiétant Germaine Ferrière qui écoutait au hasard, sans prendre aucun intérêt à ces propos :

— Les faiblesses des femmes, dit-elle, font la réputation des hommes.

— Notre respect, reprit M. Artène, vous élève si haut que vous ne pouvez plus tomber sans dommage.

Paul intervint avec une phrase d'avocat qu'il débita en riant :

— Notre respect hypocrite qui, dans l'échelle morale, met au même rang le *galant homme* et l'*honnête femme*.

Surpris, l'ancien magistrat fixa le jeune homme :

— Galant homme n'a pas le sens que vous lui donnez.

— Non, mais le choix des mots est assez expressif.

Distraite, Mme Ferrière éparpillait sur son assiette la salade russe, et Mme de Chéran jouait de son écharpe. M. Artène prit une mine découragée :

— Vous passez à l'ennemi, mon cher.

Berthe se tourna vers sa voisine :

— L'ennemi, c'est nous.

Le vieillard sourit :

— Notre ennemi, c'est notre maître.

Et comme il aimait à discourir, il ébaucha une théorie :

— Paul, mon ami, ne confondez jamais dans vos jugements les passions de l'homme et celles de la femme ; car leur nature est différente. Le caprice, prompt à naître et prompt à mourir, nous est réservé.

— Par exemple ! protesta Berthe.

— Mais la femme nous dépasse infiniment en amour. La passion la prend toute, quand nous ne lui donnons souvent ni le cœur ni le cerveau.

Mme de Chéran se fâcha :

— C'est absurde... et commode pour vous.

Germaine Ferrière, consultée par sa voisine, fut embarrassée, rougit et répondit :

— Je n'ai jamais réfléchi à ces choses.

— Les femmes ne les comprennent pas, continua M. Artène. Un homme qui aime une femme peut en désirer une autre. Une amoureuse ne pense qu'à son amour.

— Nous sommes toujours vos dupes, conclut Berthe.

— Et c'est pourquoi un bon mari peut être infidèle, et non pas une honnête femme.

Mme Ferrière regarda son mari, et ce regard doux et vainqueur signifiait : « Ce vieillard est un fou. »

Mais le fou ne s'arrêtait plus. Il s'approuvait lui-même :

— Evidemment, évidemment. Une femme peut pardonner à son mari ; un mari ne pardonne pas à sa femme.

— Et pourquoi ? réclama Berthe avec chaleur, tandis que l'agrafe de son corsage glissait de nouveau et dégageait la jolie épaule ronde. Je ne saisis pas la différence.

— Un mari qui pardonne ne peut pas oublier.

— Il en est qui oublient, fit Paul sans conviction personnelle.

— Il en est aussi qui ferment les yeux. Il en est encore qui utilisent les succès de leur femme. Mais vous aurez beau dire : l'honnêteté de l'homme en amour n'est pas celle de la femme.

Par politesse plutôt que par intérêt, et pour ne pas garder un silence trop prolongé, Mme Ferrière interrogea l'orateur :

— Et la femme, croyez-vous qu'elle puisse oublier ?

M. Artène la considéra avec une curiosité sympathique :

— Sans doute. Et quelquefois elle aime davantage l'infidèle.

— Oh ! moi, dit Berthe, qui dans les théories ne voyait que des personnes, si mon mari me trompait...

— Que feriez-vous ? demanda Paul que cette idée invraisemblable amusait.

Et M. Artène lança :

— Vous prendriez les devants.

Il reçut un coup d'éventail sur les doigts.

Déjà quelques jeunes filles et leurs cavaliers se levaient de table en quête des violons.

— Je vous conduirai où l'on danse, dit l'ancien magistrat en offrant le bras à Mme Ferrière. A votre âge, on doit raffoler de la valse.

Gracieuse, Germaine répondit presque avec confusion :

— Merci, monsieur, je n'aimais à danser qu'avec mon mari, et il paraît que ce n'est pas convenable.

Au son de l'orchestre, Paul s'enfuyait en bostonnant avec Mme de Chéran. Elle fut la première essoufflée ou fit semblant de l'être, et implora du repos :

— Nous serons très bien dans ce coin de la serre.

— Et le cotillon ?

— Ici, l'on ne viendra pas nous chercher. Nous pouvons voir sans être vus. Une triple haie de godelureaux et de péronnelles nous protège par ses manèges et ses bavardages.

— Vous ne danserez plus ?

— Je préfère flirter.

Il se mit à rire :

— Je n'ai plus l'habitude.

— C'est vrai, dit-elle sur un ton de persiflage, un mari modèle ! C'est trop rassurant, je me sauve.

Il la retint, avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne pensait pas à s'éloigner :

— Doucement. N'avez-vous pas entendu M. Artène ? Le caprice nous est permis. Vous excellez à le faire naître.

— Je sais aussi le faire mourir.

— Et comment ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Je devine.

— Oui, vous pensez que c'est en le comblant.

Et l'écharpe, d'un coup, descendit à la taille, découvrant les épaules.

— Je ne crois pas, dit-il sérieusement.

Peu à peu ils se grisaient de leurs petites audaces. Depuis deux semaines, depuis l'audience sensationnelle, le jeune homme suivait avec intérêt les manœuvres de la jolie femme qui l'avait distingué.

Trop heureux dans sa vie sentimentale, il se rappelait avec un léger regret ses bonnes fortunes d'autrefois. L'occasion les rapprochait l'un de l'autre : ils en profitaient à tout hasard. En province tant d'aventures ne se dénouent jamais, faute de l'occasion.

— Votre M. Artène, reprit-elle en jouissant de son trouble, ne connaît rien aux femmes. Elles sont aussi sujettes au caprice.

— Seulement quelques privilégiées, fit-il observer avec condescendance.

— En suis-je ?

— Assurément.

— A quoi le voyez-vous ?

— A vos yeux. Leur regard est habituellement tranquille. C'est celui d'une femme indifférente et ordinaire. Tout à coup ils étincellent comme ces diamants que vous portez aux doigts quand la lumière vient à les frapper. Puis leur éclat s'éteint. C'est un éclair : il faut le saisir au passage. Tandis que les femmes passionnées...

— Les femmes passionnées ?

— Leur regard est plus langoureux. Il brûle, et le vôtre brille.

Contente, elle parut se recueillir. Dans la serre les fleurs embaumaient. Et du salon ouvert leur venaient des bouffées de musique qui se mêlaient au parfum des lilas et des mimosas.

— Cette valse est exquise, dit-elle, les yeux mi-clos. Avant qu'elle finisse, faites-moi une déclaration. Vous en mourez d'envie.

Il suivit tous les contours de son corps, et d'une voix douce il murmura :

— Vous le voulez ? Eh bien, je ne vous aime pas.

Elle frémit toute et, frémissante, elle lui plut davantage.

— Ah ! c'est là votre déclaration ?

— Attendez. Je ne vous aime pas et vous me plaisez infiniment. Je ne vous aime pas, et je vous désire. N'est-ce pas moins douloureux et plus agréable ? D'ailleurs, que feriez-vous de mon amour ?

Elle le regarda en face.

— Cela signifie : j'aime ma femme, et pourtant je voudrais la tromper avec vous.

— Justement.

— Prenez garde, mon cher. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.

— Occupons-nous de nous.

— Je m'en occupe. Et je serai franche, moi aussi. Je ne crains que le danger. Alors...

— Alors ?

— Laissez-moi tranquille.

— Vous ne voyez pas d'autre obstacle ?

Provocante, elle simula la confusion :

— Vous savez bien que non, dit-elle.

Ils gardèrent un instant le silence et goûtèrent, parmi les fleurs et la musique, la promesse de la volupté. Elle parut se ressaisir :

— Non. Votre femme me fait peur. Elle a le mauvais œil.

Il montra un découragement comique :

— Vous ne parlez que d'elle.

— Elle me poursuit.

— Je croyais que c'était moi.

— Tenez. Elle vient vous chercher.

En effet, Mme Ferrière, comme une apparition blanche, entrait dans la serre. Elle sourit en les apercevant, s'approcha et dit à Mme de Chéran :

— Vous permettez, madame, que je vous enlève mon mari ? Il se fait tard.

Et pour mieux expliquer son départ, elle ajouta avec un joli accent maternel :

— Mes enfants me réclament peut-être.

— Comment donc ! fit Berthe. Je vous restitue M. Ferrière. Il plaidait justement une mauvaise cause.

— Et il la perdait ?

La figure de Mme de Chéran prit une expression ambiguë :

— Ce n'est pas bien sûr.

Les deux femmes se saluèrent. Paul baisa la main de Berthe. Celle-ci, jalouse de la beauté de Germaine Ferrière, appuya ses doigts aux lèvres du jeune homme. Il surprit, en se relevant, un de ces regards brillants et secs qu'elle savait décocher, et qui ressemblaient à ces éclairs sans orage et sans pluie des jours d'été...

La préfecture d'Annecy est à une petite distance de la ville. Elle donne sur cette merveilleuse avenue d'Albigny qui laisse voir, dans les intervalles de ses platanes, le lac et son horizon de montagnes.

En avril, les nuits sont déjà courtes. Lorsque M. et Mme Ferrière montèrent en voiture, le jour naissait. Au-dessus de la Tournette et des dents de Lanfon dont les murailles crénelées évoquent une citadelle en ruines, des lueurs dorées présageaient le soleil, tandis que les vapeurs violettes du matin fuyaient le long des coteaux, se désagrégeaient, se fondaient à l'air plus vif. Et sur les eaux du lac, parées de rose et de lilas, comme une baigneuse qui aurait froid, l'aurore frissonnait.

Il regardait le paysage aux tons délicats. Elle regardait son mari. Tous deux se taisaient. La première elle rompit le silence et s'excusa :

— Nous sommes partis de bonne heure. Tu t'amusais peut-être. Mais je pensais aux petits. Claire a l'habitude de dormir dans ma chambre. J'ai peur qu'elle n'ait pas été sage.

Il se tourna vers elle, eut un rire de bonne humeur et lui prit la main :

— Toi, ma chérie, tu voudrais aller au bal avec tes enfants.

Elle fut contente de le voir en joie.

— C'est vrai, dit-elle. Ils dormiraient dans une chambre voisine. Et de temps en temps leurs mères iraient les regarder dormir.

— Au réveil ils verraient une jolie maman en toilette de soirée.

— Oh ! jolie ...

— La reine du bal. Tout le monde le disait.

— Vraiment ? fit-elle confuse et rougissante.

Tout le monde, pour elle, c'était son mari. Elle demanda :

— Ma toilette te plaît ?

— Ta toilette, oui. Mais toi, tu es belle.

Et il revit le décolletage de Berthe de Chéran.

— M. Artène, reprit-il, est amusant en conversation.

— Je ne l'ai guère écouté. Il m'a semblé qu'il soutenait des paradoxes pour nous divertir.

— Mais non, ma chérie. Ce ne sont pas des paradoxes. Il disait qu'une femme peut pardonner au mari infidèle, et non le contraire.

Elle n'écoutait plus. Etonné du peu d'intérêt qu'elle prenait à un problème de cette importance, il la questionna :

— Qu'en penses-tu ?

Elle eut un beau sourire d'honnêteté paisible :

— Moi ? rien. Que veux-tu que j'en pense ?

— Ah !

— Je ne comprends pas ces choses-là. On ne se trompe pas, voilà tout. Quand on a des enfants, on s'occupe d'eux. La vie est si simple.

Elle ajouta gaiement :

— Surtout quand on est heureux.

Il l'embrassa pour cette bonne parole, mais il la trouva un peu bornée.

Le jour envahissait le ciel. La voiture quitta le voisinage du lac. Elle s'engagea dans la rue du Pâquier et s'arrêta devant le vieil hôtel au portail massif dont les Ferrière habitaient le premier étage.

Germaine monta le première le grand escalier à colonnades, et si rapidement que Paul la suivit avec peine. La porte ouverte, elle se glissa sur la pointe des pieds dans la chambre où dormaient les enfants. Elle en revint avec un lourd paquet dans les bras, mais elle avait le visage plein de joie. C'était la petite Claire pliée dans une couverture, qu'elle venait offrir, sans la réveiller, au baiser de son mari. Celui-ci la regardait et songeait :

« Elle est le bonheur de ma maison. Que puis-je désirer ? Et voici que je désire autre chose... »

La fillette ouvrit les yeux et battit des paupières, car le jour la blessait. Elle fit la moue, commença de pleurer, s'arrêta en voyant sa mère, sourit et se rendormit instantanément. Vite, la jeune maman alla reposer son précieux fardeau.

Quand elle revint, il lui retira sa sortie de bal qu'elle avait gardée et, le manteau dans les mains, il admira ses épaules marmoréennes, son col flexible, sa nuque lumineuse sous les cheveux noirs, toute sa fraîche beauté qui bravait le jour entrant par les persiennes ouvertes. Il se pencha et effleura des lèvres sa chair pâle. Elle se retourna vers lui, et confuse d'être ainsi dévêtue, sentant pour lui seul sa nudité, elle se cacha dans la poitrine de son mari.

— Je t'aime dit-elle.

Il répéta :

— Je t'aime.

Il tenait sur son cœur cette belle créature de tendresse et de dévouement dont il était toute la vie, et son cœur ardent n'en était pas apaisé. Tout à l'heure, un instant, elle l'avait rasséréné, quand il l'avait vue radieuse avec l'enfant dans les bras. Maintenant il ne retrouvait plus cette douce confiance, ce respect affectueux qu'elle lui inspirait. Cependant il la pressait plus fort contre lui, et il ne ressentait pas cette joie *claire* comme le nom de leur fille qui donnait à ses jours leur prix.

Une autre image, un autre désir l'enfiévraient, et déjà corrompaient son amour.

II

LE DANGER

Paul Ferrière se promenait avec agitation à travers le salon à demi obscur. On avait fermé les persiennes à cause du soleil ; par les fentes, il entrait suffisamment de jour. Mme Ferrière servait le café.

— Toujours trois morceaux, gourmand ?

Il ne répondit pas et continua sa promenade. Elle l'arrêta au passage :

— As-tu des affaires qui te préoccupent ?

— Non. C'est-à-dire, oui, un peu.

Elle posa la tasse sur le marbre de la cheminée, vint à lui et voulut tendrement lire dans ses yeux :

— Tu es singulier depuis quelque temps. Es-tu fatigué ?

— Je n'ai rien.

Il chercha à se dérober, mais elle le retint.

— Si, tu as quelque chose. Tu ne dois rien me cacher : souviens-toi,

Il répéta :

— Je n'ai rien, je t'assure.

— Ecoute, reprit-elle. Ce mois de juin est magnifique et tout doré de soleil. Allons nous installer à la campagne. Ce n'est pas loin ; tu reviendras les jours d'audience sur ta bicyclette.

— Mais c'est impossible, ma chérie.

— Oh ! impossible. Nous l'avons fait l'an dernier.

— Je suis plus occupé cette année.

— A la campagne il est bon de vivre. On s'y repose en respirant. L'air y est frais et parfumé. Il ne vous vient que des pensées paisibles. Tu ne veux pas ?

— Plus tard, au mois d'août, pour les vacances.

— Jean et Claire y seraient si bien.

Injuste, il répliqua :

— Tu ne t'inquiètes que d'eux.

Mécontent de lui-même il reprit sa promenade, et devina sans les regarder que les yeux de sa femme étaient pleins de larmes. Après quelques tours, il s'arrêta et parut se décider.

— J'ai besoin de marcher. Je sors. Tu ne veux pas m'accompagner ?

Cette dernière question était faite visiblement avec le désir d'une réponse négative.

— Où vas-tu ? demanda Germaine.

— Je ne sais pas. Peut-être à Annecy-le-Vieux, justement, voir nos terres et secouer nos fermiers. Tu ne viens pas ?

Elle osa à peine murmurer :

— Je ne suis pas libre. Je dois conduire Claire et Jean à leur grand' mère.

Il n'insista pas, et l'embrassa sur le front avant de partir.

— Tu vas à pied ? demanda-t-elle.

— Non, à bicyclette.

— Tu seras plus vite rentré.

— Oui. Adieu, chérie.

Après le départ de son mari, Mme Ferrière demeura songeuse. Active et peu portée à la rêverie, elle essaya de combattre sa torpeur, prit un journal, un livre, les repoussa, ouvrit le piano, le referma, et finalement réclama ses enfants. Eux seuls la pouvaient distraire de sa vague peine. Elle s'intéressait à leurs jeux comme une grande sœur ; sa fraîcheur d'âme et leur naïveté se convenaient à merveille.

Jean, se haussant sur la pointe des pieds, atteignit sur la cheminée

la tasse de son père, la fit basculer et répandit le café sur son costume neuf. Sa mère accourut et sa première pensée fut pour son mari : « Paul n'avait pas bu sa tasse. Il est plus préoccupé encore que je ne croyais. »

Puis, au lieu de gronder le polisson, elle le consola tout en l'essuyant, car, déjà sensible à la vanité des habits, il était fort penaud de sa maladresse. Pendant ce temps la petite Claire déchirait consciencieusement les journaux du jour. Le mal était consommé quand la jeune maman qui sautait de l'un à l'autre les lui arracha des mains :

— Mademoiselle, vous êtes une sotte, et vous, monsieur, un mauvais garnement.

Cette politesse inattendue eût été sans effet si les deux gosses n'avaient compris la désolation du cher visage dont ils connaissaient plus souvent les sourires que l'expression sévère.

— Votre père ne les a pas lus, ajouta Germaine devant les papiers lamentables.

Le petit Jean se glissa hors du salon et revint les mains pleines de journaux maculés, mais intacts :

— Tenez, maman, voilà. Claire ne les touchera pas.

Il avait cueilli à la cuisine ces vestiges du mois précédent. Cette ingénieuse idée fut l'occasion d'une réconciliation générale. Mais Germaine, examinant sa conduite, s'adressait des reproches :

« Paul assure que je ne m'intéresse qu'à mes enfants. Il a peut-être raison. Seulement les pauvres petits ne peuvent pas se passer de moi. Ils ont plus besoin de moi que lui. Et c'est encore lui que j'aime en eux. »

Moins généreuse pour elle-même, elle se promit d'être plus attentive à l'avenir :

« Autrefois, dans les premiers temps de notre mariage, nous sortions ensemble. Nous nous promenions tous les jours. Maintenant je ne l'accompagne plus. Il me le propose encore de temps à autre, et je n'accepte jamais. Tout à l'heure encore il me l'a proposé. J'aurais dû l'accompagner aujourd'hui. »

Elle fit une petite moue :

« Il est vrai qu'il n'a guère insisté. Mais j'ai refusé si souvent. »

Elle regarda la pendule :

« Il est parti depuis une heure. Si j'allais le rejoindre ? Je le rencontrerais à son retour, sur la route d'Annecy-le-Vieux. Quelle bonne surprise il aurait ! Je lui dirai : « Le temps me durait de te voir. » Il me répondra : « Petite fille ! » mais il sera flatté.

Elle pressa le bouton de la sonnette électrique.

— Françoise, dit-elle à la femme de chambre, c'est vous qui conduirez Jean et Claire chez leur grand'mère. Je suis obligée de sortir. Vous aurez bien soin d'eux.

Vite elle revêtit sa robe de linon blanc et se coiffa d'un chapeau que bordait une guirlande de roses :

« Il aime cette toilette, et je veux lui être agréable. Quelquefois il se plaint que je me néglige. C'est que j'use de vieux corsages afin de pouvoir m'occuper à l'aise des enfants. »

Contente de son idée, elle se hâtait et se livrait à de petits calculs sur la distance :

« Il faut une bonne heure pour arriver à notre maison de campagne. Lorsqu'il me verra venir sur la route, il se demandera quelle est cette belle dame. Si j'avais consenti à apprendre la bicyclette quand il me l'a offert, je le rejoindrais bien plus tôt. C'est ma mère qui m'en a dissuadée : elle trouve que pour une femme ce n'est pas convenable. »

Elle esquissa un geste qui signifiait qu'elle n'avait aucun avis au sujet des convenances mondaines. Un dernier coup d'œil à la glace, uniquement pour juger de la satisfaction de son mari ; un dernier baiser à ses enfants, et elle descendit l'escalier. A la porte de sa maison elle rencontra M. Artène qui ne put se tenir de la complimenter : n'était-ce pas un des privilèges de son âge ?

— Vous êtes belle comme le printemps. Et vous ne craignez pas d'affronter le soleil ?

Avec une certaine fierté elle répondit au vieillard :

— Je vais rejoindre mon mari.

De son pas onduleux et rapide elle s'engagea bientôt dans l'avenue du Pâquier dont les platanes aux larges feuilles font un chemin d'ombre entre Annecy et Albigny. Elle savait que sur sa machine Paul prenait habituellement cette route. Elle suivait du côté du lac la contre-allée que recouvrent aussi les branches légèrement inclinées vers le sol. Dans l'éclat du jour les eaux étaient presque sans couleur, et les montagnes qui les entourent disparaissaient dans cette brume bleuâtre qui est le signe du beau temps. A peine la presqu'île de Duingt, avec son château blanc et ses arbres verts, tranchait-elle à l'horizon sur cette teinte uniforme et vague du lac, du rivage et du ciel. Les matins et les soirs distribuent seuls une lumière favorable et diverse aux paysages d'été qui semblent, au milieu de la journée, se dissoudre dans la chaleur et le rayonnement du soleil.

Quand Germaine parvint à la hauteur de la préfecture, elle fut saluée par Mmes Hétry et Marolaz qui ouvraient la grille de la cour. Ces dames

s'avancèrent à sa rencontre. Interrogée sur le but de sa promenade, elle répéta son explication :

— Je vais rejoindre mon mari.

— Loin d'ici ?

— A notre propriété d'Annecy-le-Vieux.

— En effet, dit la préfète, nous avons vu passer tout à l'heure M. Ferrière sur sa bicyclette.

Et Mme Marolaz ajouta :

— La jolie Berthe de Chéran le suivait de près.

Elle examinait avidement le visage de Mme Ferrière qui n'exprimait que la plus complète indifférence.

— En voilà une qui ne craint pas le soleil, constata Mme Hétry, désireuse d'atténuer les propos de sa compagne.

Mais celle-ci murmura encore :

— Ni le plaisir.

Mme Ferrière, sans comprendre l'allusion, rougit un peu, car elle détestait la médisance. Comme elle allait continuer son chemin, la préfète eut pitié d'elle et, soit par bonté naturelle, soit par un effet de la protection générale qu'elle accordait aux choses de l'amour, soit par goût des solutions pacifiques, elle tenta de la retenir :

— Ecoutez, madame. Il fait vraiment trop chaud pour marcher. Venez vous reposer à la préfecture.

— Je vous remercie, répondit Mme Ferrière, mon mari m'attend.

— En êtes-vous sûre ? fit Mme Marolaz d'un ton mielleux qui ne paraissait pas insolent.

Mme Hétry réitéra son invitation. Sur un nouveau refus, elle proposa :

— Alors revenez à la ville avec nous. C'est plus court.

Germaine n'accepta pas, et même, un peu gênée de cette insistance, elle brusqua la séparation. Ces dames la regardèrent s'éloigner sans bouger de place. Quand elle fut à quelque distance, Mme Hétry, indulgente aux aventures et plus disposée à les servir qu'à s'en servir, sermonna sa puritaine compagne :

— Pourquoi troubler une si jolie femme, madame ? Laissez à tout le monde la liberté de se divertir. La vie n'est-elle pas assez triste déjà ?

— Oh ! madame, y pensez-vous ? Une créature comme cette Berthe de Chéran, la laisser jouir en paix de ses liaisons impudiques ?

— Dans notre monde, ce n'est pas déshonorant. Et le peuple n'y prête aucune attention.

La préfète respectait les mauvaises mœurs. Seul le manque de tenue

l'affligeait. Mme Marolaz la rappela rudement à plus de sévérité, mais ses rugueux accents glissèrent sur cette âme complaisante.

— Vous savez, reprit Mme Hétry, que Mme Ferrière ignore tout. C'est un ménage excellent, et Paul Ferrière est un bon mari.

— Un bon mari ? l'amant de cette drôlesse !

— Vous avez de ces mots ! Laissons les gens tranquilles et ne nous mêlons pas de leurs affaires...

Et pour satisfaire sa curiosité, Mme Hétry ajouta :

— Enfin, ils ne se rencontreront pas ; c'est le principal.

— Eh ! eh !

— Ils se rencontreront ?

Les deux femmes, baissant la voix, se rapprochèrent.

— On prétend, insinua Mme Marolaz, qu'il reçoit sa maîtresse à la campagne.

— A Annecy-le-Vieux ? Mais alors nous avons eu tort de ne pas arrêter cette malheureuse.

— Il faut que justice se fasse.

— Vous êtes terrible. Et pour si peu de chose !

— Peu de chose ! protesta Mme Marolaz indignée, retenue seulement par le respect hiérarchique : la mère d'un conseiller de préfecture ne doit-elle pas les plus grands égards à la femme d'un préfet ?

Mme Hétry ne l'écoutait pas. Fâchée de rencontrer un mélodrame où elle ne voyait d'habitude qu'une comédie, elle suivait avec ennui la silhouette décroissante de Mme Ferrière sous les arbres de l'avenue. Comment prévenir la pauvre femme ? Elle était déjà si loin, et il faisait si chaud. On ne pouvait songer à la rejoindre.

— Il est trop tard, fit observer judicieusement Mme Marolaz dont les yeux brillaient de plaisir.

— C'est dommage, conclut Mme Hétry, qui leva les bras au ciel, puis cessa bientôt de se tracasser pour un malheur domestique qui, en somme, ne la regardait point.

Et la première ajouta pour elle-même :

— Sûrement ils seront pincés...

Mme Ferrière n'avait prêté aucune attention aux méchants propos qu'elle avait entendus. Sa droiture et la simplicité de son cœur la garantissaient contre le soupçon. La vie lui apparaissait aussi régulière et facile que cette large avenue qu'elle suivait de son pied léger. Elle gardait cette candeur qui donne longtemps à certaines femmes un air de jeune fille:

ne préférait-elle pas, d'ailleurs, la conversation de ses enfants à tous les problèmes psychologiques et à tous les petits potins du monde ?

Le lac immobile et blanc reflétait l'éclat du soleil. A peine au bord un imperceptible remous distinguait-il l'eau de la rive. Vu de l'ombre épaisse des platanes, le paysage semblait par contraste plus clair et plus vaporeux.

Germaine ne s'intéressait pas à ces effets de lumière trop crue. Elle profitait de l'ombre pour accélérer le pas. Elle souriait. Elle était contente, par cette belle journée d'été, de marcher à l'air libre et d'aller vers son mari qu'elle avait quitté soucieux et qui serait joyeux de la revoir. Comme les femmes heureuses, elle bornait l'univers à son amour, et de son amour elle ne séparait pas les deux chers visages de Claire et de Jean, qui en étaient l'image resplendissante et l'immortelle jeunesse.

Sur la route elle donna des sous à de petits bohémiens qui lui tendaient avec des cris des bouquets de fleurs des champs. Et comme, par un pieux égoïsme, elle rapportait toutes choses à son bonheur de famille, elle trouva dans le spectacle de ces gamins déguenillés et malingres une occasion nouvelle de remercier Dieu.

De quoi ne remercierait-elle pas le Seigneur ? Elle récapitula sa vie entière, dans un élan de gratitude, et n'y trouva que la joie. Elle tenait pour rien les soins qu'elle avait prodigués à son père dans sa dernière maladie, son dévouement filial, et toutes les nuits blanches passées à veiller ses enfants. De son abondante félicité, dont le sentiment lui remplissait les yeux de larmes, elle attribuait tout le mérite à son mari. Et pourtant, ce Paul adoré, elle ne l'avait pas épousé sans difficulté. De bonne famille et de bel avenir, bien apparenté et brillant dans le monde, il répondait trop exactement à l'idéal de toutes les jeunes filles pour qu'elle n'eût pas tout de suite été conquise. Sa mère, enjôlée elle aussi, l'accueillait favorablement. Mais son père, moins accessible à tant de séduction, s'inquiétait de la réputation galante du jeune homme. Il redoutait sa légèreté, et cette chance qui le suivait avec une docilité stupéfiante, qui écartait de lui tous les obstacles et s'obstinait à servir son talent, à mettre en valeur ses aptitudes.

— La vie, objectait le vieillard, lui a été jusqu'ici trop facile. Elle n'a pas trempé son caractère. Il n'a connu que le succès. Je ne veux pas que le bonheur de ma fille ne dépende que d'une suite de hasards heureux.

— Ne vois-tu pas, disait sa femme, qu'il aime notre enfant ?

Et il répondait :

— Sans doute il l'aime aujourd'hui. Hier il aimait ailleurs. Soupçonne-t-il seulement ce que doit être l'amour dans le mariage, amour in-

dissoluble et sacré, patient et calme, capable de supporter la félicité sans mollesse et l'infortune sans faiblir ?

Cependant il n'hésita plus dès qu'il comprit le secret de Germaine. Celle-ci avait deviné, sans l'approfondir, la résistance paternelle.

Comme elle traversait le village d'Albigny et prenait à gauche le chemin montant d'Annecy-le-Vieux, elle récapitulait toutes les raisons que le passé lui donnait de se réjouir.

« Pauvre père ! se disait-elle, et ce souvenir l'attrista un instant. Il est mort rassuré sur mon compte. J'étais mariée depuis deux ans et le petit Jean commençait de marcher. Il a pu constater mon bonheur avant de mourir... »

Brusquement les derniers conseils que le vieillard lui avait adressés peu de temps avant sa fin lui revinrent à la mémoire :

— Sois courageuse, lui avait-il recommandé un jour comme elle l'entretenait, tout extasiée, de son ménage. Les épreuves te viendront. Aucune vie humaine n'en fut exempte. Qu'elles te trouvent préparée. Sois courageuse...

Il lui parlait ainsi, pourquoi ? un jour de son dernier automne, sur la terrasse d'Annecy-le-Vieux où elle se rendait en ce moment, en face du panorama splendide qu'offrent aux lumières de septembre, quand le soleil descend, le lac et sa bordure sinueuse de montagnes.

Mais les épreuves n'étaient pas venues. D'où pouvaient-elles venir ? Entre son mari et ses enfants, n'avait-elle pas placé son bonheur en sécurité, et que pouvait-elle craindre ? La marche et ses pensées lui étaient si légères qu'elle eut peur tout à coup d'être trop heureuse. Redoutant quelque accident imprévu, elle se mit à prier comme pour conjurer quelque obscur mauvais sort.

Après le village d'Annecy-le-Vieux, elle monta par un sentier vers la Sapinière, ainsi nommée parce que la propriété confinait aux sapins de Glaisins qui relient la colline aux pentes de Veyrier. Loin de ralentir le pas, elle l'accélérait malgré la montée. La joue un peu rose, le souffle un peu rapide, elle se hâtait, comme une amoureuse qui court à son rendez-vous. Elle trouva la porte du jardin ouverte.

« Il est là », se dit-elle joyeuse.

Mais la maison était fermée. Vainement elle essaya d'entrer.

« Il aura oublié les clefs sans doute. »

Elle le chercha à la ferme. On ne l'avait pas vu. Elle commençait de s'inquiéter, quand elle aperçut derrière la maison, adossées au tronc d'un chêne et dissimulées par les feuillages, deux bicyclettes dont elle s'appro-

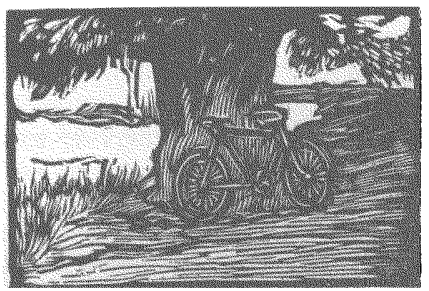
cha. Elle reconnut sans peine, au guidon droit et au timbre de nickel, celle de son mari. L'autre était une élégante bicyclette de femme.

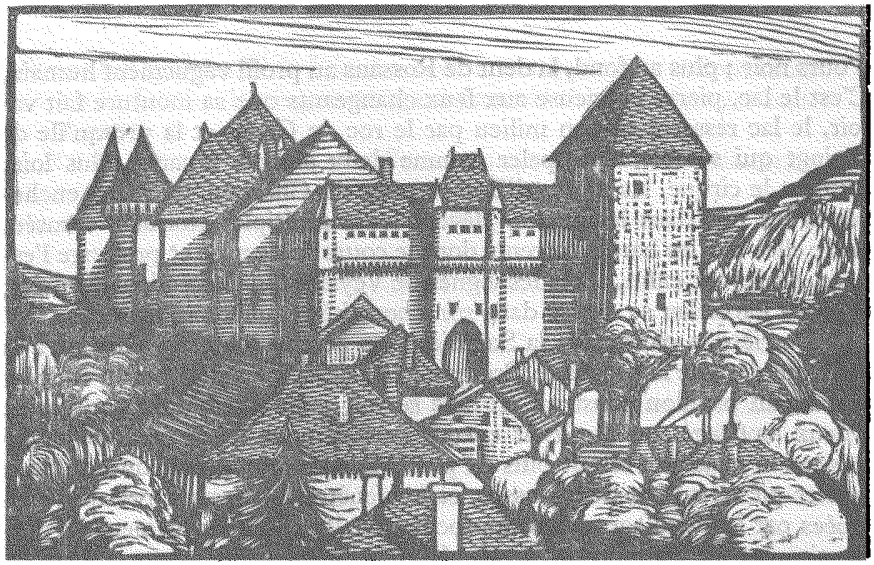
Germaine posa la main sur son cœur. Il battait si fort qu'elle aurait pu l'entendre. Vite elle chassa les mauvaises pensées qui venaient l'assaillir :

« Je suis folle et bien peu digne de mon bonheur. Paul a rencontré quelqu'une de nos amies et l'a emmenée à la Sapinière. Peut-être Berthe de Chéran, que Mme Hétry a vue sur la route. »

Elle comprit tout à coup les allusions perfides de Mme Marolaz et, ne voulant pas s'y arrêter, elle les écarta de toute sa confiance. Mais sa grande joie était tombée. Cette surprise qu'elle pensait faire à son mari, elle n'en attendait plus aucun plaisir. Elle, qui sur le chemin était si légère, se sentait les jambes fatiguées et la poitrine lourde. Cependant elle continuait à pas lents ses recherches et se demandait sans inquiétude, mais avec ennui :

« Où sont-ils ? »





III

LE CHALET DU GARDE

Annecy-le-Vieux est bâti sur un coteau. La propriété de la Sapinière en occupe le sommet. Elle domine l'église du village dont le clocher roman, séparé de la nef et ajouré au sommet, porte sur ses pierres grises une antique origine. De la maison massive et non dépourvue d'une grâce rustique, des jardins en terrasse qui s'étendent au-devant comme un balcon, la vue est d'une beauté vaste et diverse, car elle emprunte leurs charmes complexes aux eaux qui reflètent la lumière, aux étendues monotones qui reposent le regard, aux formes tantôt heurtées et sérieuses, tantôt molles et riantes des montagnes. Ainsi la nature se compose un visage tour à tour sévère et joyeux. C'est, au couchant, la plaine des Fins, et Annecy couronné par le château de Nemours aux tours violettes. C'est, en face, le déploiement de lignes onduleuses qui jalonnent l'horizon et l'abrègent, le val Sainte-Catherine aux pentes douces, l'âpre Semnoz que les buissons recouvrent comme une peau

d'ours noir ; plus au fond, la dent de Rossans au profil vaguement humain. C'est le lac, pierre précieuse aux feux changeants que sa monture fait valoir, le lac resserré en son milieu par le roc de Chère et la presqu'île de Duingt qui semblent s'appeler comme deux amants séparés. Plus loin, fermant le cirque, les monts d'Entrevernes, du Charbon, de l'Arc, enchevêtrés les uns dans les autres, élèvent leurs multiples cloisons, creusées entre elles par les hardis torrents dont le cours se dessine et prolonge l'espace. Au levant enfin, après les vignes de Veyrier qui descendent à la rive, le lourd Parmelan se dresse dans son énormité régulière et carrée.

Derrière la maison de la Sapinière, on accède à travers champs à la forêt qui désigne la propriété. Presque à la lisière, mais déjà perdu dans les arbres, un pavillon construit en bois servait jadis d'habitation au garde. Mieux aménagé, on l'utilisait encore parfois pour loger quelque invité lorsque la maison n'offrait plus de place. Il ne se composait que de deux petites pièces au rez-de-chaussée, et les fenêtres en étaient presque obstruées par les feuillages trop rapprochés. Malgré son changement de destination, on continuait de l'appeler le « chalet du garde ».

Dans cette retraite enfouie parmi la verdure et pourtant d'un accès facile, Paul Ferrière recevait depuis un mois, dès qu'ils pouvaient convenir d'un rendez-vous, Berthe de Chéran. Après le bal de la préfecture, il n'avait pas eu de peine à triompher des résistances de la jeune femme que la beauté de Germaine irritait ; ou plutôt elle n'avait pas eu de peine à mener à ses fins naturelles le caprice qu'elle avait fait naître. Ses toilettes et ses plaisirs bornaient sa vie ; les premières, seules, étaient compliquées. Son mari, archéologue distingué, peignait sur des catalogues les armoiries que ses ancêtres avaient portées et numérotait patiemment leurs exploits. Elle le trompait secrètement et avec précaution, car elle ne goûtait l'amour que dans la sécurité et le confortable. Elle se servait de la bicyclette comme d'un sport favorable à ses joyeux desseins : ainsi le beau temps lui était-il indispensable pour commettre ses mignons péchés d'adultère dont elle n'emportait que des souvenirs ensoleillés.

Déjà son amant, la curiosité satisfaite et la fantaisie réalisée, commençait de connaître l'ennui que procure une maîtresse lorsqu'elle est bavarde et sans diversité. Fort occupé de ses affaires assez nombreuses pour être envahissantes, et de son ménage qu'il n'entendait pas troubler pour cette passade, son esprit cherchait et écartait tour à tour l'occasion d'une rupture dont ses sens ne voulaient pas encore. Berthe lui fournissait constamment cette occasion par les craintes qu'elle manifestait et qui trop souvent lui gâtaient son plaisir.

...Par ce bel après-midi de juin, les deux amants s'étaient retrouvés au chalet du garde. Berthe, le sang au visage, à demi dévêtue, relevait ses bras nus pour rajuster sa coiffure.

— Je suis toute dépeignée, dit-elle avec mélancolie, car elle détestait la peine et regrettait sa femme de chambre.

Paul, qui regardait ses tresses blondes, songeait à la chevelure noire de Germaine.

— On étouffe, reprit-elle. Ne peux-tu ouvrir la fenêtre ? Il n'y a rien à redouter, n'est-ce pas ?

— Rien, petite folle. Personne ne connaît plus ce pavillon. Personne ne passe plus ici.

Il poussa la croisée. Un peu d'air pur entra qu'il respira avidement. Rien ne fait apprécier le vent et la liberté comme d'être enfermé depuis deux heures avec sa maîtresse. Les feuillages de la forêt touchaient les persiennes et menaçaient d'envahir l'appartement. Ils se reflétaient dans un grand miroir placé en face du jour.

— Quand nous reverrons-nous ? demanda Berthe en continuant de se recoiffer.

— Quand tu voudras.

— Aujourd'hui c'est mardi ; veux-tu vendredi ?

— C'est mon jour de consultation.

— Samedi ?

— Je plaide à la Cour.

— Alors, de demain en huit ?

— Je plaide aux assises.

— Tu plaides donc tout le temps ?

— Souvent.

— Fais renvoyer tes affaires.

— Impossible.

— Tu préfères me renvoyer, moi.

— Oh ! Berthe.

— Enfin, tu espaces.

Il répondit sur un ton presque irrité :

— Non, je n'espace pas. Seulement je suis occupé, je ne dispose pas comme toi de tous mes jours. Les femmes ne comprennent pas ces choses-là.

Elle se tourna vers lui, le peigne en main, les cheveux répandus sur ses jolies épaules blondes que les agrafes de la chemise laissaient voir. Elle était charmante dans cette pose, et il n'y prêtait pas attention.

— Tu es fâché ?

— Non. Pourquoi ?

— Alors tu aimes toujours ta femme.

— Laissons-la, je t'en prie. Est-ce que je te parle de ton mari ?

— Tu le peux ; cela m'est égal. Est-elle toujours aussi belle ?

— Qui ?

— Germaine. Elle ne se doute de rien ?

Ces conversations où revenait le nom de sa femme énervaient Paul Ferrière, et il ne s'en cachait pas.

— Mais non, répondit-il. Elle ignore le mal.

— Tant pis pour elle ! Tu es sûr qu'elle ne se doute de rien ?

— Absolument. Elle nous verrait ensemble qu'elle ne le croirait pas.

Berthe revint se placer devant la glace et se remit au travail, tandis que son amant, autorisé par elle, allumait une cigarette et, assis dans un fauteuil, attendait sans patience qu'elle eût achevé sa toilette.

— J'ai peur de ses yeux, fit-elle après un instant, comme si elle était obsédée par ce sujet.

Il ne répondit pas. Cette insistance l'agaçait. Il revoyait les beaux yeux bleus dont on calomniait le tendre et pur regard.

— Tu sais, Paul, le danger, ce n'est pas mon affaire.

— Je le sais.

— J'aimerais mieux que tu ne sois pas marié.

— Ici, nous ne nous en apercevons pas.

— Je ne dis pas. Mais j'ai peur de venir, et j'ai peur de m'en aller.

— Petite folle !

Ayant retrouvé quelque agrément à la vue de ses épaules, il l'embrassa pour la rassurer et se rassit le dos au jour, trouvant qu'elle était décidément bien longue et bien maladroite à rassembler ses cheveux. Germaine se peignait deux fois plus vite et sa chevelure était plus belle. Mais il n'entendait pas comparer son amour et son caprice.

— Oui, continuait Berthe, il y a des amants que le danger enflamme ; moi, il me glace.

— Vraiment ? demanda-t-il avec ironie.

Elle eut un sourire aigu :

— Je le cache pour te faire plaisir.

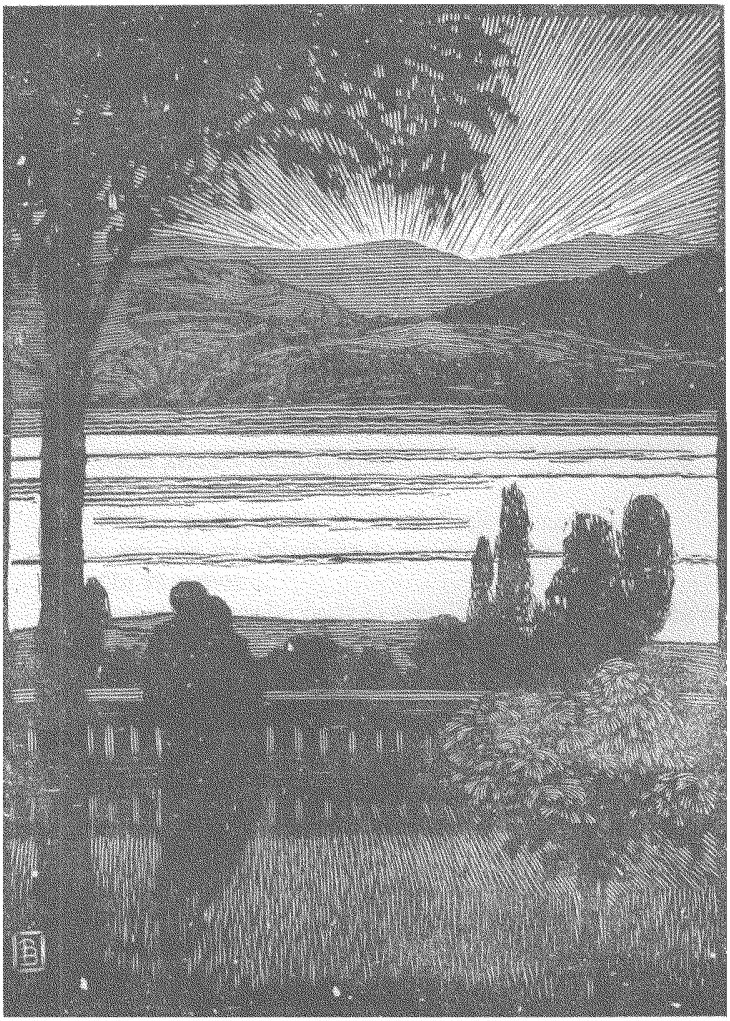
— Merci.

— Mais ta femme est toujours entre nous.

— Tu as la rage de l'y mettre .

Elle se retourna pour répliquer :

— Nous y pensons constamment tous les deux. Tu l'aimes et je la crains.



Puis, comme elle se rapprochait du miroir et se poudrait légèrement les joues avant de remettre son corsage, il l'entendit pousser un cri strident qui le glaça d'effroi, et, se précipitant vers elle, il la reçut dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ? Voyons, Berthe.

Les yeux tournés, les deux mains sur la poitrine comme si elle étouffait, elle ne pouvait répondre. Enfin elle écarta un bras et montra la fenêtre :

— Là ! là !

Il la posa sur le lit et s'approcha de la croisée ouverte.

— N'y va pas ! cria-t-elle.

Mais, sans l'écouter, il regarda et même se pencha au dehors :

— Tu es folle, il n'y a personne.

Il ne pouvait voir bien loin à cause des feuillages. Elle n'osait le rejoindre, elle tremblait de tous ses membres, et d'une voix d'enfant elle se lamentait :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Il revint à elle :

— Enfin, parle, qu'as-tu vu ? Parle donc !

Elle articula péniblement :

— On va entrer...

Il comprenait quelle peur la tenaillait, ferma la fenêtre et s'assura que le verrou était poussé.

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

— Maintenant, parleras-tu ?

Affalée sur le lit, elle continuait de fixer la vitre avec effarement. Son visage au petit nez retroussé, fait pour la joie, portait mal cette émotion trop violente, et ses épaules, marquées de la chair de poule, s'humiliaient comme si elles attendaient les coups. Elle n'était plus la jolie créature amoureuse, toute gaie dans les caresses, mais une pauvre loque humaine qui ne pouvait plus inspirer que de la pitié.

Il la dévisageait avec mépris, mais cette peur qui la déformait et qu'elle n'expliquait pas commençait à le gagner. Elle balbutia enfin :

— Ta... ta femme.

— Eh bien ?

— Ta femme est là. Elle nous a vus.

Il éclata de rire, mais son rire sonnait faux:

— Tu as perdu l'esprit. Ma femme est chez sa mère. Il n'y a personne ici.

Avec force elle répéta :

— Je l'ai vue, là, dans la glace.

— Allons donc !

— Je l'ai vue. Elle était pâle comme une morte. Elle me regardait.

Elle se cacha la figure dans les mains, comme si elle ne pouvait supporter ce regard.

— C'est impossible ! cria-t-il, voulant se convaincre lui-même, car le doute le gagnait. Tu as eu une hallucination. La peur qu'elle t'inspire t'a affolée.

Pour la troisième fois elle répéta :

— Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue.

Brusquement il marcha vers la porte :

— Je le saurai bien.

Elle se précipita vers lui pour l'empêcher de sortir :

— N'y va pas, je t'en prie. Elle est là. Elle nous attend. Elle nous tuera.

Mais il avait recouvré tout son sang-froid. Il se dégagea rapidement :

— Je veux savoir. Reste là. Tu ne risques rien. Je vais revenir.

— Ne me laisse pas seule !

Elle sanglotait. Il la repoussa et sortit. A peine fut-il dehors qu'elle courut remettre le verrou. Elle se protégeait elle-même avec la lâcheté de ceux qui tiennent à leur vie avant tout, dussent-ils pour la sauver abandonner au plus triste sort les êtres les plus chers. Puis elle acheva de se rhabiller, se pelotonna sur le fauteuil que son amant avait occupé et qui tournait le dos à la fenêtre, et attendit. Le bruit du loquet la fit tressaillir. Paul Ferrière, qui rentrait, se heurtait à la porte close.

— Ouvre, c'est moi, dit-il à travers la cloison.

Elle s'approcha et demanda :

— Tu es seul ?

Irrité de son retard et de sa couardise, il secoua la serrure. Elle se décida à retirer le verrou, et reçut son amant avec crainte. Elle inspecta le bois derrière lui d'un rapide coup d'œil, et d'une voix basse elle l'interrogea :

— Tu n'as rien vu ?

Il haussa les épaules :

— Rien, naturellement.

— As-tu bien cherché ?

— Je suis allé jusqu'à la maison. Nos bicyclettes sont toujours à leur place. Personne ne les a touchées. Enfin j'ai visité les jardins. De la terrasse on voit assez loin sur la route. Rien, absolument rien. Tu as rêvé.

— C'est étrange, dit-elle.

L'enquête de Paul ne la rassurait pas. Lui-même, sans s'en douter peut-être, n'employait pas un ton bien convaincu. Après un instant elle murmura :

— *Elle* se sera cachée dans le bois. Elle t'a vu passer. Elle nous guette. C'est à moi qu'elle en veut.

Sans ménagement il la rudoya :

— J'ai fouillé le bois, il n'y a personne, tu m'entends, personne. Tu es absurde.

— Mais je l'ai vue ! je suis sûre que je l'ai vue.

— Non, tu ne l'as pas vue. Tu pensais tellement à elle que tu as imaginé sa présence.

Craintive, elle garda le silence devant la colère de son amant. Elle épingla son chapeau canotier avec lenteur, comme pour gagner du temps, et sans s'approcher de la glace qui lui jouait de si terribles tours. Il la considérait avec ennui.

Elle soupira :

— Je voudrais m'en aller.

— Eh bien, pars.

— Je n'ose pas.

Il se radoucit :

— Je t'accompagnerai jusqu'à la grand'route.

— On nous remarquera.

— Veux-tu que je parte le premier ?

— Oh non ! J'aurais trop peur de rester seule ici.

Il recommença de s'impatienter :

— Nous ne pouvons pourtant pas nous éterniser dans cette chambre.

A son tour elle le défia :

— J'ai eu bien tort d'y venir.

— Je ne t'y ai pas forcée.

— Tu me l'as demandé. Tu jouais la passion alors.

Il ne répondit pas. Il venait d'entrevoir dans quelle basse querelle leur liaison allait finir. Se ressaisissant, il lui prit la main :

— Ne crains rien, petite Berthe, je te conduirai jusqu'au chemin d'Albigny. Il est très fréquenté, tu n'auras pas à redouter les revenants. Moi, je regagnerai Annecy par les Fins.

— C'est cela : merci, approuva-t-elle, attendrie et reconnaissante.

Comme ils partaient, sur le seuil il se retourna :

— Quand reviendras-tu ?

— Oh ! je ne reviendrai pas. J'ai eu trop peur.

— C'est bien.

Il n'insista pas, et même il la toisa dédaigneusement. Ces deux amants qui venaient d'échanger les plus ardentes caresses ne pensaient même pas, en se quittant, à se donner un dernier baiser. La première menace séparait leurs chairs.

Sur la route ils se firent de froids adieux sans gratitude du passé, sans allusion à l'avenir. Il demeura immobile au bord du talus, à la voir s'éloigner. Elle menait à la main sa machine, trop ébranlée encore pour tenir en selle. Elle ne se retourna pas.

« Pauvre caprice ! songeait Paul. Il est bien mort. Et pour cela j'ai risqué mon bonheur ! »

Il revint à la maison de la Sapinière prendre sa bicyclette qu'il avait laissée. Un bouquet de fleurs des champs gisait par terre à côté. Déjà il l'avait remarqué à sa première sortie du pavillon. Il le ramassa : les fleurs en étaient fraîches encore, sans doute cueillies de quelques heures à peine. Et il refit la réflexion qu'il s'était déjà faite :

« Quand nous avons appuyé nos machines à l'arbre, ce bouquet n'y était pas, j'en suis certain. Quelqu'un est donc venu. »

Inquiet jusqu'à l'angoisse maintenant qu'il était seul, il se posait à lui-même cette question douloureuse :

« Quelqu'un est venu. Serait-ce *elle* ? et Berthe ne se serait-elle pas trompée ?.... »

Sur la route d'Albigny, à mesure qu'elle s'éloignait de la Sapinière, Berthe reprenait goût à la vie. Après le village, elle remonta même sur sa bicyclette. Dans les intervalles des arbres le paysage lui souriait. Déjà le soir venait : les contours des choses que fondait la pleine lumière du jour s'accusaient davantage ; le ciel, les eaux, les bois, les pentes des montagnes se nuançaient à l'infini. La beauté de la nature s'exaltait avant de faire sa toilette de nuit.

La jeune femme se laissait instinctivement pénétrer par la tranquillité qui descend avec le soir sur la terre. Au lieu de regarder le paysage, il est vrai qu'elle regardait les passants dont le nombre la rassurait. Mais elle ne demandait qu'à subir l'influence du beau temps. Après avoir redouté la tragédie et la mort, qu'il est doux de respirer un air balsamique et de rencontrer sur un grand chemin de placides visages de paysans !

Ses terreurs se dissipaient comme des nuées.

« Paul a peut-être raison, se disait-elle ; c'est une hallucination que j'ai eue devant la glace. »

Un petit frisson la parcourut encore au souvenir de cette hallucination. Devant la préfecture, elle évoqua le bon sourire d'entremetteuse qui ornait le visage de Mme Hétry : c'était un excellent procédé pour chasser les fantômes.

« Paul a raison, conclut-elle : j'ai rêvé. Suis-je bête de gâter mes meilleurs instants ! »

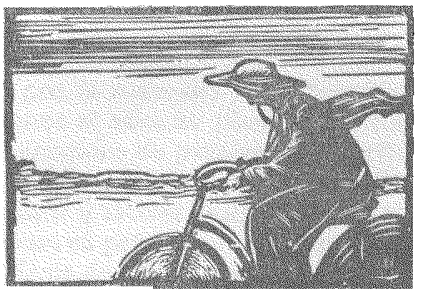
En entrant en ville, elle croisa un jeune homme qui lui faisait la cour. Elle s'arrêta pour écouter ses fadeurs et se montra particulièrement aimable à son égard. En remontant sur sa machine, elle pensait :

« Paul est un plus joli garçon. »

Tout à fait rassurée, elle redevenait tendre pour son amant et ne songeait plus à bouder son plaisir. Devant sa porte, elle regrettait la petite scène de la Sapinière :

« Paul est charmant. Je lui ai fait de la peine. Je réparerai. »

Et repoussant tout souvenir importun, elle se procura sans plus attendre la certitude de n'avoir rien vu.



IV

LE DOUTE

PAUL FERRIÈRE prit la route des Fins. Sensible d'habitude, comme un homme jeune et sain, au plaisir de la course, à la volupté de l'air et aux colorations du paysage, il n'y prêtait aucune attention. Par instants il précipitait son allure, puis il ralentissait brusquement. Cependant il tâchait de se raisonner :

« Berthe a toujours eu peur de ma femme. Je suis sûr que Germaine n'a pas quitté ses enfants de l'après-midi. »

Il cherchait des arguments pour étayer cette affirmation :

« J'ai visité le bois, les alentours de la maison, les jardins. Je l'aurais vue. Elle n'aurait pas eu le temps de s'enfuir. »

Un instant après, il se disait que ses recherches avaient été bien rapides pour être complètes. Cependant il n'était pas de ces faibles caractères qui s'apprêtent à subir les catastrophes avant qu'elles arrivent et semblent les hâter en les prévoyant. Résolument il re-

poussa l'inquiétude et ne voulut plus discuter à l'avance un événement qu'il allait vérifier. En montant l'escalier, son angoisse le ressaisit malgré lui-même ; elle l'avait suivi tandis qu'il lui tournait le dos.

« Si c'était vrai, pourtant, songeait-il, et son cœur battait. Si c'était vrai, que deviendrions-nous ? »

Si c'était vrai ? Et quoi donc ? Qu'il eût trompé la créature la plus loyale, la plus aimante, comme aussi la plus séduisante, de cela il n'était pas question. Mais il l'avait trompée sans qu'elle pût le savoir. Qu'elle le sût, là était la mauvaise chance, l'erreur, l'injustice, car il entendait bien ne lui causer jamais aucun mal. N'est-il pas très différent de tromper une femme à son insu, avec tout le respect imaginable, et sans rien changer à ses habitudes de vie, à l'agrément de son foyer, ou d'afficher le scandale d'une liaison et d'atteindre au cœur la confiance conjugale ?

Ainsi Paul Ferrière se considérait-il, à cette heure même, comme la victime d'un sort contraire. Son amour pour Germaine était, depuis des années, un de ces sentiments acquis auxquels la conscience ne s'attache plus du moment qu'ils n'inspirent plus le moindre doute et qu'ils ne paraissent plus susceptibles de croître. N'était-il pas le sentiment normal que les hommes d'action et de travail vouent à leur compagne lorsqu'elle répand autour d'elle une paix, une douceur, une joie permanentes ? Mais est-il en son pouvoir de supprimer le désir, — le désir subtil et vagabond qui naît d'un regard, d'une ligne du corps, de la démarche, et dont la violence est d'autant plus impérieuse qu'elle se sait elle-même passagère ?

Aux yeux de Paul Ferrière, sa liaison avec Berthe de Chéran n'était et ne pouvait être qu'un caprice, un retour à ces anciennes habitudes galantes si difficiles à perdre une fois qu'on les a contractées, et susceptibles de revenir brusquement, en coup de folie, au cours des existences les plus tranquilles et les mieux régularisées. Là même est leur danger : nous sommes assurés de ne leur rien accorder de notre vie intérieure, et nous ne devinons pas quelle revanche elles prendront un jour en troublant notre mémoire et nos sens, et par eux jusqu'à notre cœur et notre cerveau.

Sur le seuil même de la porte, il s'informa de Germaine.

— Madame est là ? demanda-t-il négligemment.

Et il guettait la réponse avec un air indifférent. Affirmative, cette réponse tuait son doute.

Françoise, la bonne des enfants, entra dans de longues explications :

— Non, monsieur. Madame est sortie vers trois heures. Elle ne m'a pas dit où elle allait. Elle m'a chargée de conduire les enfants chez leur grand'mère.

— Bien.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle a peut-être fait des visites.

Tandis qu'il posait son chapeau, elle continuait :

— C'est des visites, pour sûr, qu'elle est allée faire. A cause de sa toilette, Monsieur comprend .

Il se raccrocha à cet espoir :

— Ah ! elle avait une toilette de visite ? Quelle robe ?

— Sa robe blanche.

La robe blanche qu'elle ne revêtait guère que pour sortir avec lui.

Il regarda sa montre. Germaine, amoureuse de son foyer, ne recherchait pas la vie mondaine, et il était invraisemblable qu'elle eût quitté ses enfants pendant plus de trois heures sans motif. Cette fois il avait raison d'être inquiet. Un grand malheur le menaçait, menaçait toute sa maison. Et il redoutait plus la douleur de Germaine que sa vengeance.

— Et les petits ? demanda-t-il encore.

— Ils sont dans la chambre de Madame.

Assis sur le tapis, Jean et Claire se servaient pour leur amusement d'un jeu de constructions. Avec des traverses, des colonnes, des arceaux et des cubes, le petit garçon élevait patiemment de singuliers édifices que sa sœur renversait en criant de plaisir. Ils ne s'interrompirent qu'une seconde à l'arrivée de leur père, et ce fut pour réclamer leur maman.

— Elle va venir, dit Paul qui s'installa auprès d'eux.

Dans son état d'anxiété il ne pouvait travailler. Instinctivement il cherchait un refuge où il savait le trouver, dans la présence de ses enfants. N'étaient-ils pas le lien indestructible et sacré qui les unissait pour toujours, sa femme et lui, qui subsisterait entre eux malgré toutes les divisions, qui survivrait même à leur amour et les retiendrait encore si leur amour devait sombrer dans cette crise ? Il traitait pareillement son amour et celui de sa femme.

Le temps passait. Germaine ne rentrait pas. Il partageait nerveusement les jeux des deux mioches que ce renfort amusait, car c'était lui qui exécutait les plus belles constructions. Cependant son angoisse grandissait d'instant en instant.

Il n'admettait plus de doute.

« Berthe, pensait-il, ne s'est pas trompée. *Elle sait.* »

Et déjà il préparait sa défense, en avocat habile et passionné qui sait émouvoir :

« Nous ne pouvons pas nous séparer. Jamais je n'ai voulu lui causer la moindre peine. Elle ne peut douter de ma tendresse. Et je lui parlerai des petits. Elle me trouvera avec eux... »

L'horloge marquait sept heures et demie. Il attendait sa femme depuis une heure. Une autre crainte peu à peu l'assaillait, et bientôt il ne souffrit plus que de celle-là :

« Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! »

Ne soupçonnait-il pas que dans son amour elle mettait sa vie entière ? Ne connaissait-il pas sa douceur, sa tendresse, sa faiblesse même, toutes ces qualités d'amoureuse qui la désarmaient devant la preuve de la trahison, et la devaient livrer aux mortelles suggestions du désespoir ?

« Si elle ne revenait pas ! »

N'y tenant plus, il se leva pour sortir à sa recherche, quand on sonna :

— C'est elle, dit-il tout haut.

Il voulut prendre les deux enfants. Jean lui échappa et courut à la porte. Mais il garda, non sans peine, la petite Claire qui voulait suivre son frère aîné et qui criait en agitant les jambes :

— Maman ! veux maman !

Cependant il attendait, immobile, le cœur glacé. On n'avait pas allumé les lampes. Les crépuscules, en juin, prolongent la durée du jour. Lentement l'ombre envahissait la chambre.

Tenant son fils par la main, elle entra. A cause du soir il voyait mal son visage et ne distinguait que la forme blanche de sa robe. Il se taisait.

— Bonjour, Paul, dit-elle la première, tout en embrassant la petite Claire qui se précipitait dans ses jupes.

Et s'approchant de lui, elle lui tendit son front comme elle faisait d'habitude. Il l'effleura des lèvres et murmura d'une voix étranglée :

— Bonsoir, Germaine.

Et il avait envie de la presser sur son cœur et de lui crier : « N'est-ce pas, Germaine, nous nous aimons encore ? nous nous aimerons toujours ? Rien ne peut plus nous séparer. Ne sais-tu pas comme je t'aime ? » Il subissait la réaction de son angoisse. Dans la détente de ses nerfs, après une si cruelle incertitude, il éprouvait le besoin de s'attendrir, et s'étonnait que son bonheur ne fût pas brisé.

— Je suis en retard, expliqua-t-elle : je me suis arrêtée à l'église un instant.

Il l'écoutait comme si elle lui confiait son amour pour la première fois, et, malgré son propre trouble, il lui sembla que la chère voix tremblait un peu en prononçant ces simples paroles. Tout à l'heure, quand il l'avait embrassée, ne l'avait-il sentie tressaillir ? Mais il avait à peine touché son front, et ne reconnaissait-il pas sa voix naturelle ? Il n'osait pas encore se rassurer tout à fait et il acceptait la sécurité avec crainte.

Elle quitta son chapeau. Il interrogeait avidement ses traits que l'ombre recouvrait. On passa à la salle à manger.

— Gardons les enfants, lui dit-elle de son ton le plus ordinaire. Ils iront faire dodo après le dîner.

Elle installa elle-même Claire et Jean sur leurs chaises hautes et, non sans soulever des protestations, elle leur noua leur serviette autour du cou. La femme de chambre voulut l'aider, mais elle s'y refusa :

— Laissez-moi, Françoise, je ne les ai presque pas vus cet après-midi.

— Tu as fait des visites ? demanda-t-il.

— Une longue visite, dit-elle.

Il n'osa pas poser d'autres questions. A la lumière de la lampe il vit enfin son visage et fut surpris de sa pâleur. Le sang qui avivait son teint de brune s'était retiré de ses joues. Morte, elle n'eût pas été plus décolorée. Mais ses yeux profonds qu'entourait un cercle noir avaient, au lieu de leur douce expression, un regard ferme qu'il ne leur connaissait pas. Devant ces changements qu'il observait, il fut repris de son doute :

« Elle sait, se dit-il. Elle se tait à cause des enfants. »

Le dîner se passa presque sans conversation. De leurs petites voix pointues les enfants se chargeaient de remplir les intervalles de silence. Encouragés par le mutisme de leurs parents, ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations bruyantes et pénibles, et Jean finit par plonger les doigts dans un plat d'épinards. Se jugeant lui-même digne d'être grondé, il glissa autour de lui un regard sournois ; mais son père ne souffla mot, et sa mère l'embrassa en riant. Elle eut beaucoup de peine à empêcher Claire de l'imiter.

Paul, l'entendant rire, songeait :

« Je suis fou. Si elle savait, aurait-elle ce calme, cette gaieté ? Où donc aurait-elle pris le courage de se taire ? »

Il l'avait toujours traitée en fillette, à cause de son cœur ingénu qui n'imaginait pas le mal et ne le comprenait pas. Aussi la supposait-il sans ressources et sans résistance devant les atteintes de la vie. Evidemment elle ne saurait pas dissimuler, évidemment elle ignorait tout.

Maintenant qu'elle avait commencé de rire, elle ne pouvait plus s'arrêter et ses yeux étaient pleins de larmes. Rien n'est plus naturel. Elle s'agitait à droite et à gauche pour faire manger les deux petits et oubliait de manger elle-même.

Après le dîner elle prit Claire et Jean par la main :

— Embrassez votre père, leur dit-elle, et venez vous coucher.

Elle les conduisit dans leur chambre et aida leur bonne à les déshabiller.

Paul se retira dans son cabinet de travail, alluma une cigarette, parcourut les journaux de la veille et les rejeta sans remarquer leur date, avec cette réflexion méprisante :

« Ils disent toujours la même chose. »

Il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider le lendemain. Mais il ne réussissait pas à fixer sa pensée. Un visage pâle et plein de reproche s'interposait entre les papiers et son regard :

« Qu'a donc Germaine ce soir, si elle ne sait rien ? Et si elle sait, pourquoi garde-t-elle le silence ? Tout à l'heure, quand elle reviendra me dire bonsoir — si elle revient — j'aurai mon explication. Jusque-là encore je demeurerai dans l'incertitude, et cette incertitude me pèse horriblement... Je ne puis penser à autre chose. »

Il ferma le dossier et attendit. Il ne se souvenait plus de Berthe de Chéran. Il ne s'inquiétait que de Germaine, de son bonheur, de leur union. La porte qui s'ouvrait le fit tressaillir. Germaine entra. Le plus naturellement du monde elle parla des enfants qui trottaient par la chambre en chemise de nuit, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à mettre au lit. Il répondait brièvement comme s'il prévoyait une autre conversation. Par les fenêtres ouvertes entrait l'air frais du soir.

Elle refusa le fauteuil qu'il lui offrit, en disant :

— Je vais me coucher, je suis un peu lasse. Bonsoir, Paul.

De nouveau elle vint à lui et lui tendit son front. De nouveau, n'osant pas l'étreindre sur son cœur avec toute sa tendresse que jamais il n'avait sentie plus vivace, il se contenta de l'effleurer des lèvres. Et de nouveau il lui sembla qu'elle tressaillait à ce contact.

Demeuré seul dans son cabinet de travail qui était vaste et prenait jour par deux fenêtres à balcon, il se promena quelques instants de long en large. La lumière le fatiguait ; il éteignit la lampe et vint s'accouder à la balustrade de fer. La petite ville s'endormait paisiblement. De rares promeneurs traversaient la rue et disparaissaient sous les arcades. Dans le silence, leurs pas retentissaient sur les pavés sonores, puis la tranquillité qu'ils avaient troublée recouvrait de nouveau comme un duvet moelleux la cité entière. Entre les toits des maisons frissonnaient les étoiles. De biais le jeune homme pouvait apercevoir les platanes de l'avenue du Pâquier dont l'énorme feuillage en boule se détachait en masse compacte et noire sur le ciel moins foncé. Des bouffées d'air léger montaient jusqu'à lui et lui apportaient la fraîcheur des eaux voisines et des montagnes lointaines.

« Comme il ferait bon vivre ce soir !... songeait-il. Comme il ferait bon vivre sans le doute qui m'étouffe !... »

Tant de soirs de printemps et d'été il avait respiré à cette fenêtre, ayant Germaine auprès de lui. Ils se voyaient à peine dans l'obscurité, mais ils parlaient de leur vie commune, des enfants. Elle communiquait à leurs causeries son charme de candeur. Ces heures douces, ces joies pures ne renaîtraient-elles pas ? En homme habitué au bonheur, il refusa de les perdre.

« Pourquoi ne renaîtraient-elles pas ? Germaine n'est sûrement pas venue à Annecy-le-Vieux. Elle ne sait rien. Comment, si elle savait quelque chose, si elle nous avait surpris, eût-elle gardé son sang-froid ? Elle m'aime comme seules les femmes peuvent aimer. Son amour est nécessaire à sa vie ; il est le sang de son cœur. Mais elle est intransigeante dans ses affections. Elle ne raisonne pas, elle ne réfléchit pas. Elle ignore que la tendresse d'un homme est différente de la sienne. Souvent je la plaisantais sur son inflexible rigueur pour les hommes ou les femmes qui se conduisaient mal et qu'elle confondait avec simplicité dans la même réprobation. Je connais son âme droite et fière. Si elle savait, elle ne voudrait rien entendre. Comprendre, c'est déjà pardonner à demi. Elle ne comprendra jamais que mon amour n'a pas diminué pour elle, et que ce maudit caprice n'a pas plus d'importance à mes yeux qu'une partie de chasse ou de tennis. »

Il se rappela, pour y chercher une excuse, les propos que tenait M. Artène au bal de la Préfecture, la nuit même où Berthe de Chéran, avec ses épaules rondes et sa peau blanche, avait provoqué son désir :

— *Un bon mari peut être infidèle... Une femme peut pardonner à son mari... Quelquefois elle l'aime davantage encore.*

Puis il se souvint du joli dédain que Germaine manifestait pour ces théories :

— *La vie est si simple,* disait-elle, *surtout quand on est heureux...*

Oui, la vie était simple. Le bonheur était installé dans sa maison. Et lui-même avait entrepris de l'en chasser. Il s'emporta contre sa maîtresse qu'il ne désirait plus :

« Cette petite créature m'avait averti, à cette même soirée qui joue dans mon existence un rôle imprévu : *Prenez garde. Votre femme n'est pas de celles qui pardonnent. Elle se vengera.* La vengeance ne se serait pas fait attendre : Germaine ne serait rentrée ici que pour emmener ses enfants. Nos enfants !... Elle est restée, — donc elle ne sait rien. »

La logique lui imposait cette conclusion. Et la logique ne le rassurait pas. Il n'éprouvait à l'endroit de sa liaison, qu'il considérait d'ailleurs comme rompue, que cette contrition très imparfaite qu'inspire au

pécheur la crainte de l'enfer et au voleur la crainte de la prison. Les conséquences inattendues qu'elle risquait d'entraîner lui paraissaient hors de proportion avec la médiocre importance qu'il lui attribuait. Comme s'il nous était donné de mesurer les résultats de nos passions et de fixer nous-mêmes, à notre fantaisie, leur degré de gravité, leur force et leur durée ! Ainsi que la plupart des hommes, il traitait avec indulgence les choses de la chair quand ce sont des hommes qui en tirent leur plaisir. Il redoutait la blessure que la découverte de cette passade pouvait causer à Germaine, et il se demandait avec angoisse si cette blessure ne serait pas mortelle. Mais de remords véritables, il n'en avait pas. Il ne désirait plus sa maîtresse, et il n'avait pas cessé d'aimer Germaine. Que celle-ci ne sût rien et tout rentrait dans l'ordre.

Il se remit à raisonner, et cette fois il le fit dans un sens différent :

« Ma femme est sortie à trois heures, pour rentrer à sept heures et demie. Elle devait aller chez sa mère avec les enfants. Elle a changé de projet. Elle ne passe jamais tout un après-midi sans les enfants. J'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'elle ne rende pas trop tardivement les visites qu'on nous fait. Elle est donc allée à Annecy-le-Vieux. Elle sait. Mais pourquoi garde-t-elle le silence ? »

Il ne pouvait se débarrasser de son doute. Et ce doute lui pesait comme un manteau de plomb sur les épaules. Il s'attendait, en rentrant, à la sécurité parfaite, ou bien à quelque scène douloureuse de désespoir et de colère, ou, pis encore, au départ de sa femme, et voici qu'il ne rencontrait ni l'une ni l'autre des éventualités qu'il prévoyait. A cette prolongation de l'incertitude il n'était pas préparé. Ne parvenant pas à s'expliquer la conduite de Germaine dans le cas où elle connaîtrait sa trahison, il crut, il voulut croire à une ignorance qui le favorisait. Un autre mot de M. Artène, à ce même bal de la Préfecture qui prenait dans sa vie les proportions d'un événement, lui revint encore :

— *La beauté isole comme la vertu.*

La beauté de Germaine n'avait pas suffi à orner sa vie. Et il revit le nez retroussé de Berthe de Chéran. Allons ! il ne fallait pas se créer d'inutiles soucis par une sotte crédulité. Las d'agiter de stériles arguments, il se coucha, décidé à dormir sur cette conviction.

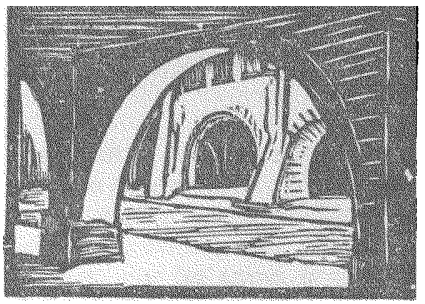
Vainement il poursuivit le sommeil. A deux reprises, il se leva. Pieds nus, à pas de loup, il vint à la porte de la chambre voisine qui était celle de sa femme. Retenant son souffle, il écouta. La première fois, il s'imagina percevoir des sanglots étouffés. La seconde, il se persuada de son erreur. Au matin, il s'endormit lourdement.

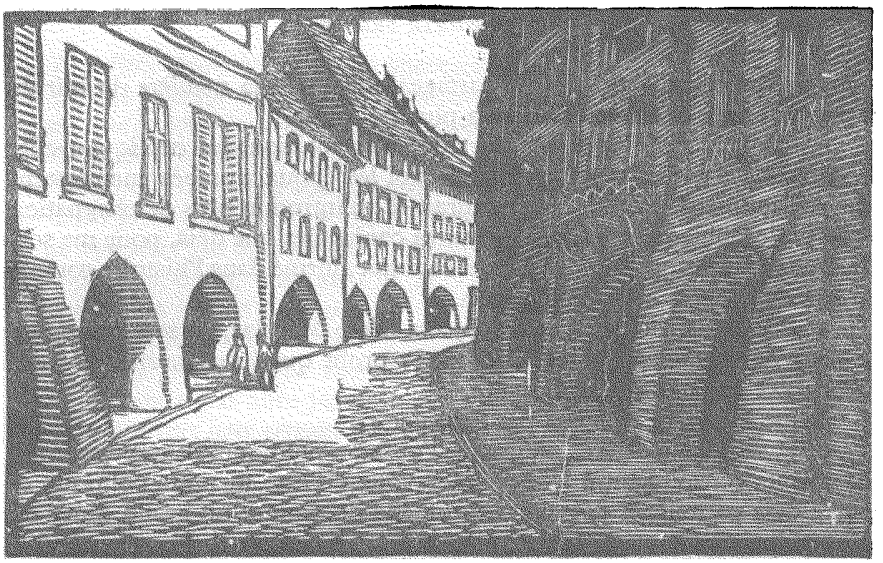
Quand il se réveilla, il se leva en hâte pour se rendre au Palais où il plaidait. En déjeunant il demanda des nouvelles de Madame à la bonne des enfants.

— Madame, répondit Françoise, a un peu de migraine. Mais elle pense se lever pour déjeuner.

— Bien.

Il rentra en retard, fatigué de sa plaidoirie qu'il n'avait pas suffisamment préparée et qui lui avait ainsi réclamé un effort plus violent et une étude plus rapide. Germaine l'accueillit avec son clair sourire accoutumé. Elle s'excusa de sa mauvaise mine. Elle avait sa pâleur de la veille, et le cercle noir qui entourait ses yeux s'était encore élargi. Rien n'était changé dans leurs cœurs, à moins que tout y fût brisé.





V

L'ENQUÊTE

Les jours se succédaient, pareils, monotones et paisibles. Paul Ferrière continuait de plaider et ne quittait guère son cabinet de travail que pour se rendre au Palais. Germaine continuait de bien tenir sa maison et de s'occuper de ses enfants.

Mme Marolaz, qui les épiait et qui même avait convié ses bonnes amies au spectacle d'une catastrophe, se désespérait de cet accord et acceptait avec acrimonie sa déconvenue. Elle en fit Mme Hétry confidente.

— Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle, cette Mme Ferrière aussi lâche. Elle a peur, c'est évident, peur du scandale, de la séparation, peut-être aussi d'un changement de situation. Car son mari gagne au barreau beaucoup d'argent. Le monde est bien mauvais, madame. Il y a encore des intelligences, il n'y a plus de caractères.

Mais l'adroite préfète qui, dans sa carrière déjà longue, avait favorisé

nombre d'amours illégitimes, ne partagea nullement la manière de voir de sa subordonnée et lui recommanda plus de calme.

— Je suis ravie pour ma part de cette solution, lui expliqua-t-elle. Je déteste ces sottes vengeances par quoi les époux trompés manifestent leur ressentiment. Notre temps n'aurait-il qu'introduit plus de résignation et de philosophie dans les mésaventures conjugales que déjà, pour me servir d'une expression de mon mari, il se serait affirmé dans l'histoire comme un âge de progrès et de civilisation.

— Cette Berthe de Chéran, objecta Mme Marolaz, ne sera pas punie de son dévergondage. Songez à tout le profit que le gouvernement eût tiré de cet esclandre réactionnaire.

Mme Hétry ne se laissa pas ébranler :

— Les mœurs légères n'ont pas d'opinion politique. Pensez-vous que ces amants conspiraient à leurs rendez-vous ? Cette maudite politique se fourre déjà partout. Il devient très difficile de donner un grand dîner ou une garden-party, quand on ne veut pas se contenter du monde officiel. Car le monde officiel, il vient en masse.

— C'est quelque chose, fit Mme Marolaz qui commençait de trouver que les courtisans ne sont pas sans mérite.

— Sans doute, c'est quelque chose, reprit la préfète aveuglée par son snobisme mondain. Mais on est sûr de l'avoir. Alors, vous comprenez, ce n'est pas intéressant : c'est comme un repas de corps. Si j'invitais les de Chéran et les Ferrière à ma prochaine garden-party ? Moi, je suis pour le pardon, pour le pardon réitéré, persistant, systématique.

— Je vous admire, madame.

— Ne m'admirez pas, je vous en prie. A Paris, tout le monde est pour le pardon. Vous comprenez : c'est bien plus commode.

— Je ne suis qu'une pauvre provinciale, gémit Mme Marolaz qui était vexée.

Mme Hétry ne tint de ce dépit aucun compte et revint sans détour au projet qu'elle formait :

— Pensez-vous qu'ils acceptent mon invitation ?

— Qui ?

— Les de Chéran et les Ferrière. Ce serait piquant s'ils l'acceptaient : comprenez-vous ? Et si l'on répandait ce bruit en ville, ce jour-là les jardins de la préfecture seraient trop petits.

Du coup, le visage de Mme Marolaz se rasséréna. Ses narines, qui étaient larges, se gonflèrent comme une voile au vent favorable. Son respect pour Mme Hétry reçut un accroissement immédiat.

— En effet, approuva-t-elle, le spectacle en vaudrait la peine.

La préfète jeta sur sa compagne un coup d'œil rapide et clairvoyant, et, jugeant que sa confidence était bien placée et que sa matinée ne manquerait pas d'obtenir un vif succès de curiosité, elle se hâta de reprendre son attitude habituelle de bonté complaisante et pacifique :

— Oh ! je suis assurée que ces dames se rencontreraient sans embarras. Je ne voudrais pas leur causer la moindre peine ; j'en éprouverais un véritable chagrin. Mais, pour moi, il ne s'est rien passé. Mme Ferrière ignore toujours la liaison de son mari.

Stupéfaite, Mme Marolaz donna dans le piège :

— Pourtant nous l'avons vue sur la route d'Annecy-le-Vieux.

— Elle ne sera pas allée jusqu'au bout de son chemin ; ou bien elle n'aura pas découvert leur retraite. Comment expliqueriez-vous, sans cela, sa conduite actuelle ?

— Mais, par l'intérêt, par la crainte du monde.

— Mme Ferrière a trop de fierté pour s'inquiéter de l'un ou de l'autre. Regardez-la. Elle est d'ailleurs fort agréable à regarder.

Mme Marolaz fit exactement la réponse qu'attendait la préfète :

— Enfin nous saurons leur secret à votre matinée. Si ces dames se donnent la main, je me serai trompée décidément.

— Oui, vous vous serez trompée.

Mme Marolaz lui lança un regard de défi :

— Je gage que Mme Ferrière refuse la main de Berthe de Chéran, ou que celle-ci évite de rencontrer la première.

— Nous verrons.

Sur ce pari, ces dames se séparèrent. Toutes deux emportaient de leur entrevue une figure radieuse. Mme Marolaz escomptait une revanche et pensait voir de ses yeux le triomphe public de la vertu sur le vice. Quant à Mme Hétry, elle songeait à étendre ses listes d'invitation pour sa matinée dont le succès était assuré.

Paul Ferrière ne parvenait pas à éclaircir son doute. La conduite de sa femme aurait dû le convaincre, mais il la voyait lentement dépérir, trop lentement pour en tirer une certitude. Elle ne se plaignait d'aucun malaise. Quand il invoquait sa croissante maigreur et sa pâleur persistante pour la prier de consulter le médecin, elle protestait avec énergie :

— Je n'ai rien, je t'assure que je n'ai rien. C'est la chaleur qui m'éprouve peut-être. Mais je me sens forte.

— Qu'elle allait vous rejoindre à la campagne.

— Ces dames vous l'ont dit ?

— Mme Hétry me l'a répété bonnement, sans malice. Quant à Mme Marolaz, elle nous croyait perdus et ne nous pardonne pas d'être sauvés.

Il conclut pour lui-même, et sans prendre garde à sa partenaire :

— Elle sait.

Berthe, qui ne voulait pas admettre cette évidence, se fâcha :

— Mais non, elle ne sait pas. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Admettez-vous qu'elle nous ait vus et garde le silence ?

— Il le faut bien.

— Allons donc ! Il n'y a pas une femme au monde, pas une, vous entendez bien, capable de se taire ainsi. Mais regardez donc votre femme : elle est de celles qui vont tout droit leur chemin et ne comprennent pas qu'on s'en écarte. Jamais vous ne leur ferez entendre raison, à celles-là. Elle eût refusé de vous revoir et vous eût enlevé ses enfants, même si elle ne vous aimait pas. Or, elle vous aime.

— Vous n'en savez rien.

— Oh ! par exemple. Mais, mon cher, il suffit de l'avoir vue une seule fois avec vous. Elle vous adore. C'est abominable de tromper une femme adorable qui vous adore !

Et Berthe, lui jetant cette boutade inattendue, éclata de rire.

— C'est vous qui me le reprochez !

— Pourquoi pas ? Moi, je trompe un mari cacochyme ; ce n'est pas la même chose. Vous, vous trompez la plus belle et la plus exquise créature.

Il se leva brusquement :

— C'est assez, dit-il.

Craignant de l'avoir froissé par ses railleries, elle se précipita sur son amant et se serra contre lui comme une chatte en quête de caresses :

— Paul, je suis méchante. Embrasse-moi.

— Non.

— Si, si, si. Ne vois-tu pas que je suis folle de joie ?

Il chercha à se dérober, mais elle le poursuivit. Il effleura sa joue par politesse, puis il appuya par souvenir.

— Ecoute, dit-elle. Germaine a eu des soupçons, mais elle n'a rien surpris. Elle est peut-être venue, mais elle n'a rien vu dans la glace. A contre-jour on voit très mal. Maintenant elle est rassurée pour longtemps. Il n'y a rien à craindre. Quand nous reverrons-nous ?

Il fit un geste évasif :

« C'est à cause d'elle que je fais cette enquête. »

Berthe de Chéran le reçut avec un joli sourire sur ses lèvres sensuelles.

— Vous, dit-elle : quel plaisir !

Il était gêné comme un complice, elle coquette comme une amoureuse.

— Eh bien ! reprit-elle, comme il se taisait, nous l'avons échappé belle !

Son petit nez retroussé, les fossettes de ses joues pleines, le frétillement de son corps, tout ce gentil spectacle qu'elle lui offrait était rassurant. Enfin elle lui fournissait l'occasion immédiate de se rassurer.

— Vous vous étiez trompée, n'est-ce pas, Berthe ? murmura-t-il.

Avec une maladresse qui tenait à la fausseté de leur situation, il cessait de la tutoyer, mais l'appelait par son prénom.

A son air plus encore qu'à sa question, elle devina le but de sa visite et, froissée dans son amour-propre, elle résolut de le tourmenter :

— Vous êtes venu pour que je vous le dise ?...

— Je suis venu pour vous voir.

— Je ne vous le dirai pas.

Il reprit sur un ton agressif :

— Vous avez rêvé dans le chalet du garde. Vous n'avez vu personne à la fenêtre.

— A la fenêtre, non, mais dans la glace, peut-être.

— C'était une hallucination.

Elle avait écarté l'image terrifiante, dès le lendemain du jour qu'elle lui était apparue, en apprenant que les Ferrière menaient leur vie accoutumée sans aucun changement dans leur intérieur. Car elle détestait la réflexion et le souci. Le danger écarté, elle ne songeait plus qu'au plaisir. Mais elle n'était pas une femme d'imagination, et elle le savait. Seule, la réalité de la joie et de la douleur la touchait profondément. Comment se serait-elle trompée au chalet du garde ? Comment aurait-elle inventé ce reflet de Germaine Ferrière dans la glace ? Et pourtant il fallait qu'elle se fût trompée, puisque les événements infligeaient un démenti à ses yeux. Elle avait peut-être plus d'imagination qu'elle ne le supposait elle-même. La peur était bien capable de lui inspirer des visions.

— Une hallucination ? dit-elle. Admettons-le. Cependant votre femme est allée ce jour-là à Annecy-le-Vieux.

— Comment le savez-vous ?

— Mme Hétry et Mme Marolaz l'ont rencontrée devant la préfecture.

— Vous êtes sûre ? Elles lui ont parlé ?

— Mais oui, elles l'ont interrogée sur le but de sa promenade.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle allait vous rejoindre à la campagne.

— Ces dames vous l'ont dit ?

— Mme Hétry me l'a répété bonnement, sans malice. Quant à Mme Marolaz, elle nous croyait perdus et ne nous pardonne pas d'être sauvés.

Il conclut pour lui-même, et sans prendre garde à sa partenaire :

— Elle sait.

Berthe, qui ne voulait pas admettre cette évidence, se fâcha :

— Mais non, elle ne sait pas. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Admettez-vous qu'elle nous ait vus et garde le silence ?

— Il le faut bien.

— Allons donc ! Il n'y a pas une femme au monde, pas une, vous entendez bien, capable de se taire ainsi. Mais regardez donc votre femme : elle est de celles qui vont tout droit leur chemin et ne comprennent pas qu'on s'en écarte. Jamais vous ne leur ferez entendre raison, à celles-là. Elle eût refusé de vous revoir et vous eût enlevé ses enfants, même si elle ne vous aimait pas. Or, elle vous aime.

— Vous n'en savez rien.

— Oh ! par exemple. Mais, mon cher, il suffit de l'avoir vue une seule fois avec vous. Elle vous adore. C'est abominable de tromper une femme adorable qui vous adore !

Et Berthe, lui jetant cette boutade inattendue, éclata de rire.

— C'est vous qui me le reprochez !

— Pourquoi pas ? Moi, je trompe un mari cacochyme ; ce n'est pas la même chose. Vous, vous trompez la plus belle et la plus exquise créature.

Il se leva brusquement :

— C'est assez, dit-il.

Craignant de l'avoir froissé par ses railleries, elle se précipita sur son amant et se serra contre lui comme une chatte en quête de caresses :

— Paul, je suis méchante. Embrasse-moi.

— Non.

— Si, si, si. Ne vois-tu pas que je suis folle de joie ?

Il chercha à se dérober, mais elle le poursuivit. Il effleura sa joue par politesse, puis il appuya par souvenir.

— Ecoute, dit-elle. Germaine a eu des soupçons, mais elle n'a rien surpris. Elle est peut-être venue, mais elle n'a rien vu dans la glace. A contre-jour on voit très mal. Maintenant elle est rassurée pour longtemps. Il n'y a rien à craindre. Quand nous reverrons-nous ?

Il fit un geste évasif :

— Je suis très occupé en ce moment.

— J'ai cessé de plaire ?

— Mais non.

— Tu as peur de ta femme ?

— Je déteste que vous me parliez d'elle.

Elle s'étonna :

— Tu es venu ici pour cela.

— Adieu, madame.

Mais elle n'acceptait pas si facilement la rupture. Elle aimait le jeune homme à sa manière, qui était galante, et n'entendait pas se priver de son plaisir maintenant que le danger était passé. Voyant Paul irrité, elle se fit minaudeuse et rampante pour le reconquérir :

— Nous avons passé de beaux jours ensemble, Paul. Ne t'en souviens-tu pas ? De beaux jours de soleil. Ne reviendront-ils pas ?

Elle tint d'autres propos encore qu'elle croyait plus persuasifs. Mais il ne répondait rien à ses avances et gagnait la porte. Comme il allait sortir du salon, abdiquant tout amour-propre, elle lui prit la main et la baisa :

— Ne pars pas ainsi, Paul.

— Il le faut bien.

— Ne suis-je plus à toi ?

Découragée, elle murmura, comme il la saluait :

— Ecoutez. Venez à la garden-party de la préfète. Venez-y seul, si vous le pouvez. Je suis invitée. Peut-être serez-vous en de meilleures dispositions... C'est un endroit qui nous porte bonheur.

Mais il ne voulut pas prendre d'engagement. Et dans l'escalier il était résolu à rompre toute relation avec sa maîtresse :

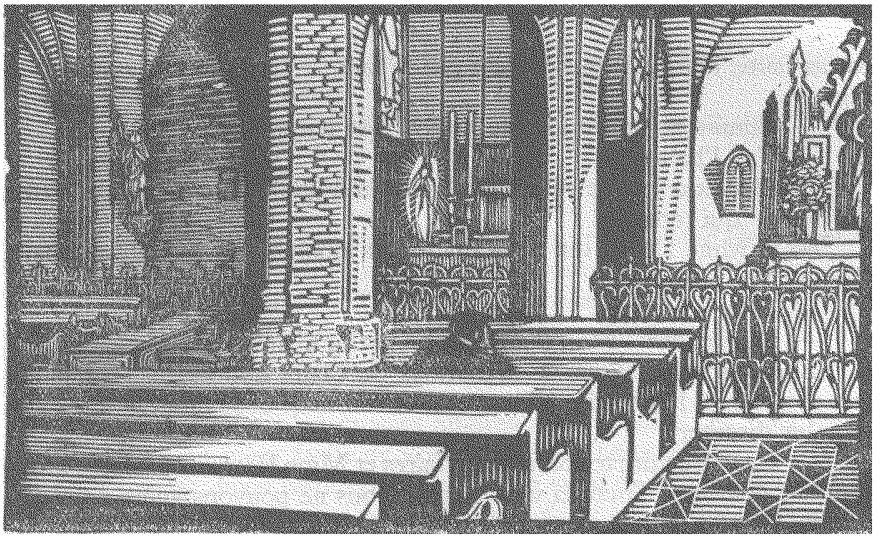
« Je n'irai pas à la préfecture, se disait-il. Je ne veux pas la revoir. Comment ai-je pu l'aimer ? »

Il ricana en imaginant la sorte d'amour qu'elle lui inspirait :

« Oh ! l'aimer ! »

Cependant il est imprudent, lorsqu'on veut rompre avec sa maîtresse, d'évoquer des images de sensualité pour provoquer en soi le mépris des sens. Paul Ferrière dut le reconnaître bientôt. Il mit de la complaisance à se souvenir. Il n'avait pas accoutumé de chasser les tentations, sauf en y cédant. Pour se libérer, il recommença de penser à Germaine et s'adressa des reproches :

« Je n'aurais pas dû venir. Je n'ai rien appris et ma démarche est encore une trahison. Germaine meurt du secret qu'elle garde. L'amour seul le lui arrachera. Ai-je su l'aimer ?... »



VI

LA RENCONTRE

QUAND Paul rentra, Mme Ferrière écrivait une lettre, non sans peine, sur la grande table de la salle à manger. La petite Claire, assise sur ses genoux, endormait une poupée qu'elle berçait avec vigueur. Jean, coiffé d'un képi et prudemment affublé d'un tablier qui lui remontait jusqu'au cou, barbouillait, dans ce travestissement guerrier et domestique ensemble, les gravures de mode d'un catalogue hors d'usage, à l'aide d'un pinceau qu'il plongeait successivement dans un verre d'eau et, au hasard, dans sa boîte de couleurs. Il donnait force détails sur sa peinture, et sa sœur réclamait le silence, de sorte qu'ils échangeaient entre eux, par intervalles, des propos dépourvus d'aménité.

Paul regarda ce tableau de famille auquel il ne manquait vraiment qu'un sourire de Germaine pour exprimer le bonheur. Mais Germaine ne souriait plus. Il frémit à la pensée de tout ce qu'il avait failli perdre, et

par sa faute. Par sa faute : était-ce par sa faute ? Il accusait le sort davantage.

— Comment peux-tu écrire ? dit-il à sa femme.

— J'ai l'habitude.

Elle leva sur lui ses yeux bleus chargés d'ombre et continua sa lettre.

— A qui écris-tu ?

— A Mme Hétry, qui nous invite à sa matinée de samedi prochain.

— Tu refuses ?

— Non, j'accepte.

— Quelle idée ! Mon temps est pris et tu n'aimes pas le monde.

Elle quitta la plume, se débarrassa de Claire doucement et défendit son opinion ; à l'ordinaire elle consultait son mari et se rangeait à ses avis sans les discuter.

— La Préfecture te confie des affaires et Mme Hétry insiste avec beaucoup de politesse. Toute la ville y sera. Nous ne pouvons guère nous dispenser d'y aller aussi.

— C'est fort ennuyeux.

— C'est bientôt passé. Quelle raison donner pour nous abstenir ?

— Notre installation à la campagne, par exemple.

— Tu ne peux quitter Annecy qu'au mois d'août.

Ils furent interrompus brusquement par un petit accident facile à prévoir. Claire, profitant de la distraction maternelle et voulant prendre part aux travaux artistiques de son frère, avait renversé le verre d'eau, et la table était inondée.

Paul se fâcha :

— Ces enfants, dit-il, sont insupportables.

Et, dans une réaction nerveuse qui lui enlevait toute patience et toute justice, il frappa le petit Jean qui se mit à hurler :

— Je n'ai rien fait !

Germaine, déjà levée, prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de son corps sans dire un mot. De son regard droit, elle fixait son mari. Il lui avait déjà vu cette expression de fermeté. Furieux contre lui-même, il sortit de la chambre.

— Papa méchant ! dit Jean qui n'avait pas eu de mal et qui avait compris, avec cette astuce particulière aux enfants, la division de ses parents.

A sa surprise, sa mère le gronda :

— Quand nous parlons, vous devez vous taire et rester tranquilles.

Le petit garçon protesta :

— Puisque c'est Claire...

Et la fillette, modestement, revendiqua sa responsabilité.

— C'est moi.

Leur maman joignit leurs petites mains et les expédia en mission pacifique :

— Allez tous les deux embrasser votre père...

Paul gâta ses enfants toute la soirée. Quand ils furent couchés, il retint sa femme qui ne veillait plus guère dans son cabinet.

— Ecoute, dit-il ; veux-tu que nous nous installions tout de suite à la Sapinière ? Tu me le demandais il y a quelque temps.

Etonnée, elle le regarda :

— Ne dois-tu pas attendre les vacances ?

— Mes plus grosses affaires sont plaidées. Et puis, avec ma bicyclette, il m'est facile de venir à la ville. Tous les jours, si c'est nécessaire. Le soir, nous respirerions le bon air venu de la montagne. Te souviens-tu de nos belles heures de l'an dernier ? Tu mettais un châle et nous restions tard sur la terrasse. Le lac nous apparaissait comme une nappe d'or, au crépuscule.

— Oui, répondit-elle, et ses beaux yeux s'emplirent de mélancolie.

Ainsi, par une indélicatesse, dont il n'avait même pas conscience, il lui offrait, à elle qui devait tout savoir, de s'installer dans le voisinage du pavillon où il avait reçu sa maîtresse, et il faisait allusion aux facilités que lui procurait sa bicyclette pour ses allées et venues.

La croyant ébranlée, il ajouta l'argument qu'elle-même avait employé pour le convaincre :

— Claire et Jean seraient si bien à la campagne. Ils prendraient des joues rondes et roses.

Elle ne fit aucune objection, comme si elle n'avait pas de répugnance à retourner à la Sapinière. Quel empire elle gardait sur elle ! Ou bien, n'était-ce pas la preuve que Mme de Chéran s'était trompée ?

— Comme tu voudras, dit-elle sans émotion, mais non peut-être sans sécheresse.

— Nous partirons bientôt, n'est-ce pas ?

— Quand tu voudras.

— Alors, cette semaine ?

— Cette semaine ? reprit-elle sur un ton interrogatif. Il nous faudrait revenir pour la matinée de Mme Hétry.

— Rien ne nous oblige à accepter son invitation.

— Ma lettre est déjà partie ; je l'ai expédiée tout à l'heure.

— Envoie un billet d'excuse.

— Il est trop tard.

Il se tut, découragé. Il voulait à tout prix empêcher sa femme de rencontrer Berthe de Chéran, et se heurtait à une volonté précise qui l'inquiétait et dont il ne s'expliquait pas le but.

« Elle agit, se disait-il, comme si elle ne savait rien. Or, elle sait. Que dois-je penser ? »

Les poursuites de sa maîtresse l'énervaient, et sa femme l'attirait comme une énigme. Il se sentait en présence d'une force mystérieuse et se demandait si l'amour ne réservait pas à ses élus un domaine secret et sublime que Germaine connaissait et que lui-même ignorait. Et il commença de mépriser les caprices de ses sens et les théories indulgentes par lesquelles il se disculpait.

La matinée de la préfète passionnait Annecy. Quand la vie somnolente des petites cités s'éveille, elle se découvre des ardeurs toutes neuves et des forces qu'un long repos a réparées. Les belles madames, stylées par Mme Marolaz qui vraiment n'avait pas ménagé sa peine durant les derniers jours et n'avait pas craint de multiplier les visites et les sous-entendus, étaient la proie d'une curiosité d'autant plus lancinante qu'elles n'osaient l'exprimer que par allusions. Et le même dialogue s'échangeait d'un bout de la ville à l'autre :

— Irez-vous à la préfecture ?

— Mais certainement.

— Mme Hétry reçoit si bien.

— A la perfection. Chez elle, on est assuré de se divertir.

— A-t-elle lancé beaucoup d'invitations ?

— On le dit. La noblesse y viendra.

— Ah ! la noblesse y viendra ?

— Mais oui. La noblesse, le barreau, la magistrature, l'armée, etc.

— Très bien, très bien...

Ces rumeurs favorables, par le canal de Mme Marolaz, parvenaient à Mme Hétry qui se préparait, comme un grand capitaine, non plus à une bataille au succès incertain, mais à une éclatante victoire. Elle entendait la célébrer avec pompe et expédiait ses fourriers chez les meilleurs fournisseurs. Ne fallait-il pas offrir à ses invités les chefs-d'œuvre de la pâtisserie et de la confiserie, avec le spectacle de la rencontre sensationnelle que sa diplomatie avait ménagée ? Enfin le Tout-Annecy, réuni par ses soins, éluciderait publiquement ces deux points fort impor-

tants de la chronique locale, et jusqu'à présent sujets à controverse : M. Paul Ferrière était-il, oui ou non, l'amant de Mme de Chéran ? et Mme Ferrière avait-elle, oui ou non, surpris les deux amants en flagrant délit ?

Au jour dit, chacun s'en alla de bonne heure à son poste, c'est-à-dire aux jardins de la préfecture. Il s'agissait d'arriver à temps, c'est-à-dire de devancer Mmes de Chéran et Ferrière. Leur entrevue déciderait de tout l'intérêt de la matinée. Comment ne pas être là pour un tel coup de théâtre ! Et l'on bravait le soleil de juillet qui, malgré les feuillages épais des platanes, échauffait l'avenue d'Albigny, et l'on descendait de voiture le sourire aux lèvres et les joues animées, en grand appareil, car toute représentation commande à la femme une toilette spéciale conforme à son importance, et celle-ci ne dominait-elle pas la saison mondaine ?

Mme Hétry accueillait ses hôtes avec cette modestie, cette indulgence et ce parti pris de vanter chacun sans mesure qui lui valaient un renom d'intelligence et de bonté. Mme Marolaz, en lieutenant fidèle, l'assistait dès la première heure ; ses petits yeux qu'allumait la convoitise éclairaient toute sa figure osseuse, sèche et pointue. Sûre de son fait, elle avait, en femme pratique, décidé la préfète à mettre un enjeu dans la partie engagée, et c'était l'avancement de son fils : le jeune conseiller serait proposé au choix si Mme Ferrière refusait la main de Mme de Chéran. Mais elles tenaient secret le pacte qui les unissait.

Berthe de Chéran arriva la première, escortée de ses deux témoins qui étaient son mari et M. Artène. Elle avait ramassé ce dernier sur la route et cherchait à s'en faire un allié, car elle le savait fort bavard et répandu dans le monde. Dès son entrée, elle fut examinée du chapeau aux bottines, et l'on s'accorda à reconnaître son bel équipement. Elle avait pour armes une robe de linon mauve que garnissaient des losanges de fine dentelle et, sur la tête, une capeline de paille noire ornée de longues plumes qui jetait une ombre légère sur son visage. C'était discret, sobre, élégant, comme il sied à une toilette de combat. On devinait très suffisamment, pour peu qu'on eût l'œil exercé, les formes gracieuses et arrondies de ce corps adroit qui, par un merveilleux artifice, trouvait le moyen de paraître à la fois mince et potelé ; et les hommes, avec le regret de n'y avoir point participé, excusaient les péchés dont les femmes accusaient sans miséricorde cette chair peut-être coupable, mais certainement savoureuse.

— Comme vous êtes aimable, chère madame, disait Mme Hétry, d'embellir de votre présence ma petite fête !

— Je ne me prive pas volontiers d'un plaisir, répliqua Berthe.

Le mot fut trouvé charmant par les uns, et jugé bien audacieux par les autres. La jeune femme sentait autour d'elle une atmosphère orageuse. A défaut de courage, elle avait l'insolence de sa caste. Au milieu de toutes es mines curieuses et sévères son petit nez se retroussait d'un air de défi. Elle faisait bonne contenance; en réalité, elle tremblait de peur. De méchants bruits l'avaient informée de la présence des Ferrière à la préfecture et de l'importance que la ville y attachait. Refuser l'invitation de Mme Hétry, c'était avouer sa crainte d'une rencontre; elle n'y pouvait songer. L'accepter, c'était courir le risque d'un affront en public. Sur la route, allongée dans sa victoria, elle revoyait très distinctement le pâle visage de Germaine à la fenêtre du chalet du garde. Avait-elle rêvé oui ou non? Etait-ce une hallucination ou une véridique image? Elle-même, avec le temps, devenait incapable de le démêler, mais son effroi intérieur ne lui laissait aucun doute. M. Artène, fort heureusement, l'avait distraite par ses discours. En entrant dans le jardin, elle cachait sous les sourires une âme pleine de terreur et cherchait des yeux sa vision sous les massifs. Les jours précédents, il suffisait d'une réflexion pour la rassurer :

« Si Germaine nous avait vus, elle n'eût pas repris la vie commune avec son mari. »

Et voici qu'au dernier moment cette preuve perdait toute sa vertu.

« Germaine nous a vus, se disait-elle. Jamais elle ne supportera de me rencontrer. Elle accepte de venir ici pour me témoigner publiquement son mépris ou sa haine. Que dois-je faire ? »

Un rapide coup d'œil, à l'arrivée, lui avait révélé qu'elle devançait l'ennemi. Aussitôt elle avait résolu d'en profiter. Tandis qu'elle s'avançait vers la préfète et défilait sous le feu des regards de toute l'assistance, elle avait murmuré en hâte à son mari docile :

— Le temps de saluer tout le monde, et nous partons.

— Très bien, ma chère amie, avait approuvé M. de Chéran.

Et c'est ainsi que Berthe avait fait son entrée.

La manœuvre faillit lui réussir. Elle venait de distribuer à la ronde ses sourires et ses compliments et pensait profiter de l'organisation d'une partie de croquet pour s'enfuir à l'anglaise, lorsque les Ferrière, dont le retard préoccupait chacun, furent enfin signalés. Ils durent l'être par un service d'éclaireurs que l'initiative individuelle avait improvisé, car on les annonçait avant même de les apercevoir. D'une oreille à l'autre volaient ces deux mots comme une clameur guerrière.

— Les voici ! les voici !

Point n'était besoin de les désigner avec plus de clarté. Les maillets et les boules furent abandonnés d'un commun accord et jonchèrent bientôt le sol comme les épaves d'un champ de bataille. Les invités se portèrent en masse au secours de Mme Hétry, un peu interloquée de ce renfort qu'elle ne réclamait point, et l'entourèrent ainsi qu'un jeune et frémissant état-major aux uniformes bigarrés entoure son général qui demeure impassible et, dans cette agitation même, envisage avec sang-froid la situation.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, expliquait M. de Chéran à sa voisine qui se trouvait être Mme Marolaz. Tout à l'heure on jouait au croquet, et maintenant on sonne le rassemblement.

Au lieu de répondre, Mme Marolaz, inquiète, lui demanda :

— Où donc est Mme de Chéran ?

— Je n'en sais rien. Elle m'avait fait signe de partir, et je ne la vois plus.

— Ah ! elle vous avait fait signe de partir ? répéta la méchante femme que cette circonstance réjouissait.

Elle aperçut en même temps les plume noires et la robe mauve qui se tenaient trop modestement à l'écart et les interpella d'une manière flatteuse mais bruyante, ce qui fit retourner quelques têtes. Aussitôt le cercle s'élargit, et Berthe dut bon gré mal gré y prendre place. Cependant nul ne pouvait deviner à l'air de son visage son trouble intérieur. M. et Mme Ferrière s'engageaient dans l'allée sablée. Ils virent cette troupe mondaine qui frétillait à leur approche.

« Les rosses ! se dit Paul. Je ne leur conseille pas de se moquer de nous ; je suis capable de les cravacher. »

Et il pesa sa canne dans sa main légère. Formé par la lutte quotidienne des audiences, il affrontait sans émoi, et même avec une excitation agréable, ce public malveillant. Mais dans quel guêpier conduisait-il Germaine ? Jamais il n'avait ressenti plus profondément la force des liens de famille et leur supériorité sur toutes les autres passions de l'amour. En ce moment il estimait que ces liens seuls peuvent être indissolubles, car ils sauvegardent une œuvre durable et ne se nouent ni ne se dénouent comme ces caprices nés passagèrement de notre illusion. Instinctivement, et parce qu'il y avait en lui un homme social croyant à la nécessité et au respect des lois et des engagements, il ne pensait, à l'instant du combat, qu'à protéger sa femme et son foyer, quels que fussent les sacrifices qu'ils exigeraient.

Anxieux néanmoins, il se tourna vers celle qui marchait d'un pas égal à son côté. Il ne découvrit sur le cher visage aucune trace d'émotion, et il se rassura :

« Evidemment son ignorance est complète. »

Puis, découvrant au milieu du groupe la robe mauve et les plumes noires, il jeta un nouveau regard plus inquiet encore sur Germaine toujours impassible, et ajouta pour lui-même :

« ...Ou son courage est admirable. »

Germaine était vêtue de blanc : chapeau blanc, robe blanche, souliers blancs. Sa maigreur nouvelle n'avait pas rompu tout à fait les lignes harmonieuses de son corps et paraissait allonger sa taille déjà haute. Aisée dans ses mouvements et douce de visage, d'une grâce flexible ensemble et vigoureuse, elle donnait une impression de tranquillité résolue, de paix armée. Sa beauté, dont elle ne cherchait pas à tirer avantage et qui appelait l'attention sans qu'elle y prît garde, avait pris un caractère plus grave, plus posé. Il y avait moins d'éclat et de jeunesse sur ses joues, mais plus de fermeté dans l'expression de ses yeux.

Mme Hétry vint à sa rencontre avec une amabilité excessive. Et toutes les têtes de son entourage se penchaient en avant, interrogeant du regard la nouvelle venue.

— Comme vous êtes aimable, madame dit la préfète qui ne variait guère ses formules de politesse.

Germaine s'excusa :

— Nous sommes fort en retard. Mais avec des enfants, madame, est-on jamais libre ?

Côte à côte, les deux femmes rejoignirent lentement le groupe qui les attendait, qui les guettait. Par une série de petits déplacements imperceptibles et simultanés qu'expliquait l'intérêt général et dont Mme Marolaz avait donné le savant exemple, Mme de Chéran, immobilisée par la crainte, se trouva d'un pas en avant lorsque Mme Ferrière fut dans l'obligation de se présenter à l'assistance. Epais comme un mur, le silence entoura les deux femmes, et dans une fièvre de convoitise se tendaient tous les visages.

« S'il arrive quelque chose, songeait Paul qui serrait les dents, je giflerai l'archéologue. »

L'archéologue, c'était M. de Chéran qui n'y pouvait rien ; mais il fallait une victime.

Cependant Germaine s'avançait vers Mme de Chéran qui ne bougeait pas. Le plus naturellement du monde, elle lui tendit la main avec les paroles les plus banales :

— Bonjours, madame, comment allez-vous ? Voici longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

— En effet, madame, répondit Berthe qui, une seconde, avait fermé les yeux devant le précipice où elle croyait tomber, et qui, se sentant saine et sauve, riait par tous les traits de sa figure, par son petit nez retroussé, par les fossettes de ses joues, par ses lèvres en arc, ce qui acheva de décontenancer les spectateurs.

Le désappointement fut immense. On escomptait depuis une huitaine de jours cette rencontre, et les deux rivales n'échangeaient que deux bonjours sans résultat. Mme Marolaz fut indignée : elle perdait sa considération personnelle et l'avancement de son fils. Elle et Mme Hétry, pareillement vexées, troquèrent un regard navré contre un regard sévère. Paul qui, dans un but de vengeance, prenait avec les yeux l'empreinte de toutes ces physionomies, ne fixa que des airs piteux, de longs nez et des bouches tombantes. Il se fût moqué volontiers, mais il était le seul de l'assistance qui ne fût pas convaincu. Au lieu de tirer de cette scène la sécurité définitive, il se disait :

« La brave petite ! »

Et il s'aperçut qu'en faisant ainsi face au danger sa femme avait supprimé en lui — pour combien de temps ? — jusqu'au souvenir de son ancienne maîtresse. Dans ce conflit il n'avait envisagé que le sort de Germaine. Il était donc libéré : elle l'avait reconquis tout entier, et elle l'ignorait. Mais elle, comment la reconquérir maintenant ? Comment regagner la confiance de cette âme loyale qui ne devait même pas comprendre la trahison, et dont il avait mérité le mépris ? Sans doute elle jugeait inutile de lui adresser des reproches ; elle continuerait, comme autrefois, la vie commune, et rien ne serait changé dans leurs rapports. Elle dépérirait à côté de lui, elle mourrait sans se plaindre, fidèle à son devoir, inébranlable dans son silence, pieusement respectueuse de la promesse qu'elle avait donnée en mariage. Et il pensa :

« J'ai tué son bonheur. Et son amour ? »

Il n'osa pas se répondre à lui-même. Par cette hésitation il connut à quel point il l'aimait, et pour la première fois il considéra son caprice comme une violation de la foi jurée, dont il était coupable même si Germaine ne l'eût jamais su. Il respirait un air nouveau, il entrait dans une ère nouvelle. Il n'était plus le même homme. Germaine l'ignorait : comment le lui apprendre ? Il enveloppa d'un regard de tendresse sa femme qui s'éloignait sous les arbres en compagnie de Mme Hétry, de Mme de Chéran et de quelques autres invitées. Sous l'épaisse chevelure noire, la nuque ressortait lumineuse et pure. Et toute cette forme blanche, en accord parfait avec le corps et l'âme qu'elle recouvrait, était parée de grâce et de dignité.

On réorganisa péniblement la partie de croquet. Mais le succès de la matinée était compromis sans retour. Mme Marolaz, demeurée en arrière, essuyait les sarcasmes de personnes âgées qui récupéraient tardivement une foi illimitée dans la vertu.

— C'étaient de méchants bruits, madame.

— Il n'y a que d'honnêtes femmes en province.

— Nous ne suivons pas sur ce chapitre les modes de Paris.

M. Artène, qui avait de la lecture, montrant Mme Ferrière dont il n'était pas fâché de se dire le sigisbée — ne lui avait-il pas offert le bras au bal de la préfecture dont elle avait été la reine ? — cita le mot de Mme de Sévigné :

— « Je vois des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

Un autre vieux monsieur, faisant allusion au titre de Mme de Chéran, ajouta ce proverbe suranné :

— Noblesse oblige.

Il suffit de ces deux mots pour que l'incident prît une tournure politique. Avec l'innocence de Berthe l'opposition triompha, et le monde officiel baissa la tête.

Cependant M. de Chéran, qui pensait à finir l'illustration de quelque armoirie, tournait autour de la robe mauve.

— Que me veut celui-là ? se demandait Berthe, à peine remise de sa peur.

Il réussit enfin à lui glisser aux oreilles cette interrogation plaintive :

— Partons-nous ? Je suis prêt.

— Mais non, dit-elle soulagée. Nous restons. Qui vous parle de partir ? Je joue au croquet.

— Ah !

Et devant la versatilité féminine il s'inclina, résigné.

Berthe n'avait plus de raison de fuir. Elle voulait, au contraire, achever la déroute de ses ennemies. Elle se rassurait aussi vite que promptement elle se tourmentait. Aussi ne craignait-elle pas d'appeler Paul Ferrière à son aide, comme un joueur adroit et sans pitié venait d'expédier sa boule dans un massif.

— Vous voyez, lui dit-elle tandis qu'il fouillait le buisson, car il n'aurait pu sans imprudence refuser son concours.

Il feignit de se méprendre :

— Mais non, je ne la vois pas.

Retroussant un peu la robe mauve à cause de l'herbe, elle montra ses

bas mauves, ses chevilles minces et le commencement de ses mollets ronds.

— Il ne s'agit pas de ma boule. Ne vous pressez pas de la retrouver.

— La voici, fit-il triomphant.

Mais de son petit pied rapide elle la repoussa :

— Maladroit ! Attendez donc. J'ai à vous parler.

— J'écoute.

— Cette fois, vous tenez votre preuve. Germaine ne sait rien. Et personne ne croira plus rien. C'est la sécurité. Je n'aurai plus peur. Alors...

— Alors ?

— Je vais à Genève mardi. Venez m'y rejoindre.

— Je ne puis pas.

— Avec vos procès, vous avez toujours une excuse prête.

Il la regarda dans les yeux et répondit, étonné lui-même de sa réponse, mais n'était-il pas un autre homme ?

— Bien. Mais je ne veux pas.

— Ah ! c'est différent.

Elle éclata d'un rire nerveux et murmura entre ses dents :

— Les maîtresses passent, et la femme reste.

Comme il ne répondait rien, toute livrée à son irritation, elle ajouta :

— Quand on aime sa femme, mon cher, on ne cherche pas les aventures.

Il aurait pu répliquer : « Je ne les ai pas cherchées », et cette parole lui vint aux lèvres. Il sut se contenter de la rupture. Et même il ne gardait pas rancune à celle qu'il se hâtait d'oublier ; il n'en voulait qu'à lui-même.

Elle chercha quelque trait pour l'empoisonner avant de le quitter :

— On ne change pas comme on veut ni quand on veut. Vous continuerez d'aimer votre femme en la trompant.

— Je vous en prie...

— Oui, car on a le plaisir dans le sang. Et vous me regretterez.

Ce fut elle qui s'éloigna. Il la regarda : elle méritait des regrets.

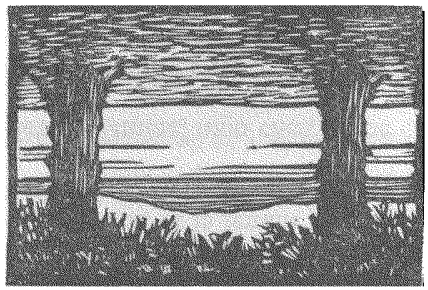
Au retour, dans la voiture découverte qui les emmenait sous l'avenue des platanes, comme Germaine, toujours énigmatique, regardait, entre les troncs des arbres, sur le lac inondé de lumière deux cygnes qui glissaient immobiles et dont la blancheur se couvrait d'or, il songeait qu'entre ces deux fêtes de la Préfecture avait tenu la durée de son caprice : une l'avait vu

éclore, et l'autre le voyait mourir. Il tenta de prendre la main de sa femme : elle ne la retira pas, mais il crut sentir sa chair tressaillir.

— Tu es belle ce soir, lui dit-il avec douceur.

Elle leva sur lui ses beaux yeux d'ombre bleue. Ils étaient pleins de larmes qui ne coulèrent pas. Et déjà elle se détournait silencieusement.

« Elle ne veut pas parler, pensa-t-il, et il faut qu'elle parle. Mon amour saura l'y contraindre et obtenir mon pardon... »



VII

UN CŒUR D'HOMME

Le lendemain de la matinée de la Préfecture, quand Paul Ferrière, après avoir déjeuné seul et rapidement, entra dans son cabinet de travail pour y attendre ses clients — car c'était son jour de consultation — il ne retrouva plus ses impressions de la veille, et même il se sentit un grand dégoût de l'avenir, de sa propre vie, de lui-même.

Pendant quelques instants, dans ce jardin rempli de monde où sa femme avait montré un courage qui les sauvait du scandale et qui assurait la paix de la maison, il avait respiré un air nouveau, il n'avait plus été le même homme. Avec quelle aisance il avait éconduit cette petite peste de Mme de Chéran qui prétendait recommencer l'aventure du chalet du garde ! Désormais, sa vie serait toute droite, tout unie, toute simple, entre sa femme, ses enfants, son travail, une vie sans mensonge, quoi ! Et voici qu'il se retrouvait tel qu'il avait toujours été, un pauvre homme livré

à son plaisir, dans la régularité apparente de sa vie, changeant selon les circonstances et comptant sur les faveurs du hasard. Oui, c'était bien cela : le brillant Paul Ferrière, admiré au barreau, recherché des femmes, choyé de tous pour sa belle humeur, envié par chacun pour la réussite de son existence et la persistance de son bonheur, n'était qu'un pauvre homme. Mais jamais encore il ne s'en était aperçu.

D'où lui venait cette constatation si dure à son orgueil ? La veille, il avait osé ce qu'il n'avait pas osé encore depuis le triste retour d'Annecy-le-Vieux. Tout vibrant de la scène de la rencontre, résolu à mériter son pardon qui, sans nul doute, lui ouvrirait les bras si désirables de Germaine, après lui avoir souhaité une bonne nuit, il s'était décidé, un peu plus tard dans la soirée, à pénétrer dans la chambre de sa femme. Elle était couchée, mais ne devait pas s'être endormie encore, car elle n'avait pas éteint la veilleuse électrique qui éclairait d'une clarté atténuée son visage encadré par les cheveux noirs et son épaule mince et blanche hors des draps à cause de la chaleur. Cette épaule trop blanche, trop lisse, avait été la cause de tout le mal.

Donc, il était rentré dans la chambre de Germaine qui, étendue sur le côté, allongeait déjà la main pour interrompre le courant et supprimer la lumière. Il revoyait nettement — comme elle avait dû voir elle-même par la fenêtre ouverte du chalet du garde — les grands yeux sombres qui, à sa vue, s'étaient remplis d'épouvante. Il était sûr d'y avoir lu de l'épouvante, ou peut-être une angoisse infinie. Le regard est plus vrai que la parole, mais on peut toujours douter d'un regard, on peut toujours interpréter un regard. Ce regard-là restait dans son souvenir comme un reproche. C'était le regard de la victime qui voit approcher le bourreau. Comment avait-il pu marcher quand même jusqu'à elle ? Comment n'était-il pas resté cloué sur le seuil sans pouvoir avancer ? Tout le lui commandait, cette expression qu'il avait surprise, le respect, sa propre dignité, l'amour enfin, l'amour surtout qui exige le désir, l'attente, la volonté réciproques. Mais cette épaule arrondie, bien que mince, et si blanche, l'attirait irrésistiblement.

La marche de ses pensées avait brusquement dévié. Il venait pour faire resplendir la vérité, pour avouer sa faute, pour s'agenouiller au bord du lit et murmurer : « Oui, Germaine, tu sais, et dès le premier jour j'ai su que tu savais. Et même tu ne sais pas tout. Cette trahison a été précédée d'une ou deux autres — je ne connais pas le chiffre exact, tant j'y attribuais peu d'importance — encore plus mesquines et basses. Je ne suis pas l'homme que tu as cru épouser. Mais aucun homme, du moins aucun de ceux

que je fréquente, n'était digne de ton amour. Oui, je m'humilie devant toi qui as voulu te taire pour ne pas m'humilier. Tu as eu la force de garder le silence. C'est ton silence qui m'a vaincu, guéri, transformé. Me voici devant toi, plus ému et tremblant qu'au soir où tu t'es donnée à moi pour la première fois. Je ne savais pas alors ce que tu es, ce que je suis. Maintenant je t'aimerai mieux. Pardonne-moi, Germaine. Maintenant je t'aime... »

Voilà ce qu'il se murmurait à lui-même avant d'entrer, dans l'état d'exaltation où l'avait porté la scène du jardin. Comment n'avait-il rien dit de tout cela ? Avait-il compris au regard angoissé, épouvanté de Germaine que c'était trop tôt encore, et qu'il ne fallait pas escompter une victoire aussi rapide, une récompense aussi douce ? Pourquoi ne s'était-il pas éloigné après un nouveau et tendre bonsoir, adressé du seuil de la porte ? Déjà il ne voyait plus le regard douloureux, mais seulement cette épaule qui le fascinait. Toutes ses velléités d'amélioration intérieure chaviraient. Le culte nouveau qu'il avait élevé à la vérité n'avait déjà plus d'autel. D'un pas de somnambule il avait traversé la chambre. Au bord du lit, il s'était penché, non pour s'agenouiller et implorer son pardon, mais pour soupirer d'une voix langoureuse :

— Comme tu es belle, Germaine !

Cependant, pour ne plus voir les yeux d'angoisse, les yeux d'épouvante, il avait lui-même éteint la lumière. Alors il avait pris dans ses bras le beau corps immobile qui ne lui avait pas résisté. Germaine ne s'était pas défendue. Elle avait subi ses caresses. Elle avait accepté de renouer la chaîne interrompue de leur vie conjugale. Puisqu'elle avait accepté, c'est peut-être qu'elle ne savait pas. Et de nouveau l'espérance du doute s'était emparée de lui. Elle n'était pas allée à Annecy-le-Vieux le jour du rendez-vous. Si elle y était allée, elle n'avait pas poussé jusqu'au chalet du garde qui est enfoui dans la verdure et qu'elle ne visitait jamais. Aurait-elle eu le pouvoir de se taire si longtemps ? Aurait-elle pu, sans se trahir, — sans se trahir elle aussi, — se rencontrer face à face avec sa rivale, avec son ennemie et lui tendre la main ? Aurait-elle enfin, sans les repousser, accepté les caresses de son mari ? Lui avait-elle rendu son étreinte ? Il ne savait pas, il ne savait plus ; dans son trouble avait-il cherché autre chose que son plaisir ? Il l'avait prise avec une violence où il voulait tout oublier. Pas plus que dans la confrontation avec Mme de Chéran en présence d'une foule, elle n'avait livré son secret dans la solitude du lit conjugal. Il découvrait, il était contraint de découvrir en elle, si modeste, si simple, même si humble, une volonté inconnue. Il s'apercevait que, l'aimant, oui l'aimant depuis des années, il ne la connaissait pas. Il croyait aimer une jeune fille,

puis une jeune femme, certes d'une beauté et d'un charme exceptionnels, mais enfin peu différente de la moyenne des jeunes filles et des jeunes femmes qu'il avait rencontrées : sa tendresse, surtout, la mettait à part du niveau commun. Et il avait épousé un être rare, mystérieux, prodigieux, quand lui-même se devait ranger indiscutablement dans la moyenne, la triste et médiocre moyenne des hommes. A moins qu'il n'eût forgé tout un drame avec la vision absurde créée par la peur de sa maîtresse. A moins que Germaine n'eût jamais rien su, et qu'elle n'eût agi en toute circonstance le plus naturellement du monde...

Les occasions de rompre le silence, de déchiffrer l'énigme, il les avait successivement laissées fuir. Quand elle était rentrée, ce soir douloureux où il l'attendait, il s'était réfugié lâchement parmi les enfants et n'avait pas osé l'affronter face à face. Au retour de la scène du jardin, il s'était laissé glisser dans la paix amollissante du bonheur avant d'en avoir retrouvé la certitude intime. Surtout il avait commis la faute de la prendre dans ses bras avant le pardon, sans tenir compte de l'expression de ses yeux. Et il revoyait les yeux d'épouvante, les yeux d'angoisse infinie.

Mais pourquoi n'avait-elle pas parlé ? Pourquoi cette obstination dans le silence ? Pourquoi cette absence de toute plainte, de toute récrimination, de toute révolte, comme si elle était une créature insensible, ou comme s'il y avait des choses que les mots ne peuvent pas traduire ? Si elle avait parlé, il aurait répliqué, il aurait plaidé, c'est cela, il aurait plaidé, en avocat habitué à gagner toutes les causes, même les mauvaises. N'avait-il pas des explications à fournir, toute une argumentation logique, serrée, celle de la faiblesse des hommes, du peu d'importance qu'ils attachent à leurs caprices, de la persistance, de la supériorité, de la fidélité, malgré les apparences, de leur foi conjugale ? En somme, il avait fait comme la plupart des autres hommes. Seulement il n'avait pas eu de chance. Tout le monde vivait dans l'hypocrisie et le mensonge. C'étaient des conventions, pareilles à des draperies recouvrant le fond humain, qu'il ne faisait pas bon déchirer. Et à mesure qu'il déroulait les périodes de sa plaidoirie intérieure, il en apercevait la misère et il en avait honte. Etait-elle une femme comme les autres ? N'avait-elle pas, en se taisant, montré plus que toutes les autres sa dignité, sa raison, sa pudeur, sa noblesse ? C'était vrai qu'il n'y avait pas de mots pour traduire les abîmes du cœur : abîmes en eux et abîmes entre eux. Ils se croyaient unis, quand des gouffres immenses les séparaient. Non, non, il ne s'agissait plus de plaider, mais de se repentir et d'obtenir sa grâce...

Déjà la vie quotidienne le reprenait. Son courrier l'attendait dans son cabinet de travail. De la pointe d'une liseuse il ouvrit les enveloppes. L'une d'elles contenait sur un papier banal, sans date, sans en-tête, sans signature ces deux mots : *Genève mardi*. Mme de Chéran, sûre de l'oubli ou peut-être de l'appui du monde, ne renonçait pas volontiers à sa passion du moment. Elle ne perdait pas une minute : dès la veille au soir elle avait repris l'offensive. Il déchira l'enveloppe, d'une écriture contrefaite, et brûla la lettre elle-même. Pourquoi regarda-t-il, immédiatement après qu'elle fut consumée, son agenda ? Du vendredi que marquait le calendrier au mardi, quatre jours s'écouleraient. Le mardi, aucune de ses affaires n'était inscrite au rôle des audiences. Il se détourna de ces réflexions, mais elles lui étaient venues.

Le premier client introduit fut un paysan déjà mûr qui se plaignit avec amertume des mœurs de son père :

— Le vieux a pris une servante. Et il lui a fait un enfant. Est-ce qu'on ne peut pas le faire enfermer, à son âge ?

Après lui, ce fut une veuve qui désirait raccourcir les délais légaux pour se remarier.

Puis vint un industriel qui voulait introduire une instance en divorce : appelé à Paris pour ses affaires, il y avait contracté une liaison ; sa femme, l'ayant appris, lui avait appliqué immédiatement la loi du talion, en prenant pour amant un de leurs petits cousins dont on plaisantait jusqu'alors en famille la passion malheureuse. Paul Ferrière donna des conseils de patience et de réconciliation.

— Impossible, répétait le mari, je l'aimais trop.

— Et vous la trompiez.

— C'était sans importance : une méchante petite aventure.

— Votre femme n'attache peut-être pas plus d'importance à la sienne.

— Pour les femmes, il n'y a pas de petite aventure.

— Devant la loi, c'est pareil, ou presque.

— Ou presque : vous voyez bien. Les mœurs sont plus fortes que les lois.

Les consultations suivantes eurent à résoudre d'autres cas de mésentente domestique ou de mauvais voisinage. Une femme réclamait la séparation de biens pour mettre sa fortune à l'abri, ce dont le mari profiterait, laissant les créanciers se disputer un petit patrimoine hypothéqué bien au-delà de sa valeur. Un cultivateur invoquait la prescription pour s'emparer d'une pièce de terre dont le propriétaire était parti, il y avait beau temps, pour les Amériques où il était décédé.

— Il est mort trop tôt, déclara-t-il quand il apprit que deux années manquaient au compte nécessaire.

Ainsi défilait devant Paul Ferrière toute une humanité moyenne livrée à ses intérêts, à ses appétits, à ses passions. Quand cette clientèle eut cessé de l'importuner, comme il n'était pas encore midi, il ouvrit le dossier d'une affaire qu'il devait plaider à la prochaine session des assises : une affaire d'avortement qui lui vaudrait sans doute un nouveau succès, comme cette dernière affaire d'infanticide qui lui avait valu, par surcroît, les faveurs de Berthe de Chéran. Et il se trouva ramené vers le souvenir de sa maîtresse. Il excellait dans la défense des femmes séduites, puis abandonnées lâchement par leurs séducteurs au moment des responsabilités : avec quelle éloquence vengeresse il flétrissait l'égoïsme masculin et réclamait qu'il ne fût pas laissé hors la loi ! Plusieurs fois l'auditoire enthousiasmé l'avait applaudi à l'audience, lui avait fait une ovation à la sortie. Ces transports l'exaltaient et il se croyait alors une sorte de grand homme — de grand homme de province tout au moins. Et voici qu'il suffisait de revoir en pensée le regard angoissé de Germaine pour que toute cette réputation lui apparût dans sa fausseté, dans son néant. Il se voyait tel qu'il était, pareil à cette troupe sans gloire de clients qui venaient de lui révéler leurs petites turpitudes. Sa profession même, il lui semblait maintenant qu'il ne l'avait jamais approfondie. Il débitait les articles du code en consultations et plaidoiries, comme un épicier son sucre ou sa cannelle en petits cornets. Ne pouvait-il, par ses conseils, par le choix de ses causes, exercer une autre influence ? Mais où donc en puiserait-il l'autorité ? Quelqu'un, jadis, avait attiré son attention sur la probité professionnelle. Il l'avait écouté comme on écoute un sermon à l'église : avec négligence et d'une manière intermittente. Et cependant cette conversation avait dû le frapper, puisqu'elle lui revenait à la mémoire. Quelqu'un, mais qui donc ? Un vieillard, à la campagne, un soir d'été. Le père de Germaine sur la terrasse de la Sapinière, comme il était fiancé à la jeune fille. Les paroles du vieillard l'avaient presque irrité. Il y découvrait alors un certain persiflage. M. Doret ne l'admirait pas. M. Doret, longtemps, lui avait été hostile, avait tenté de détacher de lui sa fille. Ayant échoué, il lui avait fait ensuite bon accueil, mais il l'entreprenait souvent sur l'avenir, sur la nécessité d'appuyer sa vie à des convictions solides.

« Je le supportais mal, se rappelait Paul Ferrière. Il ne m'estimait pas assez. Germaine le pressentait et en souffrait. Que penserait-il de moi aujourd'hui ? »

Mais, son antipathie reparaissant, il se rebiffa intérieurement :

« Après tout, je suis comme tout le monde, et même très au-dessus de la moyenne. Ai-je été intéressé et cupide comme les paysans de tout à l'heure ? Ai-je ruiné ma famille pour une drôlesse, abandonné un enfant naturel, causé du scandale ? Mes peccadilles sont du domaine privé. Si l'on savait le secret de toutes les existences, on serait effrayé de la misère générale. Est-ce ma faute si le mauvais hasard a tiré de l'ombre ce qui devait y rester ? Ce jour-là même, je pensais à rompre une liaison qui déjà ne m'offrait plus d'agrément et commençait à me peser. Il n'y avait qu'à laisser faire le temps. Sans un peu d'hypocrisie l'univers ne serait pas habitable. Il serait intelligent de le comprendre et de ne pas attacher aux choses plus d'importance qu'elles ne le méritent. Ma femme s'en est rendu compte: c'est pourquoi, si elle sait, elle a préféré garder le silence... »

Et cherchant le repos dans sa médiocrité même, il se répéta :

« Je suis comme tout le monde... »

Maintenant, cette découverte, loin de l'humilier, le rassurait, le soulageait, lui faisait accepter son sort. N'était-il pas inutile, dès lors, de remonter le courant ? Il n'y avait qu'à flotter comme un bâton sur l'eau. La vie menait les mortels où ils devaient aller, et toute résistance ne pouvait qu'être vaine.

Quand il fut averti que le déjeuner était servi, il passa à la salle à manger dans ces dispositions inférieures. Il n'éprouvait plus ce dégoût pour lui-même qui lui avait gâté le début de sa matinée : il s'habituait à la situation acquise. Puisque Germaine ne voulait pas rompre le silence, il n'entreprendrait plus rien pour le rompre lui-même. Germaine et les enfants l'attendaient pour se mettre à table. Il embrassa les petits bruyamment, en bon père de famille à qui le foyer apporte une heureuse détente, il s'informa avec sollicitude de la santé de sa femme, mais sans la regarder, en ayant l'air d'être absorbé par les mines de Jean et de Claire. Beaucoup plus tard, pendant le repas, comme il levait les yeux sur elle à la dérobée, — pourquoi ne la regardait-il pas en face ? — il fut surpris de sa pâleur, de toute la douleur inscrite sur son visage. Elle sentit ce regard et, se tournant vers lui, elle rougit comme si elle avait honte. Il ne remarqua pas sa honte, mais cette coloration qui dissipait son inquiétude.

La conversation avait pris son tour normal. Il parlait de ses affaires avec abondance, peignait une humanité assez basse — ne fallait-il pas instruire une femme trop ignorante des réalités de la vie ? — Mais, comme il faisait allusion au crime d'avortement qu'il était chargé de défendre, elle se détourna vers le petit Jean déjà très éveillé, lui donnant à entendre qu'il

était préférable de ne pas prononcer certains mots devant les enfants. Cette leçon muette l'irrita, mais il se contint. Les leçons muettes n'avaient-elles pas le don de l'irriter ? Et comment un enfant de quatre ans pouvait-il gêner la causerie de grandes personnes ? Néanmoins, il prit un autre sujet, un sujet de politique générale où il brilla.

Il but son café rapidement et prétexta un rendez-vous d'affaires pour sortir sans retard malgré la chaleur. Il étouffait chez lui, et le soleil de juillet lui paraissait moins redoutable à affronter que la petite lumière jaillie des yeux de Germaine. Le regard de détresse qu'il avait surpris, du seuil de sa chambre, la nuit précédente, le regard d'épouvante et d'agonie — celui sans nul doute qui avait bouleversé Berthe de Chéran au chalet du garde — le poursuivait : pour lui échapper, il prenait la fuite.

Ainsi vécut-il dans son cabinet ou dehors, les jours qui suivirent, ne reprenant la vie commune qu'aux heures des repas, presque toujours absorbé et le nez dans son assiette ou enchaînant les unes aux autres des banalités, avec cette facilité de parole qui permet aux orateurs de remplir les vides entre les pensées. Il n'osait presque plus regarder Germaine. Avec les enfants il se montrait tour à tour d'une indulgence absolue ou d'un rigorisme étroit.

Le samedi, il rencontra dans la rue M. Artène qui lui servit sa citation de Mme de Sévigné :

— J'ai découvert un portrait de votre femme, mais il date de 1680. Je l'ai découvert dans une lettre de la marquise.

— Vraiment ? demanda Paul avec condescendance pour les lubies de cet original.

— Le voici : « Je trouve des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent ».

Des âmes plus droites que des lignes : sensible aux images, Paul Ferrière apprécia cet hommage adressé à Germaine. A combien de femmes pouvait-il s'adresser, et à combien d'hommes ? Germaine était une exception, et l'on ne compose pas la vie avec des exceptions. Déjà M. Artène, sans transition — ou par une transition dont il était facile de deviner la trame — passait à un autre sujet :

— Vous savez qu'à la matinée de la Préfecture tout le monde a remarqué les assiduités du jeune Marolaz auprès de Mme de Chéran.

— Vraiment ? répéta Paul.

— C'est comme je vous le dis. S'il n'était si joli garçon, je ne lui croirais aucun avenir.

— Est-il si joli garçon ?

— Sans doute, et puis il a vingt-cinq ans. Mais j'estime Mme de Chéran plus sérieuse qu'on ne l'admet généralement.

Et sur ce certificat de bonnes vie et mœurs il fit une pirouette et s'éloigna, laissant Paul tout préoccupé de l'avenir du jeune Marolaz.

Le dimanche, Mme Ferrière reçut la visite successive de Mme Marolaz et de Mme Hétry. Mme Marolaz venait recommander son fils. Elle aussi se préoccupait de son avenir :

— Vous êtes si bien en cour. M. Ferrière obtient du préfet tout ce qu'il veut. N'est-il pas devenu l'avocat officiel de la Préfecture ?

— Point du tout, protesta Mme Ferrière. Les communes lui confient leurs intérêts à cause de sa réputation.

— Vous ne savez pas, madame, à quel point il est apprécié par M. et Mme Hétry.

Celle-ci vint un peu plus tard, portant les compliments comme une brassée de fleurs.

— Que me dit-on, chère madame ? Que vous partez pour la campagne, que vous allez vous installer à Annecy-le-Vieux ?

— Rien n'est encore décidé.

— C'est un exil. Votre mari vous emmène en axil. Attendez les vacances. Vous savez que je reçois tous les jeudis jusqu'à la fin du mois. Des réceptions tout intimes. Vous en serez la reine, comme vous le fûtes à mon bal en avril, et hier à cette matinée dont le succès m'a ravie, je l'avoue. Mme de Chéran a ses partisans. Elle est, certes, jolie, mais je vous tiens pour cent fois plus belle.

Le soir, à table, comme il interrogeait sa femme, d'un ton indifférent et sans la regarder, sur les visites qu'elle avait reçues, celle-ci les énuméra et ajouta avec brièveté :

— Mme Marolaz te recommande l'avancement de son fils. Mme Hétry nous invite à tous ses jeudis.

Ainsi la vie sociale les reprenait-elle avec son trantran ordinaire, sa mesquinerie, son ironie. Il n'y avait plus qu'à se laisser couler. Le temps apporterait son remède habituel d'oubli, et d'ailleurs il était trop tard. Par son silence, Germaine n'avait-elle pas admis le mensonge à son foyer ? Qu'elle ne sût rien, tout serait demeuré dans l'ordre, et il n'y aurait eu, au bout de peu de jours, qu'une rupture de plus entre deux amants et un ménage consolidé — consolidé comme la rente. Puisqu'elle gardait son secret, si elle savait, n'était-ce point pour s'assurer le bénéfice de l'ignorance ? Il en venait

à souiller les mobiles qu'il attribuait à sa femme, comme on trouble une source pure.

Le lundi, dans l'après-midi, il rencontra, sous les arcades pleines de fraîcheur et d'ombre, Mme de Chéran en toilette claire, le cou et la naissance de la gorge dégagés, la peau brillante et appétissante. Comme il la saluait, sans ralentir le pas, elle lui fit un signe d'intelligence qui signifiait clairement : « A demain : n'oubliez pas que c'est demain mardi... » Elle était sûre qu'il viendrait : il la comprenait comme si elle le lui avait dit. Tandis qu'il rentrait, certains détails de leurs rendez-vous lui revinrent à la mémoire et il s'y complut.

Le soir, il parla d'un voyage obligatoire à Genève pour le lendemain. Certes, il n'irait point, il était décidé à n'y pas aller, mais il voulait se donner à lui-même le spectacle de son renoncement. Pouvant rejoindre sa maîtresse, il s'y refuserait afin de se convaincre lui-même de la rupture définitive.

Sa femme ne fit aucune objection à ce voyage. Elle se contenta de le regarder : non qu'il vit ce regard, mais il le sentit posé sur lui. Qu'avait-il besoin de le voir, quand il revoyait sans cesse, où qu'il fût, le regard de détresse, le regard d'épouvante et d'agonie.

Il passa une nuit presque sans sommeil. Il évoquait Berthe de Chéran dans les poses les plus amoureuses et il n'était déjà plus très sûr de ne pas partir pour Genève. Et même il tourna le bouton de la lumière électrique pour vérifier l'indicateur : 8 h. 10 du matin.

Mais, à d'autres instants, le regard de Germaine traversait les ténèbres pour l'atteindre :

« Je sais où tu vas, lui disait-elle avec ses yeux douloureux. Je sais comme j'ai su là-bas, à la Sapinière. Rien de ce que tu fais, rien de ce que tu penses ne peut plus m'échapper aujourd'hui. Je te connais, je lis en toi. Pars si tu veux : tu es libre, et si tu pars je ne romprai pas davantage le silence que je me suis juré de garder. Mais, cette fois, c'est mon cœur et c'est ma vie que tu emporteras avec toi dans tes plaisirs. Tu pouvais ne pas y penser, autrefois, avant que j'aie su. Maintenant, le mal que tu me feras, tu le causeras librement, sciemment, volontairement. Je te vois maintenant, où que tu ailles. Jamais plus tu n'échapperas à mon regard... »

Puis il se rassurait tant bien que mal :

« C'est une hallucination, comme celle de Berthe au chalet du garde. »

Il écartait la vision, il recouvrait de sophismes le désir sensuel qui l'envahissait et le possédait :

« Germaine n'avait qu'à parler. Elle n'a pas voulu d'explications. Tant

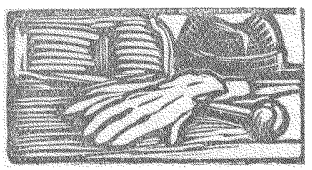
pis pour elle. Je ne demandais qu'à avouer ma faute. Mais je ne puis supporter plus longtemps cette situation fausse. Mon existence est atroce j'ai droit à des compensations. »

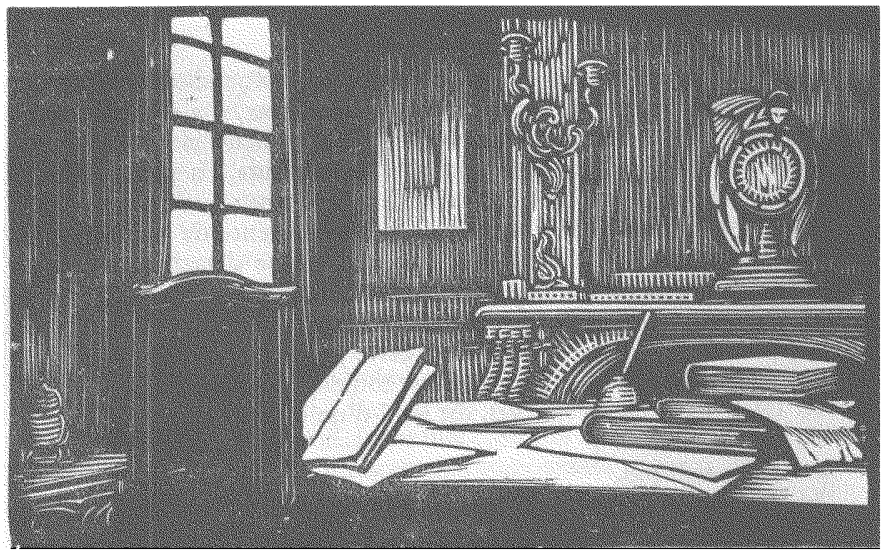
Mais l'hallucination revenait, obsédante.

Le matin le trouva dans ce débat intérieur qui s'éternisait. Il s'habilla en hâte, non sans recherche, choisit une cravate élégante qu'il fixa avec une épingle en brillants donnée jadis par Germaine, — ne se souvenait-il plus de ce cadeau ? — expédia son déjeuner et pénétra dans son cabinet de travail. Pourquoi s'était-il habillé comme s'il devait rejoindre sa maîtresse ? Pourquoi avait-il rangé méthodiquement dans un sac de cuir ses objets de toilette pour les emporter ? N'était-il pas résolu à ne pas aller à ce rendez-vous ? Il changea de place ses dossiers, ouvrit l'un deux, tenta de fixer sa pensée sans y réussir. Machinalement, il regarda la pendule : 7 h. 58. En douze ou treize minutes on peut gagner la gare, et même en huit ou dix en allongeant le pas. Cette fois le choix s'imposait : immédiat, brutal, définitif. Oui, définitif : car il ne se rendrait pas à Genève, comme il s'était rendu au pavillon d'Annecy-le-Vieux, avec une sorte d'inconscience et de gaieté légère. Il n'imaginait point alors la souffrance de Germaine. Il entrait au pavillon comme on entre dans une pâtisserie pour manger des petits gâteaux : c'était presque la même puérilité de jouissance, inoffensive et joyeuse. Tandis que, pour sortir de chez lui, pour courir à ce rendez-vous, il fallait se détourner des yeux de détresse qui le suivraient, il fallait marcher sur un cœur. Germaine avait deviné la rencontre de Genève, comme elle avait surpris les amants au chalet du garde.

Il en était sûr : elle savait tout.

Huit heures sonnèrent. Il se cramponna à sa table de travail, comme pour se retenir à elle. La sueur coulait de son front. Ah ! si Germaine était entrée ! Pourquoi ne venait-elle pas ? Il eut envie de l'appeler, de lui crier au secours. Pourquoi avait-elle gardé ce silence ? C'était sa faute. Tout ce qui s'accomplirait serait sa faute. Huit heures cinq : il prit son chapeau, son sac à main, sa canne et s'élança dans l'escalier.





VIII

UN CŒUR D'HOMME *(Suite)*

Il suivit une rue latérale pour courir plus librement sans être remarqué. A la gare les employés le connaissant — n'était-il pas l'avocat de la Compagnie ? — le laisseraient traverser la voie et monter dans le train sans billet ; en route il régulariserait son départ avec le contrôleur. Certainement il avait le temps. Mais voici que dans sa course il s'arrête. Est-il déjà à bout de souffle ? Les yeux qui le suivent sans cesse se chargent de tant de reproche qu'il ne peut plus avancer. Puis il reprend sa marche rapide : Berthe de Chéran l'attend et le plaisir l'appelle...

Comme il débouche sur la place de la gare, le train siffle et s'ébranle : il est trop tard. Maintenant qu'il ne peut plus rejoindre son plaisir et Berthe de Chéran, Paul Ferrière est aussitôt dégrisé. Plus implacable que le regard douloureux de Germaine, il se voit et se juge. Il reste là cloué un instant, avant de faire demi-tour. Ainsi donc, après la scène du pavillon où sa femme l'a surpris, — comment garderait-il le moindre doute à cet égard ? —

après la scène du jardin où sa femme a supporté héroïquement la présence de sa maîtresse pour préserver du scandale leur foyer, il a été assez lâche pour renouer sans amour sa liaison et même il prétend aimer sa femme uniquement. Le hasard seul, un hasard d'une minute, l'a préservé de la faute volontaire et prémédidée. Il a mesuré sa faiblesse : quelques secondes de plus, et il s'enlisait définitivement dans une existence de trahison et de mensonge, dont il eût été incapable désormais de se détacher. Celui qui descend une telle pente, comment la remontera-t-il ?

M. Artène qui vient de chercher les journaux — car il tient à être le premier renseigné — le surprend dans cette posture d'incertitude :

— Vous avez manqué le train. C'est toujours désagréable.

— Oh ! non, cela m'est égal, dit Paul d'un ton presque irrité.

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas.

M. Artène, étonné, s'éloigne de lui comme s'il lui découvrait une maladie contagieuse :

« Ce Paul Ferrière est un cachottier. Il devait courir à quelque rendez-vous. Mais avec qui, puisque Mme de Chéran n'est pas sa maîtresse ? »

Après avoir tourné sur lui-même comme s'il cherchait sa direction, Paul Ferrière revient sur ses pas, mais il passe devant sa demeure sans s'y arrêter. Il dépose chez un fournisseur son sac à main et s'en va à l'aventure. Il se retrouve dans l'avenue du Pâquier, presque déserte, longe le lac d'un bleu très clair et tout frais, traverse Albigny, prend un petit chemin qui borde la montagne de Veyrier et qui, passant au-dessus des Barattes, le conduit à sa propriété de la Sapinière. Est-ce le souvenir de Berthe qui le pousse par les épaules ? Veut-il revivre par la mémoire les heures du pavillon ? En vain la lumière du matin, caressant les flancs de la montagne que recouvre, comme un voile transparent, une légère brume bleutée, l'invite-t-elle à jouir du temps qui passe. Il marche en proie à son idée fixe, comme un chien de chasse sur une piste.

« Elle a dû passer par ici à son retour, songe-t-il, puisque je ne l'ai pas rencontrée. Mais elle avait dû venir par Annecy-le-Vieux. »

Et il se penche sur les buissons de la route, comme pour les interroger. Mais *elle*, ce n'est pas Berthe de Chéran. Il arrive à la Sapinière et trouve la maison fermée. Il n'y est pas retourné depuis le jour tragique. Elle aussi a dû trouver la maison fermée. Alors elle a poussé la porte du jardin pour se rendre à la ferme et s'y reposer en demandant si l'on n'avait point de nouvelles de son mari. A la ferme, on lui a répondu qu'on n'avait pas vu Monsieur. Inquiète, elle a dû commencer ses recherches. Il lui avait dit

où il allait, et même il l'avait invitée à l'accompagner. Il avait osé, certain de son refus, l'inviter à l'accompagner. De quoi se serait-elle méfiée ? Au pied d'un chêne, il y avait deux bicyclettes, mal cachées, trop mal cachées par les feuillages. Elle s'est approchée des machines, a reconnu celle de Paul. L'autre est une bicyclette de femme. Est-ce à ce moment-là qu'elle a laissé tomber son bouquet de fleurs des champs ? A ce moment-là, ou ne serait-ce pas un peu plus tard en repassant au même endroit ? Elle se dirige ensuite vers la forêt, — il avait été question d'une coupe de bois — et peut-être son mari était-il venu s'entendre avec un marchand à ce sujet, elle arrive à la hauteur du pavillon, elle entend des voix, elle s'approche, elle passe devant la croisée ouverte pour gagner la porte d'entrée. Elle regarde sans penser à mal : Berthe demi-nue se recoiffe et Paul, — son Paul — assis dans un fauteuil, fume une cigarette en jouissant du spectacle. Les yeux, les grands yeux innocents se remplissent d'épouvante. Cependant elle a la force de ne pas crier, elle a la force de s'en aller...

Il a reconstitué la scène, comme un juge d'instruction recompose le crime.

Paul a suivi le parcours qu'elle a dû suivre. Il s'est arrêté devant le pavillon dont les volets sont clos. Ce qu'il voit, lui, ce sont les pauvres yeux d'épouvante et de détresse, tels qu'il les a vus quand il est entré dans la chambre de sa femme. Il n'a plus aucun doute sur ce qui s'est passé.

« Et ce matin, se dit-il avec dégoût, je la trahissais encore. »

Il retourne à la ferme, ramène le fermier et son fils, leur montre le chalet du garde :

— Il faut me jeter ça par terre. C'est vieux, c'est pourri. J'ai besoin de l'emplacement pour en faire une pépinière.

— Oh ! bien, monsieur : on démolira après la moisson.

— Non, non, tout de suite. Aujourd'hui ou demain.

Il croit surprendre un imperceptible sourire sur le visage rasé du fermier. Celui-ci connaît-il le secret du pavillon ? Sait-on jamais, avec ces paysans fermés ?

— Je vous donne le bois, reprend-il, si vous démolissez sans retard.

Les deux hommes évaluent les matériaux. L'aubaine est d'importance :

— Bien, monsieur. On s'y mettra tout à l'heure, mais ce sera pour vous faire plaisir.

— Combien de temps vous faudra-t-il ?

— Oh ! c'est plus vite détruit que construit. Deux ou trois jours.

— Après vous ferez passer la charrue afin de mettre le terrain en état. Nous nous installerons prochainement à la Sapinière : il faut que ce travail soit terminé.

— Bien, monsieur, on fera le possible.

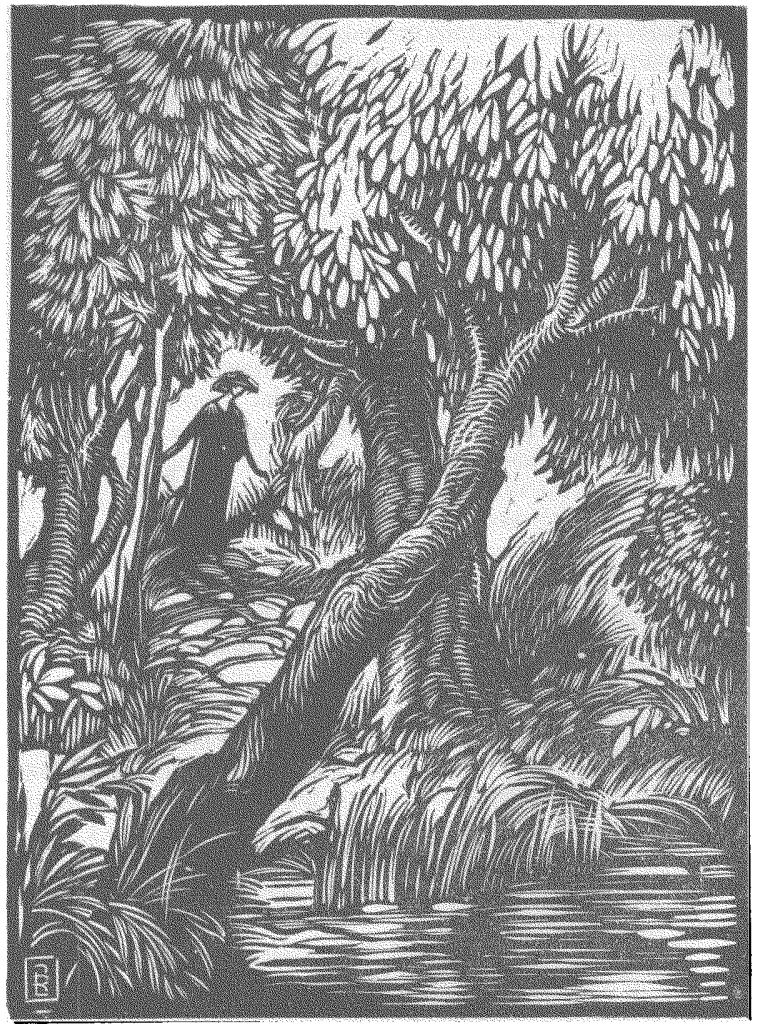
Car un paysan ne s'engage jamais. Et, de nouveau, Paul Ferrière croit démêler sur la face glabre l'imperceptible sourire ironique. Mais peu lui importe : n'a-t-il pas supprimé le passé en ordonnant d'arracher du sol ces planches et de bouleverser le sol même ? En s'éloignant du pavillon, il respire plus librement.

« Comme la passion, ou le caprice, — ce n'était qu'un caprice, — songe-t-il, nous égare ! Cette propriété appartient à ma femme. C'est le pays de son enfance. Et c'est là que je recevais ma maîtresse. Que de mensonges et de bassesses représente l'adultère ! »

Il revient vers la maison. La terrasse, contenue par une balustrade, lui livre une perspective étendue sur le lac et les montagnes. Le soleil, déjà haut, allume des étincelles à la surface polie de ce lac uni comme un miroir. Paul, insensible à la nature, s'est assis sur un banc et remonte en pensée le courant de ses jours.

Sur cette terrasse il s'était fiancé, un soir de mai, en présence de M. et Mme Doret qui avaient enfin approuvé le choix de leur fille. Et il revoit une jeune fille si harmonieuse de mouvement, si fraîche de teint, d'une grâce si fondue et si pure, d'une expression si droite et candide, qu'il se demande maintenant comment il a pu demander sa main. Qui était-il pour offrir son avenir à cette enfant ? On l'appelait le beau Paul Ferrière. Il passait pour riche, bien qu'il le fût moins qu'elle. Tout lui avait souri, tout lui avait été facile : l'existence, la carrière, le plaisir, et pareillement le mariage. Une chance continue avait arrangé ses aventures. Ses liaisons légères s'étaient dénouées sans tragédie. Une de ses maîtresses, mariée, s'étant crue enceinte, ne l'avait-il pas engagée à se réconcilier avec son mari ? N'était-ce pas le meilleur moyen d'éviter un esclandre ? Elle s'y était résolue, pour reconnaître ensuite son erreur, et il en avait profité pour rompre avec elle.

Tous ces souvenirs amoureux lui donnent la nausée. Il ne voit plus en eux que leur tare, comme on découvre le ver dans un panier de belles pêches dont aucune n'est épargnée. Tous commencent dans la joie inconsciente et finissent dans l'amertume et la trahison. N'est-ce pas la courbe normale de toutes les amours qui finissent et toutes les amours ne finissent-elles pas ? Si Germaine Doret avait pu découvrir d'un coup le passé de son fiancé, quelle honte eût été la sienne, et comme elle se fût enfuie ! A



moins qu'elle n'eût gardé le silence — déjà. Les jeunes filles sont si singulières, les femmes sont si étranges. Il y a en elles des trésors d'indulgence, de pitié, de tendresse. Peut-être, pour les connaître, faut-il leur avoir infligé la souffrance. Peut-être l'inexorable vie, pour se perpétuer, exige-t-elle leur sacrifice ? Car son passé n'est-il pas celui de la plupart des jeunes gens ? N'est-il pas admis que jeunesse doit se passer ? Le mariage n'est-il pas ainsi fondé, la plupart du temps, sur une erreur initiale dont bénéficie le mari ?

Quelqu'un, cependant, voyait clair en lui, se défiait de lui, de ses gentillesses, de son humeur accommodante, de sa promptitude à accepter les événements sans réagir : le père de Germaine. Les premiers temps qu'il venait à la Sapinière, avant ses fiançailles, il devinait, sous les dehors aimables, l'hostilité de M. Doret. Par toutes sortes de flatteries il essayait de le séduire. M. Doret lui résistait, quand sa fille, déjà, ne défendait plus son cœur. Le vieillard lui posait des questions embarrassantes, provoquait des causeries sérieuses, où il fallait donner son avis sur la vie sociale, sur le mariage, sur la métaphysique, sur la religion. Sans doute Paul ne soutenait-il aucune opinion subversive : mais il s'apercevait avec un certain agacement qu'il n'avait jamais beaucoup réfléchi sur les choses essentielles et qu'il se contentait fort bien des opinions reçues dans son milieu, comme il clarifiait les arguments de ses dossiers d'avocat.

— Jeune homme, il vous manque un peu de méditation, disait M. Doret avec un sourire de bienveillance qui atténuait sa leçon. Je vous engage à lire Bonald, Joseph de Maistre, Auguste Comte, Le Play, Fustel de Coulanges.

— Je les ai lus, protestait Paul qui avait, en effet, de la lecture, mais de la lecture rapide et superficielle.

— Alors, il faut les relire. Mais ce sont les écrivains religieux, surtout, qu'il faudrait épuiser. La *Somme* de saint Thomas, par exemple. Il est vrai qu'à elle seule elle réclamerait des années.

— Vous voyez bien, triomphait Paul.

Et la discussion s'achevait gaiement, au vif agrément de ces dames qui redoutaient de la voir s'envenimer.

Paul, maintenant, regrette de n'avoir pas assez causé avec M. Doret, de n'avoir pas profité de son expérience, de sa haute sagesse, de sa culture très étendue. Nul doute qu'il eût formé l'esprit de Germaine. Et Paul comprend mieux, par lui, la force d'âme que celle-ci a tout à coup révélée dans leur crise domestique. Mais il le jugeait plutôt sévère de mœurs et rigide ; peut-il lui attribuer cette préparation à un silence qui exclut la plainte et la révolte ?

Il se lève, en proie à une grande agitation intérieure, comme s'il avait peur de voir apparaître devant lui sa fiancée. Ne le regarde-t-elle pas déjà avec les yeux de détresse dont la vision le poursuit ? N'a-t-il pas dès lors commencé de lui faire du mal ? Les années de son mariage défilent maintenant devant lui : années trop faciles encore, heureuses, certes, mais presque banales dans le bonheur même, parce qu'il les a laissées couler sans les retenir, parce qu'il n'a pas assez profité d'elles pour composer une union indissoluble de corps et de cœur. L'allaitement du petit Jean fut la cause de leur première querelle. Il prétendait imposer une nourrice à son enfant ; Germaine voulait avoir l'honneur de nourrir elle-même. Il céda, mais il s'estima lésé. Privé de sa femme, il fut accessible aux plus basses tentations et n'y résista pas toujours. Dégoûté de ce souvenir, il quitte la terrasse et s'en va sur le chemin.

Le village d'Annecy-le-Vieux, assez éloigné de la Sapinière qui touche aux pentes de la montagne de Veyrier, est très éparpillé. Un groupe de bonnes vieilles maisons savoyardes aux toits de tuiles brunes sert de cortège à l'église, tandis que des villas et des bâtiments de fermes s'étagent le long du coteau. L'église est sans caractère, mais à côté d'elle le clocher, séparé, adossé à la mairie, pareil au beffroi des villages flamands, élève sa tour ajourée aux fenêtres romanes.

Paul Ferrière, errant au hasard, traverse e village. Fatigué, il cherche où s'asseoir, où se reposer. Il est plus de midi, il n'a pas déjeuné, il n'a pas faim, mais il est très las. La porte de l'église est ouverte : elle n'est jamais fermée. Il entre, il tombe assis sur un banc.

C'est dans cette église qu'il s'est marié. Germaine, dans sa robe blanche, était d'une beauté de madone, presque trop immatériellement belle, car il se sentait pris, à côté d'elle, d'un respect nouveau qui transformait son amour. Ce sentiment qui s'était emparé de lui, que n'en avait-il compris le caractère ?

Souvent aussi, et presque tous les dimanches — sauf certains dimanches de chasse — il accompagnait sa femme à la messe. Lui-même, s'il n'était pas croyant, ou si peu, ou si mal, se plaît volontiers aux signes extérieurs de la religion. N'était-ce pas encore une hypocrisie, si la religion n'avait pas pénétré son être intime, n'inspirait pas ses actes ? Ou bien n'apportait-il pas, avec sa présence, un commencement de bonne volonté ?

La chaleur, au dehors, était devenue pénible. Il trouve sous la nef une fraîcheur agréable et calmante. Quelque temps, il jouit de ce bien-être du lieu saint, presque sans penser, comme un voyageur surpris par

l'orage s'installe avec satisfaction dans un refuge. Puis ses pensées recommencent de l'agiter. Pour se fuir lui-même il prend sur la banquette un livre d'heures oublié et le feuillette. Les psaumes de la Pénitence fixent son attention : il relit, après l'avoir lu, le psaume 31 :

Beoti quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata (Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les fautes ont été pardonnées).

Dans un éclair il aperçoit l'utilité de la confession qui permet de recommencer la vie, qui offre à toute vie désemparée, prête à sombrer dans l'abîme. un point d'appui, un support, la possibilité d'un nouveau départ. Ce qu'il ne peut pas avouer à Germaine sans la bouleverser dans sa pudeur et sa dignité, tout le triste fond humain dont il a honte et dégoût, il le pourrait avouer à un prêtre. Cependant il s'en tient à cette découverte. Il n'aspire qu'au pardon de Germaine, à sa réconciliation avec Germaine, au nouveau départ avec Germaine pour la vérité.

Continuant la lecture du paroissien, il arrive à l'évangile selon saint Matthieu qui se dit le jour des Rameaux. Et ces paroles du Christ aux apôtres l'arrêtent plus longtemps encore : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible). *Veiller et prier* : ainsi la sagesse éternelle met-elle en garde les hommes contre leur faiblesse. Il n'avait ni veillé ni prié : comme la plupart des hommes, il s'abandonnait à la vie. Pour le réveiller du sommeil ancien de sa volonté, il avait fallu le silence de Germaine, ce silence plus terrible et angoissant que toutes les paroles, ce silence chargé d'un mystère où il se débattait, comme une mouche dans la toile, se prenant davantage à chaque mouvement, à chaque réflexion.

Combien de temps est-il demeuré dans l'église d'Annecy-le-Vieux ? Il n'a plus la notion de l'heure. Deux ou trois femmes sont entrées et sorties, venues, entre leurs travaux, réciter une dizaine de chapelets ou marmonner quelques oraisons, pour la plupart sans doute destinées à l'obtention de quelque bienfait temporel. Elle ont passé devant lui comme des ombres à peine distinctes. Quand il se décide à sortir, du seuil il voit le soleil déclinant atteindre de biais les montagnes. Alors il se reproche de s'être attardé : Germaine a pu croire qu'il était parti pour Genève, et ses yeux douloureux n'ont-ils pas pénétré le but de ce voyage ? Le train du soir qui l'eût ramené arrive à Annecy vers dix heures. Il faut qu'auparavant il soit rentré chez lui, afin qu'elle ne puisse conserver aucun doute. Et com-

ment lui expliquera-t-il l'emploi de cette journée livrée tout entière au passé ? Elle ne lui posera aucune question, mais il lui appartient de tranquilliser enfin ce cœur torturé. Ce sera l'occasion d'obtenir ensemble son secret et son pardon.

Il est huit heures du soir quand il rentre chez lui. A la salle à manger la table n'est pas encore desservie, mais il n'y a personne.

— Où est Madame ? s'informe-t-il auprès de la femme de chambre.

— Dans la chambre des enfants.

Il ouvre doucement la porte. Germaine, lui tournant le dos, fait réciter leur prière du soir à Jean et à Claire en chemise de nuit. Les petites voix hésitent et c'est Germaine qui reprend ou complète chaque phrase. Elle en est à la fin : *mais ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.*

Paul, en lui-même, répète :

« *Ne nous laissez pas succomber à la tentation* ; est-ce le hasard seul qui, ce matin, m'a fait manquer mon rendez-vous ? *Délivrez-nous du mal.* Oui, délivrez-nous du poids du mensonge qui nous oppresse, de l'abîme de silence qui s'est creusé entre nous. »

Puis, d'une voix qu'il s'efforce de rendre naturelle et même gaie, il souhaite le bonsoir à sa femme et à ses enfants.

— Papa, crient Jean et Claire qui, pieds nus, se précipitent, heureux de cette occasion de ne pas se coucher encore.

Germaine s'est retournée presque effrayée. Mais elle a eu peur, elle tremble, elle est toute décolorée, et ses yeux révèlent une telle angoisse ! Tant d'émotion est-elle naturelle pour un simple retour anticipé ?

— Je croyais, murmure-t-elle en essayant de sourire, que le train de Genève n'arrivait que plus tard. J'ai été surprise.

— Je ne suis pas allé à Genève.

— Ah ! dit-elle très vite, et la tristesse de ses yeux s'atténue.

Du moins il a cru surprendre dans le regard une flamme plus vive, mais l'expression des yeux est si fuyante, Il ajoute :

— J'ai passé la journée à Annecy-le-Vieux.

Et il retrouve les pauvres yeux douloureux du premier regard. Pourquoi ont-ils repris leur expression d'angoisse et d'épouvante ? Germaine ne devine-t-elle pas qu'il lui apporte un cœur transformé ? Mais, à chaque mot qu'il prononce maintenant, il ne peut que lui faire du mal. La journée qu'il a passée à Annecy-le-Vieux, comment n'évoquerait-elle pas ses trahisons ? Il comprend trop tard l'effet que son explication a dû produire.

Il est revenu pour se confesser à Germaine et la supplier d'oublier, et voici qu'il continue de la tourmenter.

— Veux-tu, reprend-il, que nous nous installions à la Sapinière ? Les enfants seront au bon air et j'étouffe ici.

Ne va-t-elle pas comprendre pourquoi il étouffe ici ? Comme si elle était résolue à ne jamais rien lui refuser, elle répond d'un air indifférent :

— Je veux bien.

Il lui a proposé de revenir avec lui au lieu même où il l'a trompée. Son indélicatesse lui apparaît brusquement, le bouleverse, le consterne. Tout ce qu'il propose, tout ce qu'il dit, tourne à son désavantage. Comme il est malaisé *de se délivrer du mal* à soi tout seul ! Et Germaine a accepté sans protestation. Elle a murmuré d'un ton glacé : *Je veux bien.* Une fois de plus, l'occasion de savoir lui échappe. Mais toujours elle lui échappera. Il en a désormais la certitude. Germaine ne parlera jamais. Et pourtant il faut qu'elle parle : leur réconciliation, leur bonheur, leur salut est à ce prix.

IX

UN CŒUR DE FEMME

GERMAINE avait donc consenti sans objection à quitter Annecy pour s'installer à la Sapinière.

Jadis elle aimait cette maison de campagne où elle avait passé son enfance toute choyée par ses parents, où elle s'était fiancée à Paul, où, depuis son mariage, elle vivait avec lui d'une vie plus intime, loin des visites et des clients, dans la paix des champs et des bois, en face du spectacle qu'offraient, de la terrasse, le lac et les montagnes, et que renouvelaient sans cesse les changements de lumière. Jadis, c'était presque hier. N'allait-elle pas retrouver cette douceur ancienne et s'épanouir à nouveau ? Etait-ce la chaleur qui l'avait amaigrie et pâlie ? Sans doute un air plus vif raffermirait-il sa santé. Chaque année c'était elle qui demandait à Paul d'avancer leur départ d'Annecy : pourquoi, cette année, se serait-elle résignée à prolonger son séjour à la ville ?

Comme autrefois, elle allait et venait dans la maison, en active ména-

gère, et menait elle-même ses enfants à la promenade. Elle choisissait les chemins qui vont au village ou vers le lac, non plus ceux qui conduisent à la forêt et sur la montagne qui avaient autrefois ses préférences. Mais, tandis que les petites joues de Claire et de Jean prenaient au vent salubre de fraîches teintes d'incarnat, elle continuait de dépérir lentement.

Son mari suivait avec inquiétude les progrès du mal mystérieux qui la minait. Ce mal était-il mystérieux pour lui ? Bien des femmes, cependant, souffrent de maux mal définis qui les consument. Plus d'une fois il lui proposa de consulter leur médecin. Elle refusa presque durement :

— A quoi bon ? Je n'ai aucune maladie.

— Tu souffres pourtant : je le vois bien.

— Mais puisque je n'ai aucun mal.

Ce ne pouvait être que son secret qui, peu à peu, usait ses forces, l'épuisait ; peu à peu elle en mourrait. Mais il avait renoncé par découragement à en obtenir l'aveu. Puisque, à son retour d'Annecy-le-Vieux, il n'avait su prononcer que des paroles maladroites et cruelles qui la blessaient au lieu de vaincre enfin son silence, comment retrouverait-il l'occasion perdue ? Il cherchait à sa confession un cadre ou un préambule, ne pouvant imaginer de l'aborder directement, car il n'était pas encore parvenu à cette simplicité de cœur qui ouvre les voies à la vérité.

La solitude dont il espérait un rapprochement accusait davantage leur séparation. Ils n'habitaient pas la même chambre, ainsi qu'ils en avaient l'habitude les années précédentes, sauf pendant les périodes où elle avait nourri ses enfants, et cet arrangement s'était conclu par une sorte de convention tacite. Lui, n'ayant pas réussi à faire d'elle sa confidente, s'enfermait dans la bibliothèque pour travailler ou lire l'un ou l'autre des ouvrages rassemblés avec goût par M. Doret. Plusieurs fois par semaine, il descendait à la ville pour y plaider ou pour y recevoir ses clients. Il y rencontrait l'une ou l'autre de leurs relations, mais les témoins de son passé lui étaient à charge et il ne montrait plus, dans son accueil, cette bonne humeur qui lui attirait les sympathies.

M. Artène, bien que sensible à sa dernière rebuffade, ne renonça pas à l'aborder, car il avait une nouvelle sensationnelle à placer :

— Le jeune Marolaz a eu de l'avancement.

— Je m'en réjouis.

— Vous savez qu'il le doit à la jolie Mme de Chéran. Elle est toute-puissante à la préfecture. Elle ne manque pas un des jeudis de Mme Hétry. Et comment va la belle Mme Ferrière ?

— Très bien, je vous remercie.

Et Paul coupa court à l'entretien. Ce rapprochement des noms de sa femme et de son ancienne maîtresse lui avait donné un haut-le-cœur. Jadis, il n'y avait pas si longtemps encore, il se montrait plus accommodant.

Quelques jours plus tard, il rencontra Mme Hétry, flanquée de sa fidèle dame d'honneur ou de compagnie, Mme Marolaz.

— Eh bien ! monsieur le sauvage, on ne vous voit plus.

Il s'excusa sur son installation à la campagne.

— Oui, oui, reprit la très aimable préfète. Nous savons ce que cela veut dire : les amoureux n'ont besoin de personne. Est-ce beau, un ménage si uni après deux enfants ? Mais nous irons troubler votre tête-à-tête.

Elle se tourna vers Mme Marolaz pour quêter son approbation :

— N'est-ce pas, chère amie ?

— Mais certainement, appuya la dame d'honneur avec componction. Annecy-le-Vieux n'est pas éloigné. La voiture de la préfecture...

— Non, non, nous irons à pied et en chœur rendre visite à Mme Ferrière. Toutes les habituées de mes jeudis. Vous savez que Mme de Chéran n'en manque pas un.

De nouveau elle interpella sa compagne.

— Votre fils, madame, lui fait deux doigts de cour. Il a raison, il n'est pas marié. Il faut bien que jeunesse se passe. Mme de Chéran sera du voyage : n'est-ce pas, cher monsieur ? Elle est bien jolie, Mme de Chéran, un peu coquette, mais bien jolie. Vous, le sort vous a gâté avec Mme Ferrière.

Exaspéré, Paul écarta l'importune menace :

— Mme Ferrière est malade et ne reçoit personne. Elle sera désolée, croyez-le bien.

Ces dames se confondirent en regrets, montrèrent des mines apitoyées, réclamèrent des détails, demandèrent des nouvelles.

Le hasard enfin — inévitable dans une petite ville — mit dans la rue Paul Ferrière en face de Mme de Chéran, toujours appétissante, le cou dégagé et la peau moite. Déjà il la dépassait avec un salut, quand elle l'interpella :

— Monsieur Ferrière, j'ai un mot à vous dire.

Par politesse il s'arrêta, mais, cette fois, il ne pensait qu'à Germaine. Elle eut un sourire ambigu :

— Alors vous avez manqué le train l'autre mardi.

Une indiscrétion de M. Artène l'avait sans doute renseignée. Cependant, Paul ne trouvait pas sa réplique. Le drame intime qu'il vivait le désarmait.

— Tant pis pour vous ! reprit-elle. Vous savez ce que vous avez perdu.

— Je le sais, madame, dit-il assez piteusement.

Mais, loin d'abuser de son triomphe, elle en montra brusquement un vif dépit. Le goût de l'amour a bien vite fait de transformer les caprices que l'on croit les plus passagers. D'une voix changée, d'une voix langoureuse, elle avoua :

— Non, Paul, c'est tant pis pour moi. Car je vois bien que vous ne m'aimez plus.

— Madame...

L'avait-il jamais aimée ? Il la regardait comme une étrangère. Il se sentait libéré d'elle et ne comprenait plus le désir qui l'avait poussé si impérieusement vers la gare, le matin du rendez-vous de Genève. Voulut-elle lui laisser de leur liaison un souvenir sans aigreur et dissiper elle-même la vision néfaste qui les avait séparés ? Fut-elle inspirée par une horreur instinctive de la tragédie à laquelle elle avait failli être mêlée, ou par un autre sentiment plus obscur de générosité envers cet amant qui lui donnait des regrets dont elle ne craignait pas l'aveu, ou tout simplement par le besoin de rétablir la vérité ? elle ajouta pour le retenir encore :

— Avant de vous quitter, Paul, je tiens à vous dire que là-bas au pavillon — notre pavillon...

— Il n'existe plus.

— Ah ! vous l'avez détruit ? Eh bien, là-bas, je n'ai rien vu.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Absolument. La frayeur me donne ainsi des visions. Au revoir, Paul.

— Adieu, madame.

— Oui, adieu, puisque vous le voulez.

Elle acceptait sans vanité que la rupture vînt de lui, et non d'elle, malgré l'argument que lui avait fourni, sans le savoir, M. Artène. Ainsi fut consommée, dans la rue, cette rupture.

Paul, ce soir-là, remonta à la Sapinière le cœur plus agité encore. Il ne revoyait plus sa femme sans appréhension, mais il attendait de chaque jour l'occasion de vaincre son silence et de rebâtir leur vie sur le pardon. Voici qu'un mot de Mme de Chéran, dit presque avec solennité et dans un moment grave où elle ne devait pas songer à mentir, remettait tout en cause. Que Germaine eût passé devant le chalet du garde et surpris leur rendez-vous, il n'en avait jamais eu, comme preuve, que la vision de son ancienne maîtresse, et celle-ci l'attribuait à la peur, en niait spontanément la réa-

lité. De la connaissance de sa trahison, Germaine n'avait jamais donné aucun témoignage. Au contraire, tous les témoignages attestaient son ignorance : son accueil naturel au retour, sa rencontre avec sa rivale, et cette nuit même où elle s'était donnée — donnée ou laissé prendre sans défense ? De nouveau, les doutes le tourmentaient sur le chemin de sa maison. Et quand il revit sa femme, de nouveau il ne douta plus. Constatant les traces chaque jour plus évidentes de son dépérissement, il se répéta avec tristesse :

« Je ne puis la laisser mourir. Mais que faire ? »

Que faire ? Puisqu'elle ne parlerait pas, puisqu'elle ne voulait pas parler, c'était à lui d'arracher le voile qu'elle jetait sur le passé : « Oui, lui dirait-il, — et que de fois, dans ses allées et venues sur la route, il se murmurait à lui-même ce qu'il lui dirait ! — j'ai trahi la femme la plus fidèle, la plus aimante, la plus digne d'être aimée et, crois-moi, la plus aimée. Je l'ai trahie pour une pauvre petite créature de peu de poids, dont elle n'a plus rien à redouter, et pas même un souvenir. Je ne chercherai pas d'excuse. Je ne suis qu'un homme, vaniteux, faible et sensuel comme la plupart des hommes. Toi, tu ne peux comprendre. Le mal est en dehors de toi. Mais tu peux, si tu m'aimes encore, me pardonner, oublier. Je suis devenu, à cause de tes pauvres yeux de douleur, un homme nouveau. Aide-moi, mon amie. Sans toi, je n'ai pas de force. Avec toi, peut-être vaudrais-je mieux. Mon amour pour toi a grandi de toute la conscience de mon injustice. Je le sens en moi, plus profond et plus fort qu'au temps de notre bonheur. Je connais mieux ton cœur à présent, et le mien, hélas ! Maintenant tu seras heureuse. Germaine, écoute-moi. Ce n'est plus le temps du silence... »

Il était décidé à s'accuser lui-même quand l'affirmation de Berthe de Chéran le venait sournoisement paralyser, lui représentant le danger d'avouer une faute ignorée et de troubler une vie dont le drame intérieur n'existait que dans sa propre imagination.

Le temps passait et il continuait de se taire, lui aussi. Il y avait six semaines que sa maîtresse était venue au chalet du garde pour la dernière fois.

Juillet s'achevait dans une série de beaux jours. Le soir, de la terrasse, les habitants de la Sapinière pouvaient voir au soleil couchant le lac et le ciel rivaliser d'éclat. Mais Germaine ne redescendait de la chambre des enfants, après avoir procédé à leur coucher, que pour souhaiter le bonsoir à son mari et tendre le front à son baiser. Fatiguée, n'était-il pas naturel qu'elle abrégeât les veillées ? Paul, au contraire, demeurait longtemps à

suivre la montée des ombres, attendant quelque événement qui le *délivrerait du mal*.

Il crut, un jour, avoir trouvé la solution. Comme il sortait de la bibliothèque pour prendre l'air avant le dîner, il aperçut Germaine au jardin. Elle émondait ses rosiers et dans ce travail elle gardait cette démarche souple et fière qu'il aimait en elle, la comparant volontiers à une Diane. Comme elle se retournait de son côté, il ne remarqua plus que sa pâleur et sa maigreur qui lui causaient tant d'alarmes. Il l'appela :

— Ecoute, Germaine, lui dit-il, et sa voix tremblait comme s'il allait prononcer des paroles importantes, il fait bon ce soir. Viens te promener avec moi ?

A cause de sa propre émotion, il ne distingua pas celle de sa femme. Surprise de cette proposition, car ils ne sortaient plus ensemble, elle commença pas l'éluder mais avec une ébauche de sourire :

— Les enfants me réclament.

— Ils sont sages. Françoise veille sur eux. Et nous n'irons pas loin.

Elle n'avait plus aucun prétexte. Elle ne voulut pas prendre de chapeau. Elle ne craignait pas les ardeurs du soleil couchant. Pour la première fois de l'année, ils marchaient côte à côte à travers les vergers dont ils connaissaient tous les arbres. Fût-ce pour lui montrer sa liberté d'esprit, elle se réjouit de la prochaine récolte de mirabelles et d'abricots qui promettait aux enfants de nombreux pots de confitures. Ainsi parvinrent-ils au sentier qui menait au bois de sapins.

— Où me conduis-tu ? demanda-t-elle comme si elle ne pouvait deviner le but de leur promenade.

Anxieux, il suivait ses mouvements, comme le chasseur ceux de la perdrix qu'il approche. Bien qu'il ne l'effleurât pas, il la devinait toute frémissante et croyait entendre les battements précipités de son cœur. Peut-être marchait-il trop vite. Cependant elle ne se défendait pas. Et il songeait :

« Là-bas, elle parlera enfin. Ou c'est moi qui parlerai. »

Il était certain qu'elle ne résisterait pas à cette confrontation. Comment ne l'avait-il pas encore imaginée ?

— Allons, répondit-il, jusqu'à la forêt. Tu ne lui as pas encore rendu visite.

— Je veux bien, fit-elle simplement.

Il l'observait, guettant sa réponse, mais il ne put relever sur son visage aucun signe nouveau d'altération, et s'étonna d'une acceptation aussi spontanée.

A la lisière du bois, elle ne manquerait pas de chercher des yeux le pavillon invisible. Il la regardait ; elle ne témoigna d'aucune surprise. Peut-être était-elle déjà venue là, toute seule, poussée par cet instinct obscur que nous avons de nous détruire nous-mêmes en cultivant notre douleur. Et il continua de la fixer, tandis qu'il lui expliquait le changement de lieux que sans doute elle avait remarqué et dont elle refusait de parler.

— Le chalet du garde a disparu. Il ne servait plus à rien. Je l'ai fait jeter bas. Nos fermiers se chaufferont tout l'hiver avec ses vieilles planches. Tu ne tenais pas à le conserver ?

— Non, dit-elle, je n'y tenais pas.

Et, comme pour lui montrer qu'il ne vaincrait pas son silence, elle le dépassa de quelques pas et marcha sur l'emplacement de l'ancienne maisonnette où la charrue avait passé. Stupéfait, atterré, il l'accompagnait des yeux. Sa dernière expérience échouait. Il ne saurait jamais d'elle le secret qui la consumait. Ou peut-être s'était-il égaré lui-même et Berthe de Chéran avait-elle comme elle en avait convenu, inventé dans sa frayeur sa vision.

Déjà, ayant franchi l'espace découvert, Germaine disparaissait sous les arbres, puis reparaissait. Il la suivait aisément à sa robe claire.

Le soir montait de la plaine, un beau soir d'été, suave et doux, dont ils pouvaient distinguer, entre les branches, la lumière qui traversait la lisière et déposait des taches blanches sur les fûts et le sol. Le bois leur faisait bon accueil, les entourait, comme une assemblée amicale. Autour d'eux les sapins levaient leur mille bras en geste de bénédiction. Il en était d'antiques et de vénérables qu'une mousse recouvrait, et dont le jet semblait se perdre au-dessus de la masse des frondaisons.

Germaine attendit son mari. Elle s'appuyait à l'un de ces troncs colossaux qui semblait la protéger comme un bon génie de la forêt.

— Rentrons, dit-elle, les enfants doivent nous réclamer.

Elle donnait le signal de la retraite. Il ne souleva pas d'objection. Le silence de Germaine l'avait gagné. C'était fini : il n'y avait plus qu'à rentrer en effet. Cependant il regardait sa femme, ainsi appuyée à l'arbre géant, avec une tristesse infinie. Les taches claires du couchant avaient disparu. Maintenant des vapeurs violettes envahissaient le bois, tendaient leurs voiles légers qui semblaient descendre des branches sur le sol bruni.

Désespérant de lui arracher un aveu, il la suivit dans le sentier. De nouveau ils traversèrent l'emplacement du pavillon. Alors il fut tenté de se rapprocher d'elle. Une sorte de fureur s'empara de lui. Sur le lieu même de sa trahison, s'il prenait Germaine dans ses bras, s'il cherchait ses lèvres,

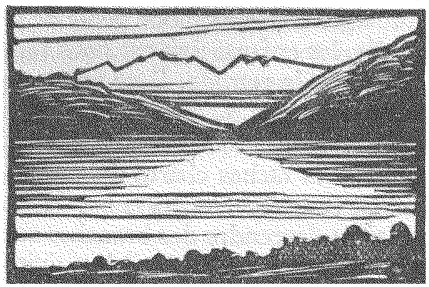
comment ne lui résisterait-elle pas ? Cette fois il tenait sa preuve ; cette fois il sortirait de l'affreuse incertitude où il se débattait depuis tant de jours : enfin il connaîtrait la vérité. A ce moment précis elle se retourna. Lut-elle dans les yeux de son mari la tentation : il crut retrouver dans le regard de Germaine cette expression d'épouvante, d'agonie qui le poursuivait depuis la nuit où il l'avait possédée. Et subitement dégrisé, il eut honte de lui-même.

Ils débouchèrent dans les vergers qui les ramenaient à la maison. Là ils se trouvèrent tout à coup en face de toute la beauté du couchant. Les sommets des montagnes étaient encore embrasés et tout le bord du ciel se teintait de couleurs qui, par d'insensibles dégradations, passaient du violet à l'or. Le lac reflétait ces mille nuances en les atténuant. C'était l'heure où le soir répand sur la terre sa paix sereine après le travail. Paul Ferrière se détourna de ce spectacle comme si toute cette paix n'était pas pour lui. Son découragement était profond, infinie sa détresse. Devant lui, Germaine pressait le pas comme si elle avait hâte de rentrer. Déjà l'éclat du soir se fondait. La terre, que l'ombre recouvrait, prenait une expression de recueillement grave.

Le petit Jean, qui jouait sur la terrasse, dès qu'il aperçut ses parents courut à leur rencontre et se jeta dans la robe de sa mère qui marchait devant :

— Maman et papa ensemble, cria-t-il comme si c'était là un événement.

Ensemble ? Avaient-ils jamais été plus séparés ?



X

UN CŒUR DE FEMME (*suite et fin*)

Ce même soir, Paul, ne pouvant demeurer seul au salon tant il se sentait le cœur lourd dans la solitude, vint chercher un refuge dans la chambre des enfants en assistant à leur coucher. Il entendit leur prière, mais s'arrêta aux paroles du *Pater* qui l'avaient déjà frappé : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal.* Quand les petits furent au lit, prêts à s'endormir, sa femme l'emmena, car le sommeil des enfants est sacré. Et comme elle lui souhaitait le bonsoir, à l'accoutumée, avant de regagner sa chambre, il la retint :

— Reste encore, implora-t-il.

Etonnée de cette insistance toute nouvelle, elle parut hésiter puis répondit son habituel :

— Je veux bien.

Il l'emmena sur la terrasse après lui avoir posé sur les épaules, d'un geste gauche et tendre, un châle pour la garantir contre la fraîcheur de l'air.

La maison s'endormait : ils étaient seuls. C'était une de ces belles nuits d'été qui, sans lune, ne sont pas obscures, où quelques lueurs du crépuscule semblent traîner au ciel et ajouter leur pâle rayonnement à la clarté des étoiles. Ils pouvaient distinguer le dessin des montagnes et deviner les contours du lac aux petites lumières qui indiquaient l'emplacement des villages. La terre, autour d'eux, faisait silence. Et ce silence se prolongeait en eux.

N'allait-il pas le rompre enfin ? Sans oser encore se tourner vers elle, il la devinait toute craintive. Elle devait se demander intérieurement : « Que me veut-il ? Pourquoi m'a-t-il conduite ici ? N'avions-nous pas accepté la séparation de nos nuits ?... » Mais lui-même éprouvait une extraordinaire émotion. Il voulait parler et ne pouvait pas. Plus que le silence de l'heure le silence persistant de Germaine lui scellait la bouche. Cependant il avait compris que la parole qui briserait le mensonge ne dépendait pas, n'avait jamais été dépendante des événements extérieurs, ni des lieux, ni du secret à garder, mais de lui-même uniquement. L'aveu n'avait besoin ni d'un décor ni d'un préambule. Ce qu'il avait à dire, c'était le mot qui le libérerait et lui rendrait, non pas le cœur qu'il n'avait pas perdu, mais la confiance et la paix de cette femme dont le bonheur et la vie lui avaient été confiés pour toujours.

Il pensait tout cela et il se taisait. Et tous deux, assis côte à côte, étaient la proie d'une angoisse sans nom.

Alors, pour sortir de cette affreuse torpeur, il lui prit la main en l'appelant :

— Germaine.

Elle n'opposa aucune résistance. Sa main était inerte et glacée.

— Comme tu as froid ? dit-il encore. Veux-tu rentrer ?

— Comme tu voudras.

Déjà elle était prête à se lever, et ce serait fini.

— Non, non, implora-t-il à nouveau, pas encore.

Et parce que ses lèvres s'étaient rouvertes pour de banales paroles d'amitié, le mot libérateur lui vint enfin, et il se sentit sauvé :

— Germaine, je t'en prie, délivre-moi du mal.

Elle n'opéra pas le rapprochement avec le verset du *Pater* et crut à un mal physique :

— De quel mal souffres-tu ? s'informa-t-elle, déjà inquiète de sa santé.

— Du mal que je t'ai fait.

Cette fois elle ne répondit pas. La main qu'il tenait cessa d'être immobile. Mais il était trop absorbé par ce qu'il disait pour connaître, au

frémissement de cette main, ce qu'elle ressentait. Comme elle ne répondait pas, il murmura :

— Germaine, pardonne-moi.

La main ne remuait plus. Et d'une voix ferme, presque dure, Germaine répondit :

— Te pardonner quoi ?

Il allait parler. Le comprit-elle ? Elle le prévint :

— Je ne t'ai jamais adressé aucun reproche. Si j'ai quelque chose à te pardonner, c'est fait, mon ami.

Cette voix trop assurée, ce ton trop calme dans une pareille circonstance étaient-ils le signe de son ignorance ? Ou bien se raidissait-elle toute crispée dans un effort suprême, pour garder son secret ? Une fois encore, Paul connut l'hésitation et le doute. Mais il marcha dessus avec décision :

— Non, déclara-t-il, il faut que tu saches. Je ne suis pas digne de toi, ni de ton pardon.

— Paul, supplia-t-elle pour l'arrêter.

— Je t'ai trahie avec...

Ce qu'il allait dire, c'étaient les mots qui souvent lui venaient à la bouche quand il pensait au discours qu'il tiendrait à sa femme, c'était : *avec une pauvre créature dont je ne me souviens plus,* ou quelque chose d'approchant. Ce n'était sûrement pas le nom de son ancienne maîtresse. Germaine s'était dressée, et d'une voix changée lui imposait silence :

— Tais-toi, je t'en prie, tais-toi : ne dis plus rien.

Ainsi perdait-elle son secret. Comme il avait été simple, comme il était simple de le lui arracher ! Il n'était pas besoin de préambule, ni de décor. Un nom, et pas même ce nom, la seule allusion à ce nom avait suffi.

— Tu savais donc, dit son mari, et, la faisant rasseoir près de lui, il glissa doucement à ses pieds et posa la tête sur les chers genoux :

— Germaine, cette fois veux-tu m'entendre ?

Elle ne le laissa pas dans cette pose et ce fut elle qui s'appuya à son épaule quand il fut de nouveau à côté d'elle. Ce fut elle toute bouleversée, toute secouée de sanglots, ce fut elle sans forces, après avoir été si forte, ce fut elle devenue pareille à un petit enfant dont rien ne peut plus arrêter les larmes. Par une délicatesse qu'il n'avait pas prévue, au moment où il humiliait sa misérable vanité d'homme, elle lui montrait sa faiblesse et

réclamait elle-même son appui. Aucun signe de pardon, aucun témoignage d'amour ne pouvait dépasser celui-là. La soutenant, lui caressant les cheveux, il l'engageait à pleurer, non sur elle, mais sur lui qui, l'aimant, lui avait apporté la douleur et le mal. Et il commença de lui dire, à phrases entrecoupées, en cherchant à préserver de son mieux la pudeur et la dignité qu'il avait offensées, les étapes successives qui l'avaient conduit à la connaissance de sa faute, au mépris de soi-même, au dégoût du mensonge, au tendre respect de son amour.

— Ton silence, Germaine, me poursuivait plus que tous les reproches.

Il dit son obsession, sa révolte même contre ce silence persistant, et comment, découvrant en lui tout un fond humain qu'il n'avait pas exploré tandis qu'il se laissait vivre sans veiller — *sans veiller et prier* — il avait failli tomber plus bas encore, peut-être irrémédiablement. Mais Germaine, cette fois, se redressa pour protester :

— Ne parle pas ainsi : pourquoi t'accuser à tort ?

— Tu sais encore, reprit-il, de quoi je m'accuse en ce moment. Tes yeux qui me faisaient peur et qui m'attiraient ensemble lisaient en moi. Ton regard était ma conscience et c'est pourquoi je n'osais plus te regarder. Oui, j'ai voulu partir pour Genève.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle : tu n'es pas parti.

— Tu as pu croire que j'étais parti. Je t'ai infligé cette nouvelle agonie, et tu es là pourtant, près de moi.

Il vint à la journée d'Annecy-le-Vieux, à sa longue méditation dans l'église.

— Dans l'église, répéta-t-elle comme si elle était frappée d'un mystérieux rapprochement. Toi aussi.

Mais, préoccupé de sa confession, il ne prit pas garde à ces derniers mots. Il se rappelait les psaumes de la Pénitence et l'Evangile selon saint Matthieu, et comment il s'était juré de vivre désormais près d'elle dans la vérité. A son retour il avait voulu, sans retard, exécuter sa promesse intérieure et il avait éprouvé combien il est difficile de revenir en arrière quand le temps a déjà accompli son œuvre et comment, venu pour la paix, on continue de faire le mal et la guerre.

— Et toi, Germaine, ajouta-t-il, si je n'avais pas parlé, tu n'aurais rien dit, jamais ?

— Oh ! non, répondit-elle encore tout en larmes, je n'aurais jamais rien dit.

— Tu serais morte plutôt, je le voyais bien, et moi, je ne pouvais pas parler.

Elle dit gravement, comme si elle se parlait à elle-même :

— J'avais bien pensé à mourir.

Il la reprit dans ses bras, pour lui demander quand cette pensée lui était venue.

— Après... je t'en prie, laissons ces choses. Fais-les-moi oublier.

— Oui, mais maintenant pourquoi te taire ?

— Pourquoi parler ? C'était bien inutile, puisque tu ne m'aimais plus.

Doucement il rectifia :

— Puisque tu croyais que je ne t'aimais plus.

Elle répéta docilement :

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus.

— Cependant tu n'as pas songé à me quitter.

— J'y ai songé, Paul.

— Ah !

— Puisque j'ai songé à la mort.

Comment atteindrait-il cette perfection d'amour ? Il se pencha pour baiser avec piété la main qu'il avait gardée. Elle reprit :

— Je n'y ai pas songé longtemps. Dans ma détresse, je me suis souvenue des paroles que m'avait adressées mon père, ici même où nous sommes, sur cette terrasse, un jour que je lui confiais mon bonheur. C'était après notre mariage. « Les épreuves te viendront, m'a-t-il dit. Il faudra bien t'y préparer. Tu auras besoin, toi aussi, de courage. » Je n'étais pas préparée à cette épreuve. Ma vie était si calme, si heureuse, trop heureuse. Peut-être que dans le bonheur on ne réfléchit pas. Alors j'étais désarmée. Sans le secours qui m'est venu...

Comme elle s'arrêtait, il demanda :

— Quel secours t'est venu, Germaine ?

Enfin elle révéla son secret :

— Le même qu'à toi. Je ne sais pas s'il y en a un autre... Je me suis sauvée. Par un petit sentier que je connais, j'ai gagné Annecy-le-Vieux. Je n'avais qu'une pensée qui était de descendre au bord du lac. J'avais oublié mes enfants. J'ai passé devant l'église. C'est là que nous nous sommes mariés. A bout de forces, j'y suis entrée.

— Comme moi.

— Oui, comme toi. Je suis restée là longtemps, je ne sais pas combien de temps. J'ai pleuré, et puis j'ai fini par prier. C'est le secours qui m'est venu. Dieu m'a rappelé mes enfants. Pourtant ce n'est pas la pensée des enfants qui m'a ramenée. Je me suis rappelé

aussi que mon devoir ne venait pas de mon bonheur, et que ton... abandon ne me déliait pas de mon serment. J'avais juré devant Dieu, presque à la place où j'étais, d'être toujours fidèle et soumise. Je me suis promis de le demeurer. Alors...

— Alors ? réclama-t-il tendrement, comme un enfant qui veut le dénouement d'une histoire.

Elle eut un sourire fragile, le premier.

— Alors, il n'y avait plus qu'à se taire.

— Je n'aurais pas supporté tes paroles de douleur, Germaine.

— Oh ! je ne voulais pas t'apitoyer, puisque tu ne m'aimais plus...

Mais cette fois elle corrigea d'elle-même :

— Puisque je croyais que tu ne m'aimais plus. Mon silence était ma seule force. Et cela valait mieux pour nos enfants, pour nous. Si j'avais parlé, j'aurais pleuré, j'aurais gémi, peut-être crié. Oh ! non, tout cela est si inutile quand on a tout perdu.

Elle se tut. Et il revécut cette soirée où, rentré le premier, il guettait le retour de sa femme, plus anxieux de connaître si elle savait que de guérir ce cœur saignant. D'autres souvenirs suivirent celui-là, comme un troupeau son guide.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, aller chez Mme Hétry ?

— On parlait mal de nous. On annonçait notre séparation, notre divorce. J'ai répondu à ces calomnies.

— Oui, tu restais la gardienne de notre foyer.

Il ne fit pas allusion, il n'osa pas faire allusion à la nuit qui avait suivi cette scène de la rencontre, mais il revit les yeux d'épouvante, dont le regard, comme une lumière soudaine, avait enfin dissipé les ténèbres depuis si longtemps amassées dans sa vie intérieure. Ayant ainsi retrouvé tout le chemin qu'il avait parcouru, il en détermina mieux la courbe :

— Tu as eu raison, Germaine. Ton silence a plus agi que toutes les paroles. C'est lui qui m'a délivré, non pas seulement du mal que je t'ai fait, mais de celui que je portais en moi.

Et, comme un aveu, il murmura presque timidement :

— Je t'aime maintenant comme je ne t'ai jamais aimée.

Soit qu'elle mesurât la vérité de cette déclaration, soit qu'elle achevât d'effacer de sa mémoire la trace des jours douloureux, elle ne répondit pas.

— Et toi, implora-t-il alarmé tout à coup de ne plus entendre sa voix, et toi, m'as-tu gardé ton amour ?

— Oh ! moi...

Comme elle n'achevait pas, il l'interrogea d'une voix suppliante :

— Toi ?

— Je ne sais pas si l'on peut aimer plus ou moins quand on aime, ni si l'on peut cesser d'aimer. Je ne sais pas.

A son tour il se tut. Il éprouvait à son tour que les paroles peuvent être impuissantes et que le silence les dépasse. Mais sur sa main qu'elle lui avait abandonnée, Germaine, sous la pure nuit d'étoiles, sentit tomber des gouttes d'eau...

Paris, février-mars 1903 — Évian, juin 1914.

IMPRIMÉ
POUR LA COLLECTION
" *LE LIVRE DE DEMAIN* "
SUR LES PRESSES
DE LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY-AUX-ROSES (France)
MAI 1934

IMPRIMÉ EN FRANCE